194

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SEPTIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1928

1er Octobre — 1er Novembre 1928 Tome CCVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVIII

N° 727 39e Année Tome CCVII 1er Octobre 1928

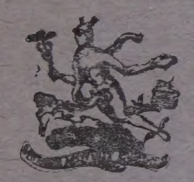
MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 *fr.* | *Étranger*...... 4 *fr.* 50

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3,

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le
s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étrang
çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le sy
chèques multiples. Au reçu du premier versement, un co
averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois l
meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bullet
de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à so
gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cet e méthod
nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire
d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution l
œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveaut
dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors qu
certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre françai
en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes co
en tous genres accompagnées de leur montant (p

MONTANT DES PROVISIONS A
(*Port re*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe...

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des li
tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le C

E LIVRES

de la Sorbonne, Paris-Ve

t », fonctionne depuis 7 ANS à la satisfaction générale, rent se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-

a PROVISION qui supprime les frais de mandats ou ant est ouvert comme en banque au souscripteur qui est

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son ompte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont oujours exécutées *par retour du courrier.*

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais es renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour asser des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, ux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de cience, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients ésirent.

ffice sert pour tous pays les commandes de livres

CE DE LIVRES POUR UN AN
ompris)

Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

is et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul- » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ".
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal
plus **12** fr. (ou **15** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile ».

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. M'adresser uniquement les livres que je commanderai.

PRINCIPES DE POLITIQUE SIONISTE

—

I

Lorsque parut notre étude sur *la Faillite Sioniste* (1), un homme de haute autorité internationale, M. Maurice Muret, exprima à son sujet une opinion et un vœu (2).

L'opinion était que le mot « Faillite » ne doit s'appliquer qu'aux méthodes sionistes : l'expérience sioniste est trop courte, la situation n'est pas assez compromise, il n'y a pas faillite de l'idéal sioniste.

Il exprimait un vœu : que nos attaques — critiques et constatations, dirions-nous, — fussent relevées et réfutées par « les sionistes militants, contents de leur œuvre et des perspectives qu'elle offre ».

Nous partageons sur l'avenir du Sionisme le sain et robuste optimisme de M. Muret. Nous attendions, comme lui, la réfutation victorieuse de nos critiques.

Il n'en vint aucune. Non pas que des attaques contre nous manquassent, mais aucun des chiffres cités dans notre étude ne fut contesté, aucune des conclusions, partielles ou générales, niée. Les représentants officiels du Sionisme français repoussaient notre étude en bloc, hésitant, cependant, entre le qualificatif d'exagérée ou d'inexacte à lui accoler. D'autres sionistes militants, tout en déclarant que nos critiques étaient erronées, concé-

(1) *Mercure de France*, numéro du 1er juin 1928.
(2) *Gazette de Lausanne*, numéro du 3 juin 1928.

daient assez paradoxalement qu'elles étaient pénétrantes. Certains jugeaient l'effet de l'étude dissolvant, mais admettaient qu'elle contenait un certain nombre de « vérités et des avertissements salutaires ». Parmi les sympathisants au Sionisme, tous reconnurent la véracité de nos constatations et le bien fondé de nos critiques, se bornant simplement à des réserves quant à la fin de notre étude, où, après la critique, venait une esquisse de l'activité sioniste telle que nous la préconisons.

Parmi toutes ces critiques une seule retient l'attention. C'est celle de M. Emile Vandervelde, ancien ministre des Affaires Etrangères de Belgique, qui, après un voyage d'études en Palestine, a tenu à répondre à notre étude dans le journal *Le Peuple* de Bruxelle (3). Nous constatons qu'il ne nous répond que sur deux points. Sans présomption excessive, nous pouvons croire qu'il admet implicitement tous les autres.

Voici comment s'exprime M. Vandervelde.

Pendant deux ans, c'est entendu, la Palestine a traversé une crise sérieuse. On avait vu trop grand. On a voulu aller trop vite. Il a fallu freiner.

On reste stupéfait en lisant ce passage. Qu'un homme de premier plan, ayant une claire vision des réalités, puisse, après un voyage d'études en Palestine, produire une affirmation pareille, on ne saurait l'expliquer que par l'hypothèse qu'il a reproduit sans le contrôler le passage d'un document sioniste, fait spécialement « *ad usum delphini* », le chef socialiste belge jouant en l'occurence le rôle du dauphin...

Pendant deux ans la Palestine a traversé une crise sérieuse.

C'est entièrement inexact. L'aisance budgétaire du pays n'a jamais été aussi considérable (4). Et l'on n'a

(3) *Le Peuple*, du 2 juillet 1928.
(4) Cette affirmation n'est nullement en contradiction avec ce que nous

pas besoin d'autres preuves que celle que, grâce à ses excédents budgétaires, le gouvernement palestinien a pu rembourser à la Grande-Bretagne une dette de 3.000.000 de livres sterling. Pour un pays minuscule, ravagé par treize siècles d'administration musulmane, dévasté par la guerre, rembourser, à peine 10 ans après, une dette aussi lourde, ce fait est sans précédent.

On avait vu trop grand. On a voulu aller trop vite.

On, c'est l'Organisation Sioniste. Qu'a-t-elle vu de si grand? M. Vandervelde se garde bien de le dire. En quoi ont consisté ces grands projets, on l'ignore. Rien n'a été publié à ce sujet, car rien n'a existé. L'Organisation Sioniste a systématiquement écarté les hommes compétents qui demandaient que l'on établît un plan de colonisation. *C'est l'année dernière seulement*, en présence de sa très difficile situation financière, qu'elle a envoyé en Palestine une mission d'experts impartiaux pour établir ce plan que M. Vandervelde suppose avoir été trop grand. Toute une année, l'Organisation Sioniste a tenu le rapport des experts secret. Elle vient de le rendre public. Paru postérieurement à notre étude, ses conclusions se confondent sur plusieurs points avec les nôtres. Le mot

avons dit dans *La Faillite Sioniste*. Le processus économique de l'activité juive en Palestine est caractérisé pour la période de 1920-1928 par un investissement global d'environ 10.000.000 livres sterling. Toutefois on a omis la création correspondante de banques de dépôt qui draineraient ces disponibilités, ce qui, par les crédits à court et à long terme, eût permis à l'industrie et au commerce de se développer. De la sorte, les Arabes, bénéficiaires de ces sommes importantes, les ont simplement thésaurisées. Par contre, la population citadine juive, cinq fois supérieure à la population rurale, ne trouvant ni prêts ni facilités d'escompte, a été réduite à la condition misérable dont nous avons parlé.

L'Organisation Sioniste a réussi ce tour de force, digne de Bouvard et de Pécuchet, de créer dans le corps économique de la Palestine, prospère par l'afflux des capitaux juifs, un corps économique juif distinct excessivement faible, par l'interruption du circuit des richesses qui eussent pu constituer les fonds de roulement de la vie économique de l'ensemble.

Au lieu d'assurer ce circuit, l'Organisation Sioniste préféra continuer sa mendicité mondiale, sur les produits de laquelle elle prélevait au passage une forte dîme destinée à alimenter sa bureaucratie encombrante, coûteuse et inutile.

« faillite » n'est pas prononcé, mais il y a constatation du *fait.*

Il a fallu freiner.

C'est à la fois une image et un euphémisme. L'une est inexacte, l'autre est faux. On freine une machine ou un moteur qui tourne trop vite. Si l'Organisation Sioniste tournait quelque chose, c'est tout au plus les têtes, en promettant les choses qu'elle ne peut pas donner. L'enthousiasme du début passé, on s'en est aperçu. Ce n'est pas l'Organisation Sioniste qui a freiné sa marche, mais c'est le peuple juif qui a freiné la marche de l'Organisation Sioniste, en serrant les cordons de sa bourse, dans laquelle on puisait trop, sans rendre compte assez. La présente capitulation des chefs sionistes devant les banquiers américains non-juifs est le résultat du mépris grandissant du peuple juif pour les méthodes sionistes. Le besoin d'entretenir leur bureaucratie oblige les Sionistes à hypothéquer les terres juives acquises avec les innombrables dons du peuple. C'est comme si la France, pour payer ses fonctionnaires, empruntait en Amérique, en donnant en gage ses biens domaniaux. Car c'est là très exactement l'affaire de l'emprunt sioniste aux Etats-Unis. M. Vandervelde appelle cela freiner? En bon français cela s'appelle commettre un détournement. Et un détournement singulièrement grave, car n'ayant pas de ressources pour assurer ses frais courants, comment fera l'Organisation Sioniste pour payer les intérêts et l'amortissement? Le mot à employer est beaucoup plus sévère.

M. Vandervelde, qui reconnaît « que dans certaines de... nos... critiques il puisse y avoir une part de vérité... et que du point de vue strictement économique il y ait des choses laissant à désirer dans les colonies agricoles et autres entreprises sionistes », se console néanmoins, car actuellement, dit-il, « le problème du chômage est résolu, la balance commerciale devient plus favorable,

la situation financière, un instant difficile, commence à se rétablir ».

Nous ne chicanerons pas M. Vandervelde sur l'impropriété des termes qu'il emploie ni sur les erreurs matérielles qu'il commet. Nous n'examinerons que son intention, sa pensée, et non pas la forme dans laquelle il les a vêtues.

M. Vandervelde veut dire qu'actuellement la situation des Juifs en Palestine s'est améliorée. C'est exact. Le problème du chômage est effectivement en voie d'être résolu. Un assainissement certain s'est produit.

Reste à savoir s'il y a lieu de crier Hosanna.

Le remède à la crise a été énergique. Il a été radical. Mais certainement il n'a pas été voulu. Il a guéri un mal de tête en coupant la tête. Il a assaini la situation, moralement surtout, en apportant la preuve irréfutable que le Sionisme, *dans sa forme actuelle*, est une entreprise radicalement chimérique.

Le problème du chômage est résolu. Oui. Par l'émigration. La situation des Juifs palestiniens s'est améliorée. Oui. Par leur raréfaction. Ce n'est pas encore « La paix règne à Varsovie », mais ça en approche. La paix économique commence à régner en Palestine, par la disparition, la dispersion, le retour en Diaspora d'un certain nombre de Juifs palestiniens.

C'est cela la guérison. C'est cela le redressement.

L'on ne peut pas en douter. Les statistiques sionistes elles-mêmes le prouvent d'une façon irréfutable. Des voyageurs impartiaux l'ont constaté. Le rapport des experts, dont nous parlions plus haut, l'a sanctionné.

Emigration de la Palestine. Arrêt de toute immigration pendant un certain nombre d'années. Admission réglementée après. C'est la condamnation à mort du Sionisme lui-même.

Il ne reste à l'heure actuelle en Palestine que quelque

140.000 Juifs (5) contre 730.000 non-Juifs. Les statistiques sionistes elles-mêmes constatent que l'accroissement naturel est supérieur chez les non-Juifs que chez les Juifs. En fermant la frontière aux immigrants Juifs pendant quelques années, en l'entre-bâillant pendant les années suivantes, on arrivera à la fin du mandat anglais. Si le gouvernement britannique est encore tenu de favoriser le Foyer National Juif, le gouvernement arabe autonome qui lui succédera ne le sera plus. Nous ne voulons pas aller jusqu'au bout du raisonnement, mais il s'impose à l'esprit avec une force irrésistible.

L'ancien ministre des Affaires Etrangères de Belgique nous reproche encore autre chose :

> Quant au programme de redressement élaboré par M. Kadmi-Cohen, il comporte : la suppression graduelle des écoles, l'abandon des colonies communistes, la réduction des salaires, la prolongation de la journée de travail, bref la construction par le capitalisme, se substituant à la construction par le travail sans exploitation.

M. Vandervelde qualifie cette dernière façon de construire comme faisant « la force, l'originalité et les chances d'avenir du Sionisme » (5 *bis*).

Nous n'avons ni la compétence ni le goût d'apprécier les mérites respectifs du socialisme et du capitalisme. Nous convenons de bonne grâce que le premier, au point de vue de la justice sociale abstraite, est supérieur au second. Mais le socialisme, pratiquement, n'a pas fait ses preuves; par contre la fécondité des méthodes capitalistes, même si elles sont injustes au point de vue de la morale pure, est démontrée et éprouvée.

Demander au peuple juif, après deux millénaires, des persécutions, des autodafés et des pogromes, de jouer le rôle de cobaye pour une expérience sociale, ceci nous

(5) Le chiffre de 160.000, coté par nous précédemment, est le maximum atteint fin 1925. Depuis cette date, l'émigration est plus forte que l'immigration.

(5 *bis*) *Dépêche de Toulouse* du 25 juin 1928 : « Le Sionisme ».

paraît d'une inconvenance inconcevable. Passe encore si une telle invitation venait d'un illuminé, mais qu'un homme d'Etat ayant eu les responsabilités du pouvoir la profère, voilà qui ne peut que provoquer un douloureux étonnement.

Comme on le voit, la seule critique sérieuse qui nous a été opposée ne porte que sur des à-côtés de la question. Personne, parmi des dizaines de contradicteurs, ne s'est attaqué à la partie centrale de notre démonstration. Il est utile que nous en rappelions l'essentiel.

Si la surface totale de la Palestine (Cisjordanie et Transjordanie réunies) est de 30.000 km², la partie cisjordanienne, affectée à la colonisation juive, n'est que de 16.000 km² environ, dont un dixième seulement est terre propre à la culture soit 1.600 km². D'autre part, aux termes de la déclaration officielle du gouvernement anglais, contenue dans le Livre Blanc (Juin 1922), ce n'est pas la Palestine tout entière qui est destinée à devenir Foyer National Juif, mais le Foyer National doit ou peut se fonder dans la Palestine. Le gouvernement britannique est décidé à tenir la balance égale entre Juifs et Arabes, de sorte que ceux-là ne peuvent espérer tout au plus et au mieux que la moitié des terres utiles, soit sur 1.600 km², environ 800. Si l'on considère que les Juifs possèdent déjà plus de 500 km², que reste-t-il? En négligeant complètement la question du prix des terres, théoriquement et matériellement, le Sionisme, dans sa forme actuelle, ne peut pas résoudre la question juive. Et ce fait a été officiellement reconnu. Le président du Comité Exécutif de l'Organisation Sioniste a publiquement proclamé : « Les chiffres sont contre nous (6). »

En somme et en résumé, de plusieurs dizaines d'articles signés de noms les plus éminents ou anonymes, et

(6) Discours prononcé par M. Nahoum Sokoloff le 23 mai 1928 à la Salle Majestic.

représentant ainsi l'opinion même de grands organes de la presse française et étrangère qui ont consacré à notre étude des éditoriaux, aucune réfutation n'est venue et ne pouvait venir, pour cette raison unique, mais suffisante, que tout ce que nous disions était et est rigoureusement exact : faits, interprétations, conclusions, conséquences. Il est permis d'en prendre acte.

II

Eh bien, malgré la carence totale de toute réfutation, qui fait que nos conclusions relativement à la faillite sioniste peuvent être considérées comme acquises, indiscutées, indiscutables, aucun des publicistes ou hommes d'Etat qui ont examiné notre étude n'a hésité une seconde à la classer comme œuvre sioniste et ne nous a contesté la qualité de sioniste que nous avons revendiquée.

On reste surpris. Un psychiatre serait tenté de considérer qu'il s'agit d'un cas pathologique. Une démonstration vient d'être faite de l'impossibilité pour un mouvement d'aboutir. Impossibilité matérielle, radicale, définitive. Des preuves irréfragables sont apportées. Les dirigeants du mouvement avouent publiquement que les « chiffres sont contre eux ». Cependant le mouvement continue; ses partisans demeurent aussi convaincus et les étrangers, les spectateurs, ne s'en détournent pas. Ceux-ci persistent à l'observer et, beaucoup, à y croire. De toute évidence, à la base de ce mouvement ne se trouve pas une quelconque des contingences historiques d'une existence toute relative. Il y a autre chose de beaucoup plus profond, qui touche aux sources mêmes de l'âme humaine, qui plonge à pleines racines dans le subconscient d'une race; et l'évidence de la profondeur du phénomène est telle que les neutres eux-mêmes s'en trouvent impressionnés.

Dans notre étude primitive nous avons donné un bref historique du Sionisme, nous ne nous sommes pas arrêtés à son examen intrinsèque et à sa définition philosophique. Cet examen et cette définition sont indispensables pour la compréhension du phénomène, et, sans eux, il n'est pas possible d'entrevoir ses développements ultérieurs et la solution du problème.

Le véritable caractère, la vraie nature métaphysique du Sionisme ont été exposés magistralement dans une étude remarquable de M. Jean de Menasce sous le titre *Situation du Sionisme* (7). Après avoir examiné les divers aspects du Sionisme, l'auteur les qualifie de faux et de négatifs, portés par le vrai Sionisme comme les parasites sont portés par l'organisme qui les alimente.

Le Sionisme, dit M. Jean de Menasce, n'est pas un remède *ad hoc* à l'antisémitisme, au parasitisme juif, à l'ostracisme, etc. C'est la tendance profonde, immuable, surnaturelle, au cœur du peuple juif, à rentrer dans sa patrie. Cette aspiration vers Sion, chantée par tout le Moyen Age juif, apogée de sa poésie, cette restauration du royaume de Juda, tentée à plusieurs reprises par un Alroy ou par un Sabbataï Zévi, la salutation de « L'an prochain à Jérusalem » — autant de signes de la pérennité du Sionisme éternel, du Sionisme suscité des cendres de Jérusalem en l'an 70, qui ne doit se terminer qu'à l'accomplissement intégral des prophéties. Une destinée si constante peut se permettre d'être incomprise et déformée, tant est infaillible son cours! Le retour d'Israël est une fin si urgente que tout est bon pour la remettre en mémoire au peuple élu qui, trop souvent, prend son élection pour un mérite propre. Nationalisme? Nation? Les conceptions des individus et des partis ne font que monnayer la réalité de ce divorce inouï de la terre et du peuple qui doit prendre fin en son temps, et quand même la terre refuserait de nourrir son peuple, et quand même le peuple refuserait de retourner à la terre. Le Sionisme n'est-il pas une impulsion mystérieuse qui se révèle par ses effets sans se confondre avec eux?

(7) Collection du Roseau d'Or, n° 24. Voir notam., p. 167.

Ainsi M. Jean de Menasce, étudiant (8) les fondements philosophiques du Sionisme, conclut à sa nature essentiellement, exclusivement messianique.

Nous considérons que cette façon d'envisager ce phénomène unique, le Sionisme, est à la fois vraie et profonde. Dès ce moment tout s'explique et tout s'éclaire. Impossibilité matérielle? Mais est-ce que cela compte? Comme si la volonté humaine, quand elle sourd des profondeurs, n'était pas plus puissante que toutes les soi-disant possibilités ou impossibilités? Chimères? Mais où finit le rêve, où commence la réalité? Après tout, nous ne percevons les deux qu'à travers nos sens, contrôlés ou non par la raison. Sens et raison peuvent-ils résister une seule seconde à l'élan de l'âme humaine tout entière?

Pasteur croyait à l'Immaculée Conception et l'astronome Secchi admettait sans discussion le dogme de la Sainte Trinité. Y avait-il, y a-t-il une contradiction? Il n'y a que des esprits plats, que l'on appelle maintenant primaires, pour le croire. En réalité, il n'y en a aucune. Il y a des notions incommensurables, opérant sur des plans différents.

La notion sioniste n'est pas une notion nationaliste, ni économique, ni politique. C'est une notion métaphysique. C'est une notion messianique. Prise comme telle, examinée sous cet angle, elle est autrement grande et autrement féconde. Qu'importent alors les réalités! La seule réalité vraie, c'est la réalité de la volonté plus forte encore que la pensée. Celle-ci peut vaciller, celle-là est toujours inflexible.

Le Sionisme pour être compris doit être envisagé tout d'abord comme phénomène messianique annonçant les premiers prodromes d'une renaissance religieuse.

(8) Dans les milieux juifs et sionistes M. Jean de Menasce n'est pas considéré comme une autorité. Néanmoins il a rempli pendant deux ans de hautes fonctions au sein de l'organisation sioniste. Cette raison suffirait déjà, en dehors de la valeur propre à son étude, pour que nous le citions.

§

Il semble que celle-ci n'est pas particulière aux Juifs. Une renaissance religieuse générale s'annonce un peu partout. Le protestantisme anglais, comme le protestantisme américain, sont battus en brèche par l'action catholique. Chez les premiers, elle vient du dedans, chez les seconds, du dehors. Mais il n'est pas possible de se méprendre sur son caractère.

Le catholicisme, après une éclipse de quelques siècles, remplis de cartésianisme, de théories des philosophes, de positivisme, semble renaître avec Péguy, dont les émules et élèves, Henri Massis et Jacques Maritain en France, Hilaire Belloc en Angleterre, se complétant mutuellement, expliquent l'œuvre et en développent les conséquences. Si un doute pouvait subsister à ce sujet, la lecture de la revue des Pères Jésuites belges nous édifierait complètement. Certes, dans la platitude du monde moderne, à la renaissance du Spirituel et de sa Primauté ne s'opposent que les théories de Maurras, toutes baignées de la matérialité grecque et de la raison romaine. Mais quelle que soit notre admiration personnelle pour l'auteur de *l'Avenir de l'intelligence*, l'évolution du monde est inexorable et des idées nouvelles — en apparence, car elles sont anciennes comme le monde — s'imposent de plus en plus.

Le monde juif n'y échappe pas. Après Stephen Wise, que les rabbins orthodoxes ont excommunié, d'autres, en exaltant le spiritualisme, se rapprochent singulièrement du catholicisme. Le néo-catholicisme, dans sa définition, a cessé d'être antisémite. Et l'étude même de M. Jean de Menasce, qui intègre le fait sioniste dans le fait judaïque, sans le séparer du fait chrétien, du fait catholique, est certainement une prescience, sinon un prodrome de l'évolution future.

Il ne nous appartient pas d'essayer de définir et, à

plus forte raison, de délimiter cette évolution. Bornons-nous à constater que la millénaire opposition catholico-judaïque peut s'effacer. Que le judaïsme ressent les premières douleurs d'un enfantement théologique. Que le Sionisme s'intègre en lui et ne pourra plus longtemps demeurer étranger vis-à-vis du Vatican. Il appartiendra aux hommes d'Etat chargés de l'exécution et de la réalisation d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

Nous ne nous dissimulons aucune des objections qui viennent à l'esprit. Et deux principalement. Comment l'athéisme palestinien serait-il d'essence messianique? Comment les tentatives du matérialisme historique de Marx, que l'on pratique en Palestine, pourraient-elles s'expliquer par la spiritualité vibrante du génie juif?

Deux points d'interrogation.

Nous vivons toujours sur un à peu près de Renan. Il y a la religiosité juive, que, par communauté du terme, on confond avec la religiosité chrétienne. Or, elles n'ont que le terme de commun. Dans la pensée chrétienne, un abîme sépare l'homme de Dieu. Dans la pensée juive, ils se confondent. Dans le christianisme, Dieu est extérieur à l'homme. Dans le judaïsme, Dieu c'est la personnification même de la race. Un Juif peut être athée et l'est fort souvent. Un chrétien, par définition, ne peut pas l'être. Le jour où il cesse de croire en Dieu, il cesse d'être chrétien.

Qu'importe que les jeunes Juifs palestiniens affichent un bruyant athéisme de surface, quand leur vie, leurs actes, leurs faits et gestes cachent mal la flamme intérieure qui les dévore?

Le messianisme tire son origine de la foi profonde dans la particularité du *Moi* juif, de la nécessité de le sauvegarder et de l'assurance reçue qu'il retrouvera son lieu de prédilection. Le Sionisme a le même point de départ de l'originalité de l'entité juive et de la nécessité de la préserver de toute adultération, en créant

une patrie à la fois matérielle et *une* pour le Judaïsme mondial. Philosophiquement, l'on ne saurait apercevoir de différences entre le messianisme et le sionisme.

Il importe de faire ce rapprochement : le messianisme — réalité métaphysique — a plus de dix-neuf siècles d'existence. Le postulat politique — moins de cinquante ans (9). Les dix-neuf siècles de messianisme mystique pèsent d'un poids écrasant dans les consciences populaires sur la faible notion politique du Sionisme. La vieille vérité mystique est encore mille fois plus forte que la nouvelle vérité, soi-disant politique, qui tâtonne, qui cherche sa voie, qui essaie de se définir elle-même, qui ne prévoit encore pas ce qu'elle va faire, ni comment elle va le faire.

La vieille et forte vérité se meurt cependant : ses sources vives, la foi, sont taries et là est l'explication du Sionisme. Aux siècles passés, quand l'ignorance était quasi universelle, il n'y avait qu'un pourcentage insignifiant de Juifs ne sachant pas lire et écrire en hébreu; avec les progrès de l'instruction publique, le nombre des Juifs ne distinguant plus les caractères hébraïques a augmenté dans des proportions que l'on ne saurait imaginer.

Le Judaïsme est indestructible. Il a vécu deux mille ans et s'est conservé par sa religion, grâce à sa religion, que les docteurs de la loi ont spécialement aménagée à cette fin préservatrice, à ce rôle conservateur.

Mais dans la pensée juive, dans la hiérarchie de ses valeurs, le Messianisme est supérieur, plus grand, plus haut, plus pur, que la religion elle-même. Quand celle-ci s'émiette, celui-là, éternel, crée de son sein de nouvelles raisons d'être, de nouveaux buts pour exister.

Le Sionisme en est un.

A la conférence de la Paix, le baron Sonnino, issu

(9) Première colonie sioniste, 50 ans; programme de Bâle, 30 ans; déclaration Balfour, 11 ans.

d'une famille juive convertie depuis quelques siècles au catholicisme, a salué avec une ferveur quasi religieuse les revendications sionistes sur la Palestine.

Au son des mots hébreux, prononcés par Oussischkin, son messianisme ancestral s'est réveillé et a triomphé instantanément de sa religion nouvelle, — elle n'avait même pas un demi-millénaire d'existence — laquelle cependant avait triomphé de l'ancienne...

III

« C'était une solution bien ingénieuse et sympathique du problème juif que le Sionisme. » C'est ainsi que s'exprime, dans l'article que nous avons déjà mentionné, M. Maurice Muret. Nous pouvons souscrire entièrement à cette opinion. Néanmoins, si la notion « Sionisme » est claire, — pl : par le but à atteindre que par les moyens à employer, — le problème juif aurait besoin d'être défini avec précision. Qu'est-ce que le problème juif, en quoi existe-t-il, où est-il situé exactement, quels sont ses éléments constitutifs, sur quoi — faits et gens — porte-t-il, quelle est sa véritable portée et quelle est sa véritable nature?

Communément on pense qu'il n'y a qu'un nombre restreint d'Etats situés sur les confins orientaux de l'Europe, qui sont affectés par le problème juif. Nous considérons cette opinion comme erronée. Le thermomètre du problème juif est la plus ou moins grande recrudescence de l'antisémitisme. Or, les Etats-Unis d'Amérique, qui, il n'y a encore qu'un demi-siècle, ne connaissaient pas l'antisémitisme, en sont infestés actuellement. L'existence du Ku-Klux-Klan, qui englobe dans la même haine catholiques, nègres et juifs, est, à ce sujet, tout à fait révélatrice.

On a voulu donner au problème une base raciale, et cette théorie était particulièrement en faveur auprès de

quelques savants et publicistes allemands; mais les recherches du grand savant Ed. Meyer en ont sapé la base même. D'ailleurs les pays sémitiques ou sémitisants, comme la Turquie, ne sont nullement exempts d'antisémitisme.

On a essayé encore de l'expliquer par des raisons ethniques, qui, sur certains points, se confondent avec les raisons raciales. Une observation, même superficielle, du monde juif montre qu'il n'y a pas d'unité ethnique véritable. Déjà l'histoire juive souligne l'antagonisme entre la tribu de Juda et les dix autres, comme l'opposition entre Judéens et Samaritains. Et ce manque d'unité ethnique est accentué de nos jours de la façon la plus frappante en Palestine même, où plusieurs communautés juives coexistent, distinctes et séparées l'une de l'autre, leurs membres évitant même des mariages entre eux.

Dans certains milieux on cherche à expliquer le problème juif — révélé par l'antisémitisme — par des mobiles d'ordre économique. Cette explication aussi est controuvée par les faits : dans les pays où les Juifs sont pauvres, l'antisémitisme est plus fort que là où ils sont riches.

En Europe Occidentale on a essayé de présenter l'antisémitisme comme une forme aiguë et erronée de patriotisme, juif et immigré, juif et étranger se confondant assez souvent. L'antisémitisme alsacien et, infiniment plus encore, l'antisémitisme polonais, où Juifs et Polonais cohabitent depuis plus d'un millénaire, infligent à ces affirmations le plus définitif des démentis.

On a tenté de présenter l'antisémitisme comme un phénomène autogène se manifestant en présence des grandes agglomérations juives, et ce serait dans ces agglomérations mêmes qu'il faudrait chercher les raisons du mouvement anti-juif. Ce qui laisse sans explication la question de savoir pourquoi la plus grave crise de régime de la troisième République a pris un prétexte juif

et pourquoi la dernière explosion d'antisémitisme en Allemagne a été concomitante avec la défaite politique et militaire du Reich.

En voulant serrer de près le problème juif dans tous ses éléments, on s'aperçoit combien la tâche est difficile (10). Mais l'impossibilité même de toute définition précise et bien délimitée indique l'universalité du problème, qui, à ce titre, doit intéresser tous les Etats qui sont ou risquent d'être touchés à un moment quelconque par ce redoutable problème.

Du reste, l'universalité du problème juif ne s'exprime pas seulement de façons aussi fugaces que celles que nous avons mentionnées. Des questions de l'ordre le plus élevé : politique, international, social et même touchant jusqu'à la forme de civilisation, peuvent être affectées par le coefficient juif.

L'idéologie wilsonienne a imposé à l'Europe la création hybride des « minorités nationales ». On peut admettre leur existence provisoire, si l'on prévoit que les frontières tracées par le Traité de Versailles ou les traités subséquents pourraient être modifiées. Dans ce cas, c'est une réserve d'avenir que l'on s'explique. Mais si une nouvelle guerre ou un pacifique remaniement des frontières ne se produit pas, les différentes minorités nationales finiront par se fondre dans leur patrie politique, d'autant plus facilement que c'est celle-ci qui détient la puissance publique et que la patrie sentimentale ne peut avoir sur elles aucune action efficace. Bref, en cas de consolidation définitive de la situation actuelle, les minorités nationales auront une existence non plus provisoire, mais transitoire et finiront par se fondre dans la patrie politique.

Mais ceci ne s'applique qu'aux minorités non-juives tirant leur force de l'existence d'un Etat distinct, qui

(10) Nous avons consacré à ce sujet un ouvrage, *Essai sur l'âme juive*, qui paraîtra bientôt en librairie et auquel nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs.

est leur patrie sentimentale. Il n'en est pas de même des Juifs. Chez eux, un dédoublement est possible. Ne pouvant pas tirer leur force de l'extérieur, c'est en eux-mêmes qu'ils puisent le séparatisme et le particularisme nécessaires, en créant à l'intérieur d'une civilisation territoriale leur civilisation individuelle : langue, école, théâtre, littérature, peut-être aussi affaires. A l'intérieur d'un peuple ou d'un Etat se crée et se fortifie un autre peuple et un autre Etat, qui par ses votes au Parlement saurait jouer le rôle d'arbitre et dans les moments où le sort de tout un pays se décide, comme par exemple en cas de guerre, prendrait une attitude la plus conforme à ses intérêts, qui peuvent ne pas coïncider avec les intérêts du peuple ambiant. Quelle nation saurait tolérer longtemps un pareil état de choses?

Au point de vue social et démographique, la question n'est pas moins brûlante. Les pogromes, les crises économiques, la situation générale des Juifs dans certains pays, les obligent impérieusement à émigrer.

Or, le problème de l'émigration est un des plus complexes qui existent. L'inévitable guerre du Pacifique aura pour cause la réglementation de l'immigration par les Etats-Unis. Toute la politique italienne est conditionnée par le problème de l'émigration, tant avant et pendant la guerre, que depuis l'avènement du fascisme. Le problème de l'émigration est un problème mondial. Les Etats et les puissances peuvent encore y remédier par une politique coloniale appropriée, mais les masses juives n'ont pas devant elles des colonies de peuplement, ni derrière elles des Etats qui les encouragent et les soutiennent. Or, les Etats-Unis ont pratiquement fermé leurs portes; l'Australie n'est point hospitalière aux immigrants, et l'Afrique du Sud guère davantage. Où vont se diriger ces masses de quelques millions d'individus, ardents, affamés, en quête d'un morceau de pain et d'un toit, qui ne peuvent plus rester chez eux? l'an-

tique avertissement : *Caveant consules...* vient tout naturellement à l'esprit.

Et l'on peut même se demander si la menace n'est pas beaucoup plus étendue et plus profonde encore qu'on ne le pense. De divers côtés, ces dernières années, on accuse les Juifs d'être les instigateurs de certains bouleversements sociaux. Sans vouloir prendre dans cette étude position sur le fond, car le problème est infiniment plus complexe qu'il ne paraît, l'on peut se demander si les masses juives seraient aussi facilement la proie des théories tendant au renversement de l'ordre des choses existant, si elles avaient une existence stable et assurée.

De l'ensemble de ces raisons on est amené à conclure que le problème juif n'est pas un problème individuel, ni même un problème national pour un ou des pays déterminés, mais un problème international. Certes, ce sont les Juifs qui sont intéressés au premier titre à la solution de ce problème. Mais à un titre égal, depuis les plus libéraux jusqu'aux plus farouchement antisémites, les divers Etats et nations sont également intéressés à la solution du problème juif. Ceux qui, comme la Pologne ou la Roumanie, luttent pour se créer une bourgeoisie autochtone, recouvreront l'équilibre politique et l'unité nationale, si gravement compromis ; les pays d'immigration possible se libéreront du reproche de repousser le peuple dont ils ont accepté le Dieu ; l'ensemble du monde civilisé ne souffrira plus du contre-coup de toutes les influences mauvaises qui peuvent s'emparer de ces masses juives flottantes, ballottées au gré des vents, — événements politiques, économiques et autres, et qu'involontairement elles propagent avec elles. Le problème juif est un problème international, universel. La solution est également internationale, universelle.

Comment ?

Il n'y a que deux voies : le sionisme ou la conversion

totale, avec, à la base, des mariages mixtes. Tout le reste ne résout pas le problème radicalement, définitivement. Biaiser et dissimuler ne tranche rien. Cela réserve l'avenir quand il s'agit précisément de ne plus le réserver. Accéder à l'âme chrétienne pleinement, tout au moins par les générations à venir, ou disparaître de parmi les peuples, pour en reformer un, tels sont les termes véritables du problème juif. Hors de là, mensonge, hypocrisie, lâcheté.

Pendant des siècles les Juifs vivaient tranquilles en Hongrie; vinrent les « Magyars Réveillés », et sur le vu d'un nez courbe et de cheveux noirs frisés, des Juifs étaient noyés dans le Danube, le beau Danube bleu. Rien ne garantit qu'une nouvelle affaire Dreyfus ne naisse à nouveau. Depuis 2.000 ans l'histoire juive est trop remplie de persécutions, massacres, femmes violées, maisons incendiées, enfants torturés, pour qu'un sursaut de la conscience universelle ne doive décider d'y mettre fin.

Sionisme ou conversion intégrale.

La conversion n'est possible ni toujours ni partout. Il faut que les Juifs soient disséminés, que depuis longtemps ils se soient acclimatés, résorbés, pour ainsi dire, dans la masse ambiante, qu'ils perdent le contact entre eux, et qu'ils s'en créent, au contraire, avec des non-juifs. Il faut que les Juifs n'aient plus le sentiment, comme c'est le cas en Europe orientale, que de par leur civilisation propre ils sont supérieurs aux demi-barbares qui les environnent. Il faut qu'ils puissent aimer et admirer la civilisation de leurs voisins. C'est de cette façon seulement qu'ils pourront renoncer à leur *Moi*, si longtemps inextirpable et se fondre définitivement, eux et leurs enfants, et les générations à venir, dans les peuples généreux et civilisés qui les auront accueillis.

Pour les autres, pour ceux qui n'auront pas eu le bonheur de vivre sous un ciel clément, parmi une société policée, il n'y a, il ne reste que le Sionisme.

IV

Nous allons essayer de poser les principes généraux, de déterminer les idées fondamentales du Sionisme. De l'expérience faite jusqu'à présent, nous ne retiendrons que la profonde et millénaire aspiration des immenses masses juives de faire cesser leur divorce d'avec la terre, qui nous indique, sinon les voies et moyens, tout au moins le but à atteindre. Nous tirerons également des enseignements du passé, qui est encore le présent, ce qu'il ne faut pas faire.

Quelles sont les parties du peuple juif qui peuvent faire l'objet du Sionisme? Ont-elles et la maturité et la préparation nécessaires pour se sauver elles-mêmes sans un secours du dehors? Dans quelles conditions générales se présente leur retour en Palestine?

§

Les parties du peuple juif qui peuvent faire l'objet du Sionisme sont de trois catégories différentes.

1° Les grands ghettos juifs de l'Europe orientale.

2° Les résidus des migrations juives dispersés un peu partout.

3° Les Juifs intégrés, mais pas encore complètement assimilés, de l'Europe occidentale et de l'Amérique.

Pour les grands ghettos, la situation est à la fois angoissante et claire. Par définition, les Juifs ne peuvent, en pays étrangers, constituer que la bourgeoisie. Les résultats d'une formation deux fois millénaire en ont fait une population ayant certaines aptitudes intellectuelles qui leur interdisent de rester « peuple ». Le développement des pays où ils vivent — essentiellement agricoles — ne nécessite pas encore une bourgeoisie nombreuse, que la somme des richesses circulantes ne justifierait pas. En admettant même que ces pays — Pologne, Roumanie, Hongrie, etc., — se transforment du jour au len-

demain, sous le coup de quelque baguette magique, en riches Etats industriels, leurs peuples aborigènes n'admettraient certainement pas qu'une race qu'ils considèrent comme étrangère les maintînt dans les échelons inférieurs de l'échelle sociale, en en occupant les échelons moyens et supérieurs.

Pour ces pays, la situation est inextricable. On est pris dans les tenailles d'un dilemme : un accroissement brusque et impossible de richesses et de population tel que les Juifs puissent faire partie de la bourgeoisie, sans gêner l'accession normale des couches inférieures — prolétariat des villes et des campagnes — à des échelons sociaux plus élevés, ou une telle raréfaction des Juifs que la même opération se fasse dans les cadres normaux du développement naturel de ces populations.

L'on ne saurait insister assez sur l'urgence d'une solution dans cet ordre d'idées. La situation intenable des Juifs en Europe orientale provoque des courants de migration qui portent l'infection, primitivement localisée, dans le monde entier : la Grenadier-Strasse à Berlin, la rue des Rosiers à Paris, le Whitechapel à Londres, le East-Side de New-York, sont des symptômes graves; les dangers qui en découlent sautent aux yeux.

Seul le Sionisme, en décongestionnant les grands centres juifs de l'Est, et en canalisant le mouvement vers un endroit unique, peut couper le mal à la racine, guérir les plaies existantes de l'antisémitisme virulent et en prévenir le retour.

§

La deuxième source du « matériel humain » du Sionisme est dans les résidus des migrations juives. Des familles entières sont parties de leurs pays pour sauver leur vie et n'ont pas pu atteindre le but de leur voyage pour une raison ou une autre. L'importance de cet élément ne doit échapper à personne, les migrateurs ris-

quant d'apporter dans les pays qui ignoraient cette plaie la mentalité de « minorité ethnique ». N'a-t-on pas signalé, il y a quelques semaines, qu'un rabbin célébrait des mariages religieux sans se préoccuper du code civil? De petits ghettos alimentés par les déchets des migrations tendent tout naturellement vers une sorte d'autonomie effective. Repos du Sabbat observé unanimement, boutiques ne vendant que certaines marchandises appréciées des consommateurs, théâtres, journaux, écoles, — cela se crée rapidement et altère le caractère de la Cité. Là aussi, l'éponge sioniste doit passer, afin de prévenir qu'un petit bouton ne devienne un ulcère, une plaie saignante.

C'est parmi les déracinés que se recrutent en général les grands spéculateurs sur les changes, les escrocs internationaux et enfin tous les agitateurs qui propagent à travers le monde les idées subversives, qui sapent les bases mêmes de la civilisation occidentale. Certes, les grands courants de migrations que la guerre mondiale et ce qui a suivi avaient provoqués tendent à s'arrêter; mais tant que les points d'inflammation de l'Est ne sont pas définitivement guéris — et ils ne peuvent l'être que par l'action efficace du Sionisme; — de minces, mais continuels filets s'en échapperont vers les pays civilisés de l'Ouest. Un accès aigu se transformera en une maladie chronique. Celle-ci est-elle préférable à celui-là? Nous pensons que là encore la solution sioniste s'impose.

§

Enfin il y a le groupe des Juifs définitivement intégrés, mais non complètement assimilés par les nations ambiantes. Celles-ci n'éprouvent de ce chef nul danger; tout au plus, de temps en temps, en sont-elles légèrement incommodées. Mais les petits inconvénients qui peuvent en résulter pour elles sont largement compensés par l'afflux de richesses intellectuelles, morales, spirituelles,

artistiques que ces immigrés d'il y a quelques siècles ont apportées avec eux. Jaurès, dans un discours remarquable, a nettement indiqué l'apport juif à l'âme française, et Maurice Barrès, que l'on n'accusera pas d'internationalisme, a compté les Juifs parmi les « familles spirituelles de la France ». Des hommes comme Gambetta, Disraëli, Walter Rathenau ont su, à des moments uniques de l'histoire, incarner l'âme respective de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. On est donc fondé à croire que de ce côté il n'y a qu'avantages et bénéfices pour les peuples à recevoir l'apport juif. Cependant, pour les Juifs eux-mêmes, il y a là un drame intérieur atroce. Ils vivent sous le signe d'une équivoque, qu'Edmond Fleg a mis en lumière dans son *Enfant prophète*. Par des touches d'une délicatesse, d'une sensibilité, d'une pénétration extrême, il a rendu perceptible, mesurable, palpable, le drame psychologique de l'impossibilité pour l'âme juive de s'identifier complètement avec l'âme non-juive, tant que la vieille réminiscence subsiste, Une sorte de loi Delbrück morale menace le Juif, plus forte et plus irrésistible dans ses commandements intérieurs que toutes les lois civiles.

Les Juifs, en deux mille ans, n'ont pu trouver refuge que dans l'équivoque. Le Sionisme et sa réalisation leur offrent pour la première fois la possibilité d'option sincère et, par là même, définitive. Ils pourront en user sans hypocrisie, sans bassesse. Ils pourront pour la première fois rompre le pacte de solidarité qui les lie depuis deux mille ans. *Kol Israël arévim zé bezé* : tout homme en Israël est solidaire et responsable de tout autre homme en Israël.

V

Ces réserves, où le Sionisme trouvera ses éléments humains, peuvent être évaluées à environ 5 à 6.000.000

d'individus. Peuvent-elles, ces masses humaines, être considérées comme jouissant d'une unité ethnique intérieure? Quelque étonnante que paraisse la réponse, il faut dire que non.

Unité extérieure, cimentée par les persécutions et par l'aversion publique, oui. Unité intérieure, non. Et cela se comprend. Pendant des siècles, les Juifs ont vécu dans des milieux différents. Taine a déjà mis en lumière l'influence du milieu sur la formation des hommes et des sociétés humaines; les Juifs polonais ont le coefficient polonais, les Juifs allemands le coefficient allemand, les Juifs roumains le coefficient roumain, et ces différents coefficients se sont incorporés dans la mentalité, dans les habitudes de l'esprit, dans les réactions psychologiques. Réunis ensemble, qu'auront-ils de commun, tous ces Juifs? Quel sera leur commun dénominateur? Certes, les Juifs occidentaux ont fourni des savants, des artistes, des hommes d'Etat remarquables, qui démontrent un haut degré de civilisation. Mais que l'ambiance et les influences extérieures disparaissent, que donnera, au point de vue de la préparation sociale et de la maturité politique, cet assemblage hétéroclite? Les expériences de la Palestine sioniste sont concluantes à ce sujet.

S'il faut vivre ensemble et créer ensemble, bien vite ces Juifs perdront le verni de la civilisation occidentale et chrétienne que, pour ainsi dire malgré eux, ils avaient acquis en Europe. Si dans les villes palestiniennes du littoral il existe un état-civil juif régulier, dans les colonies de l'intérieur, où n'existe pas d'ambiance civilisée, l'état-civil lui-même disparaît. L'on retourne d'instinct aux usages anciens; le mariage n'est plus une solennité civile du droit romain, ni une solennité religieuse du droit canon, mais acte privé, sans consécration sociale, sans formalité, sans autre lien que le lien moral. La famille-base de l'Etat, la famille-cellule sociale tend à être remplacée par la cohue, que l'on qualifie de collectivité,

mais dont l'individualisme des membres ne supporte pas la contrainte sociale.

Le socialisme palestinien a la même base psychologique. Les chefs socialistes européens qui ont visité la Palestine se sont abusés par les analogies extérieures qu'ils ont cru apercevoir entre les expériences des « Kevouzoth » et la Cité de demain, telle qu'ils se l'imaginent. En réalité, il n'en est rien. Le socialisme européen est un effort en vue de passer d'un ordre de choses existant à un autre ordre, supposé plus juste. Le socialisme palestinien est la négation même de tout ordre, quel qu'il soit. Les travailleurs socialistes de l'Europe veulent que l'intégralité des fruits de leur travail leur appartienne. Les « travailleurs » collectivistes de la Palestine prétendent, à l'abri d'une idéologie spécieuse, que le monde juif les nourrisse et les subventionne pour leur permettre la création d'une forme nouvelle de vie sociale. D'un côté, revendication économique, de l'autre, dérèglement de la pensée.

La lutte des classes existe partout où les ouvriers sont organisés. Mais partout les ouvriers eux-mêmes comprennent la nécessité de la discipline sociale. Partout, sauf en Palestine. A Tel-Aviv, lors de la période fébrile des constructions, les murs des maisons élevés le jour par des ouvriers non affiliés au Syndicat du Bâtiment étaient régulièrement démolis chaque nuit par les ouvriers syndiqués. A Petah-Tikvah, il y a eu une véritable bataille sanglante entre la police et les ouvriers agricoles formés en syndicat, qui prétendaient intervenir par la force dans l'exécution des contrats passés entre les propriétaires des orangeries et les marchands en gros.

Ainsi, ce qui caractérise la vie naissante en Palestine, c'est le désordre, une sorte de bolchévisme moral qui n'épargne ni la famille, ni la propriété, ni les plus solides principes moraux qui sont à la base de toute société et de tout Etat.

Ce désordre palestinien, que nous avons simplement esquissé dans la vie privée, se prolonge d'une façon irrésistible dans les tentatives de vie organisée. Un exemple suffira pour illustrer ce désordre.

Les Anglais concédèrent une autonomie municipale à Tel-Aviv. Il se produisit un fait rare, même dans les petites républiques de l'Amérique Centrale, un fait qui normalement ne pourrait trouver place que dans la République de Libéria. La municipalité a fait faillite commercialement. Elle, qui n'a pas de bénéfices à réaliser, donc pas de risques à courir, n'a pas pu faire face à ses engagements. Cette faillite n'avait pas pour cause des largesses faites aux contribuables : bien au contraire, les permis de construire, par exemple, donnaient lieu à la perception d'une taxe de 200 livres sterling au lieu de 50 francs papier à Paris. Les autres taxes municipales étaient à l'avenant. Malgré cela la municipalité a été hors d'état de couvrir son budget; elle dut avoir recours au crédit de l'Etat, qui lui consentit un prêt, mais lui imposa un contrôleur des finances. C'est ainsi que Tel-Aviv, première municipalité juive jouissant de l'autonomie administrative, la perdit.

La maturité sociale n'est guère supérieure à la maturité politique. Nous avons, dans notre étude sur la *Faillite Sioniste*, souligné quelques erreurs commises par l'organisation Sioniste. Toutes ces erreurs procèdent de cette impréparation, de cette non-maturité des Juifs sionistes pour la tâche qu'ils entreprennent. Les exemples abondent à chaque pas.

L'objet principal de l'activité sioniste, en plus de la propagande, est la collecte des fonds. *Or il n'existe aucun organe de contrôle* indépendant et effectif des recettes et des dépenses. Ce sont ceux-là mêmes qui établissent le budget qui en contrôlent les dépenses. Des comptes rendus financiers sont publiés, mais des postes de dépenses connues n'y figurent pas. Comme ces dépenses sont iden-

tifiables et même faciles à chiffrer, il est difficile d'admettre la sincérité des bilans et budgets sionistes, dont l'actif sur le papier égale le passif. D'autre part nul ne sait si les recettes qui figurent dans les bilans sont nettes ou brutes. On ignore également le coût exact de la bureaucratie sioniste, c'est-à-dire le montant des appointements du personnel. On peut affirmer, sans crainte d'un démenti, que les finances sionistes, au point de vue de la régularité, sont dans un état déplorable. Pour caractériser leur incorrection, il suffit de rappeler le projet d'emprunt sioniste en Amérique, que nous avons déjà mentionné : l'organisation sioniste se propose de le faire *sans le vote d'un Congrès* qui l'y autorise, ce qui est à tous les points de vue une illégalité.

VI

Ce désordre originel du mouvement sioniste, dont nous avons noté en passant quelques-uns seulement des aspects, se manifeste également dans le haut personnel dirigeant du Sionisme officiel.

Ce n'est pas sans quelque répugnance que nous abordons ce sujet. Car si le personnel dirigeant de l'Organisation sioniste est en butte à des attaques violentes de la part de personnages consulaires, des envieux et des incapables, ce n'est pas à nous à nous en mêler. Mais ce qui nous importe, c'est de savoir si la direction sioniste est adéquate au mouvement sioniste.

Pratiquement deux hommes dirigent le mouvement sioniste depuis quelque quinze ans. Tous les deux sont originaires de l'Est européen. L'un, journaliste de talent, a rendu des services éminents aux lettres hébraïques, L'on s'accorde unanimement à penser que depuis longtemps il eût dû jouir de l'*otium cum dignitate*. Et cependant cette quasi-unanimité reste platonique.

L'autre est un véritable personnage balzacien. Doué d'une intelligence remarquable, il allie une souplesse

de caractère à une volonté de fer. Il a accumulé autour de lui des haines féroces qui n'osent cependant pas l'affronter, tant est grand son ascendant, et la peur qu'il inspire.

Parti de rien, il est devenu riche. On éprouve un malaise à parler de l'origine de sa fortune. Il y a une histoire d'une invention, dont la propriété a fait l'objet de débats judiciaires. Il eut gain de cause, légalement. L'a-t-il eu aussi moralement? La question ne nous intéresserait pas, si toute cette histoire n'était pas liée d'une façon aussi inattendue qu'inélégante à celle de... la déclaration Balfour. Le moins que l'on puisse en dire, c'est qu'il n' y a pas eu de ligne de démarcation très nette entre les affaires personnelles de ce dirigeant sioniste et les affaires sionistes elles-mêmes. Il y a autre chose. Le personnage que nous décrivons a bénéficié de la munificence du gouvernement anglais. C'est une coutume anglaise, qu'un Français comprend difficilement, de récompenser pécuniairement ceux qui ont rendu de grands services au pays. Ce cadeau — 50.000 livres sterling, paraît-il — a été offert à l'inventeur, non pas au chef sioniste, mais les deux ne se confondent-ils pas? Et n'a-t-il pas pu craindre que, obligé du gouvernement anglais, il lui fût difficile de conserver vis-à-vis de celui-là toute son indépendance dans des négociations aussi délicates que celles relatives au Livre Blanc de juin 1922, à la création de la Transjordanie, au problème des « terres abandonnées »? ou celles afférentes à la nomination du Haut Commissaire?

Certains sionistes affirment que l'homme est un simple agent anglais. Lui-même l'a laissé entendre en affirmant à plusieurs reprises que, s'il était renversé, l'appui anglais manquerait à l'œuvre sioniste.

Disons nettement que nous n'en croyons rien. Quels que puissent être ses défauts, ce chef sioniste tient par toutes les fibres de son âme au peuple juif. Les souf-

frances qu'il a endurées avant d'être au pinacle sont un sûr garant de sa sincérité et de ses sentiments et convictions. Ce serait une telle monstruosité que de croire à une trahison de sa part, qu'elle nous paraît moralement impossible.

Mais de tout ce que nous venons de dire il est permis de déduire que le désordre dont nous parlions est grand. Et grande est la confusion et grand est le trouble.

Le mouvement sioniste, dernier refuge des idéalismes des siècles passés, ne peut se concevoir que comme une intime association de nobles rêveurs et de bâtisseurs de cathédrales. Leur représentant, leur guide, leur chef, devrait participer de la femme de César et comme elle être insoupçonnable. C'est un symptôme grave qu'il ne le soit pas.

§

Dans les sphères sionistes, on parle beaucoup de la Jewish Agency, qui, se composant d'éléments sionistes et non-sionistes, doit jouer auprès de la Société des Nations le rôle d'un mandataire du peuple juif tout entier. Il est toujours facile de se proclamer mandataire d'un peuple dispersé, qui, par le fait même de sa dispersion, est hors d'état de manifester sa volonté. L'on peut se demander qui représentera exactement cette Jewish Agency? Théoriquement, elle doit grouper aussi bien les sionistes que les non-sionistes, c'est-à-dire tous les Juifs sans exception. Soulignons immédiatement l'impossibilité matérielle d'une telle représentation. Il faudrait que les Juifs du monde entier fussent groupés et organisés et qu'ils eussent plus de sens civique que tous les électeurs du monde, afin que, en l'absence de toute sanction, les élections des députés soient régulières. Or, en dehors des Synagogues, les Juifs ne sont pas groupés, et en dehors de quelques groupements assez rares, ils sont totalement inorganisés. Notons cependant que les Juifs

orthodoxes groupés dans *Agoudath Israël* (faisceau israelite) et qui comprennent 1.000.000 de personnes, ont formellement dénié à l'Organisation Sioniste le droit de les représenter.

En réalité les choses se passeront beaucoup plus simplement, ainsi que cela s'est annoncé déjà à la conférence de Londres qui vient de se terminer. Un petit groupe de quelques personnes disposant de fonds considérables se réunit et s'intitule mandataire des éléments non-sionistes. Moyennant une contribution à déterminer et à verser à la caisse sioniste, l'Organisation Sioniste leur reconnaît cette qualité. Le tour est joué — la Jewish-Agency créée. Il y a d'un côté un groupe à la tête de quelques millions de dollars qui cherche une consécration officielle pour jouer un rôle prépondérant — il y a de l'autre côté une organisation officielle censée habile à mener des pourparlers avec les puissances et disposant, par ses 300 journaux juifs sur un total de 500, de l'opinion publique. Cette première fois l'entente n'a pas pu se faire. Etait-ce une question que l'on qualifie trivialement de « gros sous »? Nous n'en savons rien. Mais un accord interviendra nécessairement. Les uns ont trop besoin d'argent, les autres ont trop envie de jouer un rôle officiel. Et il adviendra ceci qu'une quinzaine de personnes, mettant dans la caisse commune quelques millions de dollars, seront censées représenter les éléments non-sionistes, c'est-à-dire 15.000.000 de personnes par la grâce de deux représentants du Sionisme. Mais comme ces deux représentants du Sionisme ne sont en réalité qu'un seul et que ce seul est dans la dépendance étroite de quelques fonctionnaires ou politiciens anglais qui n'ont rien d'un Pitt ou d'un Beaconsfield... Nous préférons ne pas achever de formuler la pensée qui obsède l'esprit.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, on aperçoit l'incapacité du peuple juif de se sauver lui-même. Non

maturité en bas, « combinaisons » au milieu, trouble et confusion en haut.

Cependant les masses juives souffrent. Cependant le monde entier, y compris l'Angleterre, a besoin que le problème juif soit résolu. Cependant le Sionisme est sa seule solution.

KADMI-COHEN

(A suivre.)

LE CAMBRIOLAGE SEXUEL

Il y a quelques mois, le Tribunal correctionnel de Lisieux a jugé une affaire qui aurait fourni un bien joli sujet de conte à Guy de Maupassant. Voici les faits tels que la procédure les relate.

Le samedi 25 février 1928, René G..., maçon de profession, travaillant alors à Saint-Pierre-sur-Dives, toucha sa paye. Elle était bonne et, pour fêter cet heureux événement, il fit une copieuse dégustation de calvados. Souvent ces réjouissances ne vont pas sans inconvénients ; notre maçon en fit l'expérience ; son ivresse eut des conséquences qu'il n'avait certainement pas prévues.

Tout d'abord, il eut maille à partir avec les représentants de l'autorité. Lorsqu'il a bu, René G... devient querelleur et bruyant ; il fit tant de bruit qu'on dut aller chercher les gendarmes et, comme il ne se calmait pas, on le « déposa à la chambre de sûreté ».

Jusqu'ici l'aventure est banale. Voici où elle devient particulière. René G... avait pour camarade et commensal Auguste Bourdais, âgé de 23 ans, comme lui maçon, mais plus sobre. Celui-ci ayant vu son copain enlevé par les gendarmes, et sachant qu'on le conserverait au violon jusqu'au lendemain matin, porta sa pensée vers l'épouse qui, toute la nuit, allait attendre vainement le retour de son mari, car René G... est marié, et sa femme, âgée de 20 ans à peine, est, paraît-il, aussi attrayante que sage.

Il était vraiment inexcusable de courir ainsi les cabarets et de se mettre dans cet état, alors qu'il aurait pu goûter, au domicile conjugal, des joies délicates et légitimes.

C'est ce que pensait Bourdais. Peut-être même plaignait-il la jeune femme, imaginant ses inquiétudes, son angoisse et aussi sa déception probable, car, pour les travailleurs, la soirée du samedi est celle du plaisir, en raison de ce que le lendemain, on a liberté de faire grasse matinée.

Notre homme laissait ainsi s'écouler ses pensées innocentes et généreuses, mais le démon y versa le poison des mauvais désirs.

« A deux pas d'ici, murmura le Tentateur, une jeune femme est dans son lit, dévêtue. Elle est jolie et avenante; tu la connais ; l'an passé, elle était servante dans un café de Lisieux, on l'appelait Eugénie, tes regards, bien des fois, se sont portés avec concupiscence sur ses appas, rosés et fermes comme la pomme; mais elle était sérieuse, ne voulant porter ses pommes qu'au pressoir conjugal ; ton ami G... l'a épousée ; il n'est pas digne de ce bonheur. Puisqu'il délaisse ce trésor, pourquoi n'en profiterais-tu pas ? Il est minuit ; à cette heure, Eugénie doit dormir profondément ; on a bon sommeil à vingt ans. Sa chambre est dans l'obscurité. Tu sauras te déshabiller et te glisser dans le lit sans l'éveiller, et, quand tu seras dans la place, tu obtiendras tout ce que tu voudras, la jeune femme ne pouvant imaginer que l'homme qui la tient dans ses bras n'est pas son mari. Ainsi tu auras une belle nuit d'amour et cela ne te coûtera rien. »

Bourdais a 23 ans, il est célibataire, c'est un gars robuste, en outre, il est peut-être économe; tout cela fit qu'il ne sut résister à la tentation.

Le voici chez G... ; la maison lui est familière, y ayant été reçu souvent par son camarade qui l'aimait beaucoup, le trouvant agréable blagueur. L'émotion l'arrête un moment. « Si elle me parle, pensait-il, comment ferai-je ? Répondre, c'est me trahir ; rester muet ne vaudrait pas mieux. » Mais Méphisto le poussa : « Naïf que tu es, lui souffla-t-il, fait-on des discours dans les moments que tu vas goûter ? Si la belle est bavarde, un bon baiser fermera

sa bouche ; et, pour ne pas paraître muet, tu t'en tiendras aux soupirs, aux exclamations ; enfin, l'occupation judicieuse de ta langue donnera l'excuse d'une mauvaise articulation. » — « Oui, mais si mon ami a des façons, des habitudes très personnelles... » — « Nigaud, retiens que les femmes adorent la variété ; dans ce cas, la belle Eugénie savourera la nouveauté des procédés sans en chercher la raison ; elle sera ravie, reconnaissante et ainsi tu auras contribué au bonheur de ce ménage. »

N'ayant plus d'argument à opposer, Bourdais franchit le Rubicon.

La chambre était dans l'obscurité, il enleva sa musette, ses chaussures, son pantalon, son chandail, sa casquette et se glissa dans le lit.

Son cœur battait très fort, au point que la femme en fut surprise et, croyant parler à son mari, lui demanda s'il n'était pas souffrant.

Pour toute réponse, Bourdais, suivant les conseils du démon, lui appliqua sur la bouche un solide baiser, et, incontinent, besogna de son mieux.

Eugénie lui donnait la réplique comme il convenait, et le couple embarqué pour Cythère allait aborder aux rives heureuses, quand au milieu de la traversée la jeune femme eut l'impression que le rameur n'était pas celui qu'elle croyait. Retraite vive, allumette frottée, découverte de la supercherie, cris d'indignation, cela fut l'affaire d'un instant, cependant que Bourdais, confondu mais non calmé, se répandait en supplications ardentes pour obtenir que le voyage fût achevé.

L'épouse outragée n'y consentit pas et se réfugia chez une voisine à qui elle exposa qu'elle venait d'être violée.

Resté seul dans la place, Bourdais était un peu comme l'orateur interrompu au milieu de son discours alors qu'il avait réservé les plus beaux effets pour la péroraison ; il était déçu et inquiet. Comment l'aventure se terminerait-elle ? Que dirait, que ferait son camarade lorsqu'il appren-

drait la chose ? Il aimait les farces, mais trouverait sans doute que celle-ci dépassait les limites autorisées par la bienséance. Et puis, il y avait Eugénie, la terrible Eugénie, profondément outragée et qui manifestait l'intention de faire scandale.

Il remuait ses regrets, ses inquiétudes, tout en se vêtant ; son trouble était si grand qu'il oublia son chandail et sa musette, qui furent conservées comme pièces à conviction.

Pendant ce temps, Mme G... contait l'aventure à sa voisine. « Quelle affaire, ma chère, croyez-vous, ces hommes ! » Le cas étant grave, il apparut qu'on ne saurait réunir trop d'avis sur la conduite à tenir, et on alla éveiller une autre voisine, femme d'expérience et de bon conseil. On délibéra gravement et la conclusion fut qu'il fallait porter plainte à la gendarmerie et faire procéder à un constat médical.

Quelques heures après, Mme G., dont le mari continuait à faire retentir de ses ronflements sonores le violon de Saint-Pierre-sur-Dives, se présentait devant le gendarme de service et lui faisait le récit des événements de la nuit précédente. Sur le procès-verbal dressé par la gendarmerie, le parquet ouvrit une instruction.

Bourdais n'y comparut pas en conquérant ; piteux, il avoua tout en exprimant ses regrets et réclama le pardon.

Le mari inclinait vers cette solution ; c'est un philosophe indulgent aux faiblesses humaines.

Pourquoi dramatiser les faits ? Au surplus, sa femme l'affirmait, son ami en convenait, les péripéties du drame antique n'étaient pas au complet. Il y avait eu l'introduction, le nœud, mais le dénouement avait été esquivé ; donc, ce n'était pas une tragédie. Alors, cela méritait-il tant de bruit ? La vie est courte, le calvados est une bonne chose ; tout s'arrange lorsqu'on est raisonnable. Il condamnait la politique de la haine éternelle, du poing perpétuellement tendu, il admirait Locarno.

Mais, par contre, Eugénie était impitoyable. Elle avait

soif de représailles. Elle considérait que son honneur avait été outragé et, avec la logique féminine, parfois déconcertante, estimait qu'il ne pouvait être réparé qu'à la condition que le forfait fût rendu public.

Alors, Bourdais fut traduit devant le tribunal de police correctionnelle de Lisieux qui, le 16 mars 1928, rendit le jugement suivant :

Le Tribunal,

Attendu qu'il résulte des débats et des aveux mêmes de l'inculpé que, dans la nuit du 25 au 26 février 1928, Bourdais s'est introduit dans la chambre de la dame G.., sachant que celle-ci attendait son mari et que ce dernier ne pouvait coucher chez lui ; qu'il est ainsi parvenu par supercherie à s'introduire dans la couche de la dame G... et profita du demi-sommeil de celle-ci pour tenter d'avoir avec elle des relations sexuelles ; que la dame G..., prise d'un doute, alors qu'il y avait eu contact des parties génitales, se dégagea brusquement, et que, découvert, Bourdais prit la fuite ;

Attendu qu'il est constant que la bonne foi de la dame G... était absolue et que, si elle avait consenti dès le début à avoir des relations avec Bourdais, c'était parce qu'elle croyait avoir affaire à son mari ; qu'il y avait de sa part une absence de consentement absolu pour avoir avec Bourdais des relations quelconques ;

Attendu qu'il est hors de doute que les mots « violences et voies de fait », introduits dans les art. 309 et 311 C. pén. par la loi de 1863, comprennent tous les actes de nature à troubler la sécurité des personnes, encore qu'elles n'aient pas été matériellement atteintes, à la condition que ces actes soient de nature à les impressionner aussi vivement que l'eussent pu faire des coups ou des blessures ; que tel est bien le cas de l'espèce, où l'on relève non seulement des violences morales, mais une véritable violence physique, puisque Bourdais avait réussi à se coucher auprès de la dame G... et à avoir même avec celle-ci des relations auxquelles elles ne consentait qu'en raison des manœuvres frauduleuses employées ; que l'abus sus-énoncé par Bourdais d'une erreur qu'il avait pour ainsi dire provoquée est sans

conteste constitutif du délit prévu par l'art. 311 C. pén., complété par la loi de 1863 ;

Par ces motifs,

Déclare Bourdais convaincu des faits qui lui sont reprochés ;

Le condamne en six mois d'emprisonnement avec sursis et en 100 fr. d'amende et aux dépens.

§

La peine était sévère et l'infortuné Bourdais put vérifier l'exactitude de la parole du sage antique : Les femmes qu'on ne paye pas sont celles qui coûtent le plus cher.

Dignement, le mari avait refusé de se constituer partie civile et de réclamer des dommages-intérêts. D'ailleurs, quel élément de préjudice aurait-il pu invoquer ?

Sur le conseil de ses voisines, Mme G..., dès le dimanche matin, s'était présentée chez un honorable praticien de Mézidon, le docteur Lemoine, le requérant de dresser un état des lieux où l'attentat s'était produit.

Un médecin ne peut refuser de regarder ce qu'on veut lui montrer, ni de décrire ce qu'il a vu. Voici le certificat qu'il rédigea :

Je soussigné : Lemoine, docteur en médecine, atteste que Mme G... Eugénie, âgée de 20 ans, demeurant à..., est venue ce jour, 26 février 1928, à mon bureau, se plaindre d'un viol survenu dans la nuit du 25 au 26 février.

Aucune trace ne peut me faire affirmer cet attentat — médicalement parlant.

En foi de quoi, ai délivré le présent certificat.

A Mézidon, le 26 février 1928.

Je n'ai pas l'honneur de connaître le Dr Lemoine. A la lecture de son certificat, je l'imagine un de ces normands pleins de finesse et chez qui l'observation quotidienne de la vie a développé une aimable philosophie.

Un bourru aurait objecté à la cliente que sa prétention était absurde, que la nature a jugé inutile d'affliger les humains d'appareils enregistreurs ; que, même dans ce cas,

l'élément intentionnel demeurerait insaisissable ; le tourniquet à la porte des musées compte les entrées, mais ne saurait indiquer si un visiteur a franchi le seuil contre le gré du gardien. Sagement, le docteur pensa qu'il était inutile de contrarier cette charmante personne et consentit à examiner ce qu'elle présentait comme le champ du désastre de son honneur.

Bourdais n'est pas Attila ; il ne sème pas la dévastation là où il passe ; de sorte que le Docteur, ne découvrant rien d'extraordinaire dans les chairs émues offertes à ses investigations, écrivit cette phrase charmante de discrétion et d'ironie :

Aucune trace ne peut me faire affirmer cet attentat — médicalement parlant.

Donc, aucun dégât constaté ; partant, point de préjudice matériel.

Restait le préjudice moral. On pouvait l'invoquer, certes, et trouver à cette occasion matière à d'éloquents développements ; mais, encore une fois, G... est un sage. Il ne s'embarrasse pas de grands mots, se méfie de l'éloquence et prétend savoir mieux que personne où il doit placer son honneur.

Il s'abstint d'intervenir dans les poursuites et préféra suivre les débats en simple curieux ; son abstention était d'autant plus méritoire que nous sommes en Normandie, où le goût des procès est légendaire.

Ainsi Bourdais n'eut à se défendre que contre le ministère public, qui flétrit sa conduite et requit une condamnation pour « violences et voies de fait ».

§

Le tribunal le suivit ; mais, réellement et légalement, y avait-il, en l'espèce, violences et voies de fait ?

Jusque-là, la jurisprudence en avait décidé autrement ; à la suite de longues et savantes controverses sur le point de

savoir dans quelle catégorie d'infractions pénales devait être rangé l'acte en question.

Le législateur n'a pas prévu le cas dans le Code pénal, de sorte que les magistrats se trouvèrent bien embarrassés lorsqu'ils reçurent les plaintes de femmes ayant subi le sort de Mme G... Etait-ce un crime, un délit, ou simplement une inconvenance ne relevant pas de la loi pénale ? Problème délicat, d'autant qu'en cette matière les principes souverains exigent une interprétation très stricte des textes et interdisent formellement leur extension.

En réalité, Bourdais et ses prédécesseurs agissent à la manière des cambrioleurs ; ils profitent de l'obscurité et du sommeil de leurs victimes. Cependant bien des éléments constitutifs du crime de cambriolage sont absents. D'abord les coupables ne s'introduisent pas furtivement dans la maison avec l'intention d'emporter quoi que ce soit ; au contraire. Point de fausses clefs ni de pinces-monseigneur ; ils opèrent doucement, sans effraction. Ils ont du savoir-vivre ; jamais on n'en vit se livrer à ces grossières manifestations chères aux malandrins qui souillent la demeure après l'avoir dévalisée. De sorte que, si l'acte s'apparente étroitement au cambriolage par la circonstance d'introduction furtive et nocturne, il s'en sépare sur des éléments essentiels. On ne peut donc pénalement faire l'assimilation.

S'ensuit-il que Bourdais n'avait commis aucun délit ? Les juges de Lisieux ont décidé qu'il s'était rendu coupable des faits visés par le Code sous le titre : « Blessures et coups volontaires. »

Cependant il n'y avait pas de blessures, le certificat médical était bien net à ce sujet.

L'acte de Bourdais rentrait-il dans la catégorie des « coups volontaires » ?

Certainement, répondit le Tribunal, approuvant la thèse du ministère public.

Cependant, direz-vous, cet homme n'avait exercé aucune brutalité, la femme le reconnaît.

Evidemment, mais le 13 mai 1863, une loi a complété les articles 309 et 311 du Code pénal en assimilant aux coups et blessures toutes les violences et voies de fait, sorte que les dispositions des articles ci-dessus s'appliquent, par exemple, aux actes commis méchamment envers une personne pour lui causer une émotion violente, et notamment à l'action de tirer, pour l'effrayer, un coup de feu dirigé de telle façon que la charge sans l'atteindre passe près d'elle. (Cour de Cassation, arrêt du 6 décembre 1872.)

Le Tribunal de Lisieux s'est visiblement inspiré de cet arrêt. Toutefois, je ne vois pas que les deux cas soient analogues. Dans celui soumis à la Cour de Cassation, il s'agit d'un acte méchant, cruel et brutal ; la personne qui en fut victime a subi les émotions d'une tentative de meurtre ; elle a dû croire que sa vie était menacée ; elle a vu passer la Mort dans le bruit et la fumée de la détonation.

Il en fut tout autrement pour Mme G... Ici, pas de détonation, pas de péril de vie, aucune souffrance. Alors, en quoi les deux affaires se ressemblent-elles ?

C'est que, dit le jugement, Mme G... a été « impressionnée aussi vivement que l'eussent pu faire des coups ou blessures ». Qu'en sait-il ? Cela est bien peu vraisemblable. La plaignante n'a jamais allégué avoir ressenti une impression douloureuse, assimilable à celle que donneraient des coups ou blessures. Elle ne pouvait le faire d'ailleurs, puisqu'elle déclarait avoir répondu aux entreprises de Bourdais par un consentement affectueux et se plaignait simplement de ce que ce consentement avait été surpris par ruse.

Le distingué défenseur de Bourdais, Me de Resbecq, combattit donc vivement la thèse du ministère public. Armé d'une copieuse jurisprudence, il démontra avec talent et éloquence que le cas de son client avait toujours été, ou absous, ou assimilé au viol. Il fallait conséquemment acquitter Bourdais ou le renvoyer devant la Cour d'Assises.

Il invoquait principalement l'espèce suivante :

En 1857, non pas en Normandie, mais en Lorraine, un nommé Dubas avait fait exactement ce qui était reproché à Bourdais. Dubas fut poursuivi, mais la chambre d'accusation de la Cour impériale de Nancy refusa de voir le crime de viol dans le fait d'abuser d'une femme par surprise, et déclara qu'il n'y avait pas lieu de suivre contre l'inculpé.

Le ministère public déféra cette décision à la Cour de Cassation qui rendit l'arrêt suivant le 25 juin 1857.

LA COUR :

Vu l'art. 332 Cod pén. ;

En droit :

Attendu que le crime de viol n'étant pas défini par la loi, il appartient au juge de rechercher et constater les éléments constitutifs de ce crime, d'après son caractère spécial et la gravité des conséquences qu'il peut avoir pour les victimes et pour l'honneur des familles ; — Attendu que ce crime consiste dans le fait d'abuser d'une personne contre sa volonté, soit que le défaut de consentement résulte de la violence physique ou morale exercée à son égard, soit qu'il résulte de tout autre moyen de contrainte ou de surprise pour atteindre, en dehors de la volonté de la victime, le but que se propose l'auteur de l'action ;

En fait :

Attendu que l'arrêt attaqué constate les faits suivants : Que, dans la nuit du 4 mars dernier, vers onze heures, après avoir bu chez Husson avec Laurent et quelques autres compagnons de travail, Dubas les quitta au moment où l'on apporta un second broc de vin qui devait retenir quelque temps encore les buveurs ; — Qu'il se rendit alors en toute hâte au domicile de Laurent, avec la pensée de s'introduire près de la femme Laurent, en se faisant passer, au milieu de l'obscurité, pour Laurent lui-même ; — Qu'entré dans la chambre, dont la porte était restée ouverte, il pénétra d'abord dans le poêle où les époux Régnier, père et mère de la femme Laurent, se trouvaient couchés ; Que, ne connaissant pas les lieux pour se guider, il demanda des allumettes d'une voix dont il cherchait d'ailleurs à amortir le son

par le bruit de ses sabots ; — Que croyant parler à son gendre, Régnier lui indiqua la place où elles se trouvaient ; — Que Dubas fit jaillir pendant quelques instants une lueur qui lui permit, sans faire voir son visage, de suivre les indications qui lui étaient données, de se diriger vers la chambre où était couchée la femme Laurent ; — Que parvenu dans la chambre de la femme Laurent, jeune femme mariée seulement depuis quatre mois et d'une conduite parfaite, il se dirigea vers le lit et souleva la couverture : — Que cette jeune femme, le prenant pour son mari et se réveillant à peine de son premier sommeil, lui fit quelques reproches de rentrer si tard, et que Dubas se glissa dans le lit tout habillé, répondant à peine quelques mots à voix basse, de telle sorte que la jeune femme Laurent, à moitié endormie, ne put reconnaître la voix qui les prononçait ; — Que Dubas se plaça tout aussitôt sur la femme Laurent et que celle-ci, croyant avoir affaire à son mari, se prêta à ce qu'il voulut, mais que bientôt, concevant un doute subit, elle s'écria, en le repoussant, qu'il n'était pas son mari ; — Qu'à ce mot et à ce geste, Dubas se retira précipitamment et s'enfuit en renversant même Régnier père, accouru au secours de sa fille ; — Attendu qu'il résulte de ces faits que c'est à l'aide de manœuvres ayant pour but de se faire passer pour Laurent, que Dubas s'est introduit dans le domicile, dans la chambre et dans le lit de la femme Laurent, et est parvenu, profitant du demi-sommeil dans lequel cette jeune femme se trouvait, à abuser de sa personne, et que cette dernière était si éloignée de consentir à l'acte de Dubas que, concevant du doute sur son identité avec Laurent, son mari, auquel elle croyait se livrer, elle le repoussa aussitôt en s'écriant qu'il n'était pas son mari, et que son père accourut à ses cris pour la secourir contre son ravisseur, qui, voyant sa ruse découverte, prit aussitôt la fuite ; — Attendu que ces faits renferment les éléments constitutifs du crime de viol et qu'en déclarant le contraire, la Cour impériale de Nancy a fait une fausse interprétation de l'art. 332 Cod. pén. et formellement violé ses dispositions ; — Par ces motifs, casse l'arrêt rendu le 14 mai 1857 par la Cour impériale de Nancy, chambre des mises en accusation, etc.

L'affaire ayant été portée devant la Cour de Metz, celle-ci adopta la doctrine de la Cour de Cassation et ren-

voya Dubas devant les Assises du département de la Moselle « pour y être jugé suivant la loi ». (Arrêt du 20 juillet 1857.)

L'affaire vint à l'audience du 17 août 1857. On jugeait vite alors.

Après de longs débats, le jury répondit affirmativement, en accordant toutefois les circonstances atténuantes.

L'avocat de l'accusé, Me Leneveux, ne se laissa pas décourager par ce verdict. Il déposa et développa de savantes conclusions où il soutenait que le fait reproché à son client ne contenait pas l'élément essentiel du crime de viol et que, par suite, l'absolution s'imposait.

Ses efforts furent vains ; la Cour rejeta les conclusions par l'arrêt que voici :

LA COUR :

Attendu qu'il est inexact de prétendre que le viol n'étant qu'une spécialité de l'attentat à la pudeur, et l'attentat à la pudeur n'étant punissable, aux termes de l'art. 332 et hors les cas prévus par l'art. 331 Cod. pén., qu'autant qu'il est accompagné de violences, on doit en conclure que la violence est également un élément indispensable du viol ; — Attendu, en effet, que ces deux crimes ne sont pas seulement prévus par des textes séparés et punis de peines différentes, mais qu'ils se distinguent surtout en ce que l'un a pour objet unique de procurer à son auteur les jouissances charnelles par un rapprochement intime avec une personne du sexe, tandis que l'autre consiste dans des actes purement extérieurs, pratiqués sur la personne d'un individu quelconque, ayant pour effet d'outrager sa pudeur, en l'absence de tout commerce illicite ; que ces différences de dénomination, d'incrimination, de pénalité, de moyens de perpétration, de buts et de résultats, qui existent entre les deux crimes, suffisent pour démontrer jusqu'à l'évidence que les éléments constitutifs de l'un peuvent être indépendants, et, en tous cas, ne sont pas nécessairement limitatifs des éléments constitutifs de l'autre ; d'où il suit qu'en admettant que la violence, et la violence proprement dite, puisque la loi l'exige en termes exprès, puisse seule caractériser l'attentat à la pudeur

consommé ou tenté sur une personne âgée de plus de onze ans, il n'en résulte pas nécessairement qu'en matière de viol, cette circonstance soit également requise d'une matière absolue, à l'exclusion de toute autre qui serait cependant de nature à produire les mêmes effets et à entraîner les mêmes conséquences. — Attendu que si le viol a emprunté son nom à la violence (*vis illata*) parce que l'emploi de la force est le mode de perpétration le plus ordinaire et le plus fréquent, il ne s'ensuit pas que, pour définir avec exactitude le crime qui a reçu cette dénomination, il faille se renfermer strictement dans le sens étroit d'un radical incomplet, sans tenir aucun compte ni du but que la loi s'est proposé, ni de la nature spéciale du fait qu'elle a voulu incriminer, ni de la variété des moyens que l'agent peut employer pour l'accomplir ; — Attendu qu'en édictant une peine sévère contre un crime qu'il a considéré comme le plus grand des attentats qui puissent outrager les mœurs, le législateur a eu l'intention de protéger sérieusement la chasteté de la femme contre les entreprises du libertinage ; que, sans doute, il a voulu punir celui qui emploie la force pour triompher de la faiblesse et de la pudeur, mais qu'il n'a pu ne pas vouloir atteindre aussi celui qui, pour empêcher une résistance inévitable et prévue, a recours à la ruse ou à la fraude, puisque, dans un cas comme dans l'autre, le ravisseur enchaîne la volonté de sa victime, anéantit la liberté dans son plus doux exercice, imprime à la vertu la tache du déshonneur et rend la personne complice, bien que le cœur soit innocent (voir le rapport de Monseignat au Corps Législatif) ; — Attendu que le viol considéré ainsi dans ses éléments, dans son but et dans ses résultats, consiste dans le fait d'abuser d'une personne du sexe par copulation charnelle contre sa volonté, et que le crime existe, soit que le défaut de consentement résulte de la violence physique ou morale, soit qu'il résulte d'une surprise opérée à l'aide de manœuvres frauduleuses pour atteindre, en dehors de la volonté de la victime, le but que se proposait l'auteur de l'action ; — Que cette définition, qui laisse à l'étymologie du nom sa part d'influence légitime, est la seule qui puisse en même temps répondre aux intentions du législateur, et donner satisfaction aux justes exigences de la logique et de la conscience ; — Attendu, d'ailleurs, que la possession d'une femme obtenue par fraude ou surprise,

moyen qui diffère essentiellement de la séduction, constitue une usurpation, une véritable voie de fait commise sur sa personne et par conséquent une violence dans le sens générique du mot ; — Attendu, enfin, que l'ancien droit qui punissait, il est vrai, le stupre sous toutes ses formes, plaçait le dol sur la même ligne que la violence, au point de vue de la gravité du crime et de la nature du châtiment ; — *Si dolus vel vis intercessit in stuprando, tum sine controversia poena est mortis naturalis* (Menochius, *De arbit. jud. quat.*, 283, n° 12 ; — Que nos médecins légistes comprennent sous la dénomination de viol toute possession charnelle d'une femme, obtenue par force, par ruse ou par fraude (voir Fodéré, *Dict. des sciences médicales*, v° *Viol*, Nysten, *Dict. de médecine*, ibid. ; Marc, *Rép. des sciences médicales*, ibid.), que c'est en ce sens que l'entendent également nos criminalistes modernes (voir Chauveau et Faustin Hélie, *Théor. du Cod. pén.*) et que la Cour de Cassation elle-même, puisant ses règles d'interprétation dans les principes éternels de la morale et de la raison, a, depuis longtemps déjà, dans une matière analogue, assimilé la surprise à la force pour lui attribuer tous les caractères de la violence, dans le sens des lois qui protègent l'innocence et la vertu (Rejet 2 mars 1810, Aff. Debaise) ; — En fait : Attendu que les faits dont Dubas a été déclaré coupable renferment tous les éléments constitutifs du crime de viol ; — Que le jury a déclaré qu'il existait en sa faveur des circonstances atténuantes ; — Par ces motifs, le condamne à deux ans de prison.

§

A mon humble avis, ce texte est plus solennel que convaincant. On y trouve des phrases, des pensées qui sentent bien l'époque : ... *se procurer des jouissances charnelles par un rapprochement intime avec une personne du sexe... protéger sérieusement la chasteté de la femme contre les entreprises du libertinage,... le ravisseur enchaîne la volonté de sa victime, anéantit la liberté dans son plus doux exercice, imprime à la vertu la tache du déshonneur et rend la personne complice, bien que le cœur soit innocent...*

Ici je proteste : pourquoi, dans l'aventure, restreindre

au cœur le mérite de l'innocence, et le refuser au reste ? En toutes choses, il convient d'être juste, principalement lorsqu'on rend la justice.

Et puis cet arrêt, qui prétend poser des principes généraux, commet la faute inexcusable de ne légiférer que pour une partie du genre humain. Sa sollicitude ne va qu'à ce qu'il appelle « les personnes du sexe », c'est-à-dire aux dames. C'est gentil et galant, mais devant la loi, tous les êtres sont égaux, et Joseph endormi doit être protégé contre les entreprises de Mme Putiphar au même titre que Mme G... contre les entreprises de Bourdais.

Je vois d'ici les graves jurisconsultes et sévères moralistes froncer le front, lever les bras au ciel et s'exclamer que l'objection n'est pas sérieuse, qu'il n'est pas à craindre qu'une femme abuse du sommeil d'un homme pour surprendre sa vertu.

Et pourquoi ? L'aventure ne leur est jamais arrivée, je le crois aisément, mais elle n'en est pas moins possible. La nuit, tous les chats sont gris, dit la sagesse populaire, et un honnête mari peut fort bien être faussement convaincu que la « personne du sexe » qui le tire du sommeil en le caressant est son épouse légitime.

Alors, si, la fraude découverte, il se rend à la gendarmerie pour déposer plainte, pourquoi celle-ci ne serait-elle pas accueillie, je vous le demande ?

La conclusion de tout ceci est qu'en tirant sur les textes pour les étendre on les déforme et qu'on arrive, par exemple, à ce résultat qu'il peut y avoir viol sans violence, ce qu'admettent difficilement la grammaire et le bon sens.

La même théorie a été admise dans certains cas où l'homme avait abusé d'une femme en état d'ivresse. L'application, à mon sens, est encore plus dangereuse. Si la femme est ivre au point d'avoir perdu toute notion de la réalité, si elle est dans un état de passivité absolue, ivre-morte comme on dit, le fait peut évidemment être assimilé à l'abus commis sur une femme plongée dans l'inconscience

et l'insensibilité par l'action d'un stupéfiant ; mais comment déterminer le degré de l'ivresse au moment où le fait s'est produit ? Beaucoup de femmes, étant grises, ont commis des sottises qu'elles regrettaient ensuite amèrement ; mais serait-il juste d'admettre que, parce qu'elles avaient perdu le contrôle de leurs actes dans les libations, le partenaire qui a satisfait leur excitation ou en a profité s'est rendu coupable du crime de viol ?

Et puis, à ce compte, on devrait également traduire devant la Cour d'assises la femme qui, pour satisfaire de coupables ardeurs, vaincre les scrupules ou la mollesse de l'objet désiré, a recours à la complicité du vin, comme firent, aux temps bibliques, les sœurs Loth, de scandaleuse mémoire.

Non, messieurs les juristes, si vous voulez que le viol demeure un crime, un vrai crime répandant la terreur méritant un sévère châtiment, ne l'accommodez pas à toutes les sauces. Certaines sont trop fades. Laissez-lui sa grandeur sauvage et son caractère spécial.

Défendez-vous contre les influences actuelles tendant à supprimer les exceptions pour mettre le plus de choses possible à la portée de tout le monde. Ne vulgarisez pas le viol en le compromettant dans des aventures galantes ou burlesques ; il cesserait bientôt d'apparaître « comme le plus grand des attentats qui puissent outrager les mœurs », comme vous dites ; on le redouterait moins ; on finirait même par en rire.

§

L'affaire de Lisieux soulève, on le voit, des questions nombreuses et délicates. Le champ est inépuisable.

Il y a longtemps qu'on a rappelé que, pour les romanciers et les dramaturges, la source la plus féconde se trouvait dans les archives judiciaires. Quelles situations variées, originales, piquantes, peuvent naître d'une aventure semblable !

Imaginez que la femme, n'ayant pas découvert la fraude, se soit ensuite endormie, telle une chatte gourmande et satisfaite. Le larron s'esquive discrètement, sans bruit ; et bientôt le mari arrive à son tour. Il est tard ; si sa femme s'éveille, elle l'accablera de reproches ; aussi procède-t-il avec autant de précaution que celui qui l'a précédé. Le voici dans le lit, il est sauvé. La satisfaction d'échapper à une scène de ménage, l'influence des gaietés de la soirée, le voisinage de ce corps doux et tiède font naître les pensées aimables, en même temps que l'esprit de justice représente au mari qu'en réparation de l'attente irritante qu'il a imposée à sa femme il lui doit une récompense.

Ce sont choses qui ne se remettent pas au lendemain ; la dette sera donc acquittée de suite.

Nouveau réveil de la belle. Elle n'en croit pas ses sens. On lui a donc changé son mari ? Mais non, c'est bien lui, pas de doute possible, c'est sa voix, sa moustache, sa peau, etc...

Elle est remplie de joie et, si elle ne se retenait, la manifesterait vivement, comme le troupier à l'annonce du rabiot ; mais, fine mouche, craignant les retours d'humeur, les fléchissements d'intentions, elle dissimule sa surprise et reçoit sans réflexions inutiles le nouveau témoignage ; puis, plus satisfaite encore et plus lasse, se replonge dans un profond sommeil, peuplé certainement de beaux rêves.

Le lendemain matin, c'est autre chose. Il faut que son mari sache que sa femme n'est pas une ingrate, qu'au contraire elle apprécie son effort, il faut qu'elle lui dise la reconnaissance de son cœur et de sa chair.

Et la voici qui, gentiment, amoureusement, félicite son époux de sa vaillance, de sa vigueur. Lui ne comprend pas, croit tout d'abord qu'elle raille ou bien qu'elle a rêvé. Mais non, elle ne rêvait pas, et il le sait bien, le polisson ; câline, elle évoque certains détails, rappelle que dans le divertissement si bien conduit, les actes furent divers et, rougissant un peu, le félicite de joindre la variété à l'abon-

dance, ce qui, dans tous les arts, constitue la perfection.

Voilà notre homme fort troublé ; il sait bien ce qu'il a fait, que diable ! Serait-il somnambule, par hasard ? On s'en serait aperçu depuis longtemps ; et puis l'occupation habituelle de ces malades est la promenade sur les toits. Alors, à qui sa femme a-t-elle donné la réplique avant son retour ? Il est impossible qu'elle ait accueilli un amant dans son lit, puisqu'il devait rentrer d'un moment à l'autre ; en outre, s'il en était ainsi, elle se garderait bien d'en parler. Quel est donc ce mystère ? Le pauvre mari, d'une main énervée, pétrit son front, qui lui paraît devenir le Cap des tempêtes...

N'ayant pas l'honneur d'être dramaturge, je n'insiste pas ; simplement, je signale la situation aux spécialistes de l'art dramatique et cinématographique, certain que leur expérience et leur talent y trouveront aisément la matière de délicates analyses, de dialogues émouvants et de fines plaisanteries.

§

Le juge d'instruction de Lisieux est un magistrat consciencieux et austère. Sa curiosité ne franchit pas les limites du domaine juridique. Ainsi, il ne demanda pas à Mme G... à quoi elle avait subitement reconnu que celui qu'elle avait accepté comme compagnon pour le voyage d'amour était un imposteur. J'en connais qui eussent été plus curieux et désireux de s'instruire

Cette circonstance est donc restée dans l'ombre ; nous devons nous contenter d'hypothèses ; c'est dommage.

Comme, au cours d'une conversation, j'examinais si la raison de la découverte était d'ordre psychologique ou simplement physiologique : « Pourquoi tant se creuser la tête, dit mon interlocuteur, l'explication est simple, elle vient naturellement à l'esprit de ceux qui ne cherchent pas midi à quatorze heures. Si, dans un vestiaire, vous vous trompez de chapeau, votre tête vous révèle l'erreur, dès que vous vous coiffez. » Mais cet homme est d'esprit super-

ficiel, aime les plaisanteries faciles, même sur les sujets les plus sérieux ; son opinion n'a donc que la valeur d'une boutade et ne saurait fournir une explication suffisante.

Mon âme a son secret, mon cœur a son mystère,

peut murmurer Mme G... en ajoutant qu'il n'y a pas que la mémoire du cœur.

§

Une autre question, également délicate, se pose : Mme G... a-t-elle eu raison de se plaindre, n'eût-elle pas été plus sage en n'ébruitant pas l'affaire ?

Nous sommes dans la période des vacances, l'époque où les journalistes à court de copie ouvrent des enquêtes sur les sujets les plus variés.

Pourquoi n'en ouvriraient-ils pas une sur la question ? Ils adresseraient aux dames les plus notoires dans toutes les classes de la société la simple question suivante : « A la place de Madame G... qu'eussiez-vous fait ? »

Je serais même d'avis, pour élargir le champ des investigations, d'étendre l'enquête aux hommes et de demander à nos plus illustres contemporains, artistes, écrivains, orateurs, savants, militaires, astronomes, ecclésiastiques, etc. etc., ce qu'ils feraient si, les rôles renversés, ils se trouvaient dans un cas analogue.

A n'en pas douter, les réponses seraient intéressantes, instructives, variant suivant les caractères, les goûts, les tempéraments, l'âge.

Ainsi j'avais communiqué le jugement de Lisieux à une dame réputée pour sa haute culture et la finesse de son esprit. Ayant lu le texte, elle le repoussa en haussant ses superbes épaules, tandis que de ses lèvres tombait ce seul mot : « Gâcheuse ! »

Cette personne, qui fit sa première communion sous Carnot, a l'expérience d'une vie bien remplie. Elle sait que les joies humaines sont brèves et professe que les dédaigner est une sottise en même temps qu'une impiété.

J'ignore ce qu'elle répondrait si un enquêteur l'interrogeait, mais je suis certain que sa réponse serait très spirituelle.

J'en devine le sens ; à la place de Mme G... elle n'eût sûrement pas fait tant de bruit.

Comme elle est brave autant que bonne, elle n'aurait pas dérangé le galant cambrioleur, crainte de le troubler, et lorsqu'il se serait retiré, elle eût été bien capable de lui dire de sa voix ensorcelante : « Ne partez pas si vite, jeune homme, je crois que vous oubliez quelque chose ».

JOSÉ THÉRY.

POÈMES

—

Je suis amoureux d'une femme
Dont la tête est comme une flamme
Et le corps comme un encensoir,
Et dont la voix câline et bonne
Est douce comme un soir d'automne
Sur l'océan de mon espoir.

Je suis amoureux d'une femme
Dont le regard est l'oriflamme
Qui pousse ma lyre aux combats
Et fait éclater en colère
La répugnance solitaire
Et nonchalante où je m'abats.

Je suis amoureux d'une femme
Dont l'âme est blanche comme l'âme
Des étoiles et des oiseaux
Lorsqu'ils occultent leurs visages
Sous les feuilles et les nuages,
Méprisant le miroir des eaux.

Je suis amoureux d'une femme
Dont le silence est un dictame
Plus efficace que l'oubli,
Et dont la robe tyrannique
M'enveloppe dans sa musique
Qui se prolonge à chaque pli.

Je suis amoureux d'une femme
Qui connut cet épithalame

Avant qu'il ne fût composé
Des débris de mon cœur blasé...

Je suis amoureux d'une femme.
Je suis amoureux d'une flamme.
Elle est la flamme et l'oriflamme,
Elle est la Gloire qui m'acclame
Elle est la Mort qui me réclame,
Elle est blessure, elle est dictame,
Elle est répons, épithalame;
Elle est le rythme de mon âme!

Je suis amoureux d'une femme.
Je suis amoureux d'une flamme.
Je suis amoureux de mon âme.

—

IX

Tes mains sont de velours,
Tes yeux sont de velours.
— Je vois le ciel, la tour,
Le fossé, tour à tour.

Tes mains sont de velours,
Ta voix est de velours.
— J'entends chanter le Jour
Et sangloter l'Amour.

Tes yeux sont de velours,
Ta bouche est de velours.
— Que ton baiser fut court!
Que ton regard fut lourd!

Ta voix est de velours,
Ton cœur est de velours,
Mais lorsqu'il dit : « Toujours! »
Elle répond : « Toujours? »

Fais le jour nuit, la nuit jour!
— Tes yeux sont de velours.

Ferme l'antre, ouvre la tour!
— Tes mains sont de velours.

Plains la Mort, chante l'Amour!
— Ta voix est de velours.

Un baiser, même trop court!
— Ta bouche est de velours.

Dis : « Toujours! Toujours! Toujours! »
— Ton cœur est de velours.

—

III

Cette voix si nostalgique et si dolente
Est l'étoile qui me guide vers ton âme
Par les vagues d'une mer rapide et lente
Où je tâche d'oublier la terre infâme.

C'est l'écho ressuscité qui me transplante
Dans l'extase du premier épithalame
Et me pousse sur les traces d'Atalante
Comme l'ombre à la poursuite de la flamme.

Quand tu dis que malgré tout la vie est belle,
J'entends l'arbre — mon vieil arbre! — qui m'appelle
Quand tu parles de l'amour et du mensonge,

Qu'elle est douce, cette angoisse qui me ronge!
Quand l'ennui fixe sur nous son regard louche,
Tout le miel des roses chante dans ta bouche.

—

IV

C'est déjà si loin, ce jour de printemps !
Pour le rattraper combien de printemps
Faudra-t-il franchir à rebours du Temps?...
Je songe à mes morts et comme eux j'attends.

—

V

Je te vois, l'œillet à la bouche
Et le châle autour de la taille,
Le buste haut, le front farouche
Et le regard tendre et canaille.

Je te vois soulevant les foules
Du rythme étrange de tes poses,
Foulant des roses — ah! tu foules
Mon cœur qui saigne entre les roses!

Connais-tu mon Andalousie?
Je t'y ferais sacrer sultane
Et j'y pourrais sans jalousie
Poignarder ton corps de gitane.

—

VI

Quand viendront les jours, si redoutés, de la vieillesse,
Quand l'arbre sera tout dépouillé de nids, de feuilles,
Quand la mer verra danser les flots de ma détresse,
Quand l'hiver aura fané les roses que tu cueilles,

Quand le rossignol fuira, blessé, couvert de givre,
Excédé d'attendre en vain ta voix dans l'ombre intense,
Et que je lirai sur l'horizon comme en un livre
Les noms oubliés et les trois mots de ma sentence,

Ton sourire alors, perçant les voiles des nuages,
Saura rallumer ma chair inerte, jusqu'aux moelles,
Et fera bondir le Souvenir aux cent visages
Vers le tourbillon tranquille où tournent les étoiles.

—

VII

J'hésite devant ce mirage,
Devant ce triste clair de lune,
Devant ce solitaire ombrage
Secret que la vie importune.

J'hésite devant ce silence,
Devant ce silence sonore
Qui m'enveloppe et me balance
Dans tous les rythmes de l'aurore.

J'hésite devant cette grève,
Devant cette mer sans écume
Où le goéland de mon rêve
Flaire l'orage et l'amertume.

J'hésite devant ces supplices
Si chargés de fiel et d'ivresses;
J'hésite devant les délices
Angoissantes de tes caresses.

Mais lorsque ton regard avide
Fouillera de nouveau mon âme,
Je braverai la Mort, le Vide,
Le Crime! pour toucher ton âme.

—

VIII

Que fais-tu, que dis-tu pendant que je m'enivre
Du parfum toujours frais de ma mélancolie,
Pendant que mon orgueil, mon amour et mon livre
Sont guettés par cet œil sinistre qu'on oublie?

Penses-tu comme moi que la douceur de vivre
Est faite de remords, de crainte et de folie,
Que même après le coup final qui nous délivre
Nous chercherons la chair à jamais abolie?

Que fais-tu, que dis-tu pendant que je m'enivre
De mon orgueil, de mon amour et de mon livre?

—

IX

Vous verrai-je encore après la mort, ô radieuse
Bouche, ô regard, ô cheveux, ô mains, ô mains d'ivoire?
Entendrai-je encore et ton appel et ta berceuse,
O profonde voix, voix langoureuse et péremptoire?

Vibrerai-je encore à ta démarche de danseuse,
Aux gestes ailés de tes bras, — signes de victoire, —
Aux halètements de ton sein, source lumineuse
Que je vis jaillir sous mon archet divinatoire?

Vous aurai-je encore après ma mort, ô radieuse
Bouche, ô regard, ô cheveux, ô mains, ô mains d'ivoire?

—

X

Ah! je savais pourtant que tu m'aimais,
Et quand tes yeux disaient : « Jamais, jamais! »
Je savais, je savais que tu m'aimais.

Mais je sais que l'Amour compte les jours,
Et quand ton cœur disait : « Toujours, toujours! »
Je savais que l'Amour comptait les jours.

—

XI

Le plus sombre coin d'un bois parfumé de narcisses,
La plus sombre nuit des nuits qui sentent les orages,
Le plus sombre bord du plus tentant des précipices,
Le plus sombre flot des flots noircis par les naufrages;

La plus blanche voile de ces voiles où tu glisses
Comme un cygne altier vers la conquête des mirages,
Le plus blanc murmure des rumeurs fascinatrices
Que font les cœurs purs et les roseaux encor sauvages;

Tel fut ton regard à l'heure sainte où les délices
De l'amour serrèrent les chaînons de mes supplices.

—

XII

Il suffira des frissons d'une branche,
Du parfum d'une rose, du murmure
D'un jet d'eau languissant pour que ta blanche
Vision recommence ma torture.

Il suffira du rythme d'une hanche,
Du coup de sonde d'une œillade sûre
Pour que mon cœur, poussé par la Revanche,
S'élance vers le cœur de la Nature.

Il suffira des frissons d'une branche.
Il suffira du rythme d'une hanche.

ARMAND GODOY.

UN PAYS
QUI NE VEUT PAS DE SA LANGUE

Dédié à Madame de Brimont.

Il ver diletto di tener la cima.
Versi di Luigi Uberto Giordani
(T. I, p. 3, Parme, 1809).

LA QUESTION DE... L'ACROPOLE

Rien de plus exaspérant que les Acropolites, si l'on veut bien englober sous ce vocable la foule des gens de lettres qui, périodiquement, endémiquement, montent sur l'Acropole pour exalter, en termes convenus et malvenus, le minuscule sanctuaire de la Victoire Aptère, ce pur bijou de l'art ionique ou encore l'eurythmique assemblée des colonnes jaillies de leurs puissants stylobates.

Ces paroles et trop d'autres font courir le risque à tout ce que nous possédons d'artères dans le corps de se rompre violemment. Et cela pour des raisons précises que j'arrive avec peine à énumérer, tant elles sont maintes. La principale est que nos esthètes — de braves gens, c'est possible, mais qu'est-ce que cela peut nous faire ici? — ont, enracinée dans la peau, la haine de la réalité. Et, d'abord, la réalité antique est fort difficile à saisir. Quant à la réalité présente, celle de la Grèce moderne, d'aucuns ne se doutent même pas qu'il en existe une se rattachant étroitement à l'Acropole.

Il y a des esprits qui sont ainsi perpétuellement à côté.

Le plus piquant de l'aventure — et le plus agaçant, est que chez les pères de ces louanges lancées à Périclès, il y a bien une arrière-pensée de philhellénisme. C'est pourtant un compliment étrange à faire aux Grecs de nos

jours, que de leur venir sans cesse jeter au nez l'Acropole, laquelle est, au surplus, un assez lourd morceau.

Mais que dire du compliment, lorsque l'on sait ce qui reste foncièrement ignoré de nos Acropolites, c'est que l'Acropole, c'est que le Parthénon, c'est que le pur bijou de l'art ionique, c'est que l'eurythmie des colonnes assemblées, jettent le trouble dans les âmes, produisent tout un bouillonnement dans les cervelles de la jeune Hellas? Il se passe aux pieds du Rocher sacré un drame quotidien dont nous allons essayer de marquer le caractère, unique, on peut l'affirmer, aujourd'hui, dans le monde entier.

Les uns — et ce sont les bons — veulent, intellectuellement, sentimentalement, moralement, refaire le Parthénon, un Parthénon nouveau, conforme aux vibrations nouvelles de la Grèce, comme l'ancien répondait à toute une mentalité ancienne. Il faut être avant tout soi-même, ce que fut, tout le premier, Périclès. Il faut que la Grèce moderne soit la Grèce moderne. Edmond About a, selon moi, rendu un gros service à la Grèce en la débinant dans sa *Grèce contemporaine*. Oui, contemporaine; il convient que, dans ses qualités et dans ses défauts, elle soit ce qu'elle est. Elle n'a pas besoin de s'hypnotiser sur le passé.

C'est ce que font les partisans du camp adverse qui, tournés vers une Acropole mal comprise, en croquent des copies nécessairement hybrides, puisque le temps a coulé, puisque la pensée a pris un autre tour.

Toute la querelle porte sur le truchement même de la pensée, sur l'ultime expression de l'être, sur la langue. La question du grec, comme on l'appelle, se réduit donc bien, en dernière analyse, à la question de l'Acropole. Sans doute, bien des gens et par tous les pays, vénèrent l'antique. Mais ce qui, dans l'Occident, représente la plupart du temps des opinions individuelles, a pris en

Grèce des proportions nationales. Il y a là, toutefois, comme un nationalisme de commande. Le Grec, de nature, est hardi; de son essor propre, il irait au nouveau. Cette fois, il se sent inhibé. Son élan se brise. La gêne paralyse tous ses membres. C'est que nous sommes en pleine superstition. La superstition de l'antiquité, d'une antiquité faussement comprise, faussement lue, dépasse en Grèce toutes les limites de l'imaginable.

La langue qui cristallise ces tendances rétrogrades, la *Katharevoussa,* la langue *purifiante,* la langue *purifiée,* est désignée d'ordinaire, en français, par langue *puriste.* Je note aussitôt cet emploi qui sera poursuivi dans tout le cours de cette étude, bien que *puriste* et *purisme* affectent en France un sens légèrement différent. Un *puriste* est, non seulement un *pointilleux,* mais encore un *pédant.* Avec ce dernier sens, nous ne sommes pas loin de compte. Et nous ne serons point tendres ici ni pour les *pédants,* ni pour les *puristes.*

Je tiens toutefois, dès le début, à une déclaration énergique.

Dans tout ce que l'on va lire, je ne vise point la nation hellène. Il n'existe peut-être pas de peuple plus intelligent, de peuple mieux doué que le peuple grec. On est presque tenté de dire qu'il a trop d'intelligence. Dans des villages perdus, un laboureur des plus obscurs se sent soudain pousser au cerveau les ambitions les plus hautes. Il se renseigne auprès des voyageurs sur l'état du Royaume ou de la République, surtout sur les relations de la Grèce avec l'*Europe.* Il sait vous faire parler et conclut avec placidité :

— Tout cela irait bien mieux, si j'étais Président du Conseil !

Des pédants, en tourbillon, se sont abattus sur cette pauvre Grèce dont ils ont complètement obnubilé la claire vue. Ils ont créé la *diglossie,* nous verrons tout à l'heure dans quelles conditions précises et sous l'obsession de

quels mirages. Sans doute, les intentions étaient louables. Mais les esprits étaient mal préparés; ils manquaient de culture générale.

La diglossie — le fait pour la Grèce d'avoir deux langues — ne consiste pas seulement dans l'usage d'un double vocabulaire, qui veut qu'on appelle le *pain* de deux noms différents : *artos*, quand on est un homme instruit, *psomi*, quand on est peuple; la diglossie porte sur le système grammatical tout entier. Il y a deux façons de décliner, deux façons de conjuguer, deux façons de *prononcer;* en un mot, il y a deux langues, la langue parlée et la langue écrite, comme qui dirait l'arabe *vulgaire* et l'arabe *littéral*.

Pour qu'on ne nous arrête pas dès ce bref exposé, déclarons tout de suite qu'il ne s'agit point ici du tout de deux langues comme en Belgique, de trois comme en Suisse. En Suisse comme en Belgique, ce sont des langues également vivantes qui s'emploient. En Grèce, la lutte se poursuit au sein d'une seule et même langue — le grec — entre les parties mortes et les parties vivantes de cette langue.

N'anticipons pas, cependant. Gardons-nous d'enfermer la question du grec dans un cadre étriqué. Ouvrons les avenues, remontons aux origines, saisissons l'essence des choses. Il y a, dans ce débat, une cause grande et belle, nationale pour la Grèce, puisqu'il s'agit pour elle d'entrer en possession d'elle-même, dans la possession de sa langue, par conséquent de son âme; il y a, de plus, dans ce débat, une cause européenne, une cause universelle, puisqu'il est impossible que ce peuple privilégié n'apporte pas un jour une contribution éclatante à la pensée humaine.

Pour cela, il faut que la Grèce ait une langue — une langue nationale, comprise de chacun, maniable par chacun. Il faut qu'elle soit maîtresse de l'instrument nécessaire à l'expression de son être. C'est à la création, à la

constitution de cet instrument, que, par une série de travaux de philologie scientifique, d'analyses linguistiques, tantôt minutieuses, tantôt plus larges, c'est par des recherches sur les lieux, aussi bien que par des œuvres de pure littérature, j'ai voué le plus clair de mon effort vital. Je suis donc quelque peu au courant de mon sujet et en mesure de le présenter ici dans tous ses recoins aussi bien que dans son aspect général.

Impartialement? Oui, certes. Mais non sans l'animation de l'acteur et, à la fois, du juge; car, le juge ou le critique doit se passionner pour son sujet — je parle de passion, je ne parle pas de parti pris — s'il entend traiter son sujet sérieusement. La passion est le levain des œuvres sérieuses (1).

(1) Notre étude était déjà composée lorsque la *Revue de Paris* du 1er septembre (pp. 121-141) publia un article sur *La littérature de la Grèce moderne* de M. Louis Roussel, jadis mon élève, connu dans l'Université par bien d'autres que par moi!

M. Louis Roussel est fort au courant des choses grecques. Aussi certaines inexactitudes ont-elles lieu de surprendre chez lui et même de faire réfléchir.

Je n'en veux relever que deux. Page 140, n. 1, notre auteur donne à entendre à demi-mots, que *Libre*, organe dont il est le directeur, est « l'unique périodique que la France consacre à la littérature grecque contemporaine ». M. Roussel a l'air d'oublier que voici près de vingt ans, le *Mercure*, sous une rubrique spéciale, nous renseigne sur la Grèce littéraire, par la plume honnête et magistrale de Philéas Lebesgue (*Astériotis*).

D'autre part, p. 125, nous apprenons que, « vers 1880, le porte-à-faux du *purisme* fut compris par une *pléiade* d'hommes à jamais vénérables ». Suivent, dans l'ordre, les noms de « Drosinis [*sic*], Palamas, Psichari, Pallis, Eftaliotis, Rhoïdis ».

Je n'ai pas le moindre droit de figurer dans cette « pléiade ». Je n'avais encore rien publié en *1880*. En *1880*, autant que je me rappelle, il avait paru deux charmants petits volumes, en langue très mixte, de Drossinis et de Palamas qui seront les premiers étonnés à se voir traiter de « pléiade ».

Au surplus, l'un et l'autre ont toujours eu la loyauté et la gentillesse de déclarer qu'ils n'y avaient vu clair qu'en *1888*, date de *Mon Voyage* qui, lui, forma *pléiade* parce que, pour les raisons historiques exposées ici, il avait fait autre chose qu'une « impression profonde »; il avait fait toute une révolution linguistique et littéraire.

Dans son ensemble, l'article de Roussel ne me paraît pas sérieux. Le parti pris n'y manque pas, ni dans les jugements sur la littérature néo-hellénique depuis ses origines, ni dans quelques opinions divertissantes sur Eschyle et Aristophane, puristes! Je crois que M. L. Roussel aurait parlé du grec moderne tout autrement, s'il avait pu le professer à Paris au lieu de le professer à Montpellier.

§

L'INSULARISME

On sait que les maîtres actuels de l'Europe appartiennent à une seule famille ethnique, les Aryens, venus, il y a bien quelques milliers d'années, on ne sait pas exactement d'où, en tous cas à l'état de conquérants. Ces peuples nouveaux se choisirent chacun son habitat et c'est ce qui va nous retenir ici, du moins en ce qui touche les Hellènes. Soit par accident de voyage, soit par prédisposition congénitale, ils se répandirent bientôt dans les îles de la Méditerranée et s'y établirent. Leurs continents eux-mêmes, par leurs promontoires, faisaient comme un pendant aux îles. Péloponnèse, en effet, ne revient-il pas à dire *pointe* ou *île de Pélops* et ainsi de suite?

Les Hellènes créèrent de ce coup l'insularisme.

Or, l'insularisme est le père de l'individualisme, l'individualisme à son tour est le père de l'anarchie. Voilà pourquoi, jusqu'à un certain moment, l'anarchie domine l'histoire de la Grèce.

On se sent venir à l'esprit une verdeur singulière, dès qu'on songe à la Grèce ancienne. Il semble que tout reste à faire pour la surprendre dans sa dernière essence. Nos idées les plus courantes, les plus admises, sont à reviser. Nous parlons constamment de la Grèce, de la littérature grecque, de la langue grecque ancienne. Il n'y a pas de Grèce ancienne. Il n'y a pas de littérature grecque ancienne. Il n'y a pas de langue grecque ancienne. Il y a plusieurs Grèces, il y en a trois au moins et même quatre, suivant l'ancienne classification, l'Ionie, l'Eolide, la Doride et l'Attique. Il y a plusieurs littératures grecques, il y a celle d'Homère, il y a celle de Pindare, il y a celle de Sophocle. Aussi, quand des gens prétendument avisés viennent faire sonner devant nous *l'imitation* de la littérature grecque, ils ne savent pas bien ce qu'ils veulent dire; car, imiter Homère, imiter Pindare,

imiter Sophocle, ce n'est pas seulement imiter des genres littéraires différents, c'est imiter des races d'esprit totalement différentes. La Grèce est riche. Elle a semé partout des semences dissemblables.

Il n'y a pas davantage une langue grecque; il y a plusieurs langues grecques; il y a l'ionien, l'éolien, le dorien, l'attique; il y a... autant de langues qu'il y a de provinces, qu'il y a de villes, qu'il y a de patelins.

Cela signifie que la Grèce, manquant d'unité linguistique, a dû manquer nécessairement d'unité nationale. Et ce que nous venons de marquer du morcellement insulaire, nous pouvons le marquer aussi bien du morcellement orographique. Les montagnes, par leurs massifs, créent autant de cités indépendantes. « La Grèce est née divisée », a dit Joseph de Maistre (1).

Aussi, pour comprendre la Grèce ancienne, en tant que productrice d'œuvres de l'esprit, conviendrait-il de nous la représenter comme nous nous représenterions une France dans laquelle, dès le début de la production littéraire, l'auvergnat aurait été consacré à la satire, le normand au théâtre, le breton à l'épopée, le provençal à la poésie lyrique et ainsi de suite.

Et c'est là précisément ce que nous ne saurions concevoir aujourd'hui, pas plus que nous ne pouvons concevoir en Grèce le contraire, c'est à savoir la comédie ou la tragédie écrites autrement qu'en attique, le poème épique autrement qu'en ionien, etc., etc.

Voilà des faits, ou je m'abuse fort, qui portent la violente empreinte de l'individualisme, de l'anarchie. On voit d'autre part, grâce à ce court exposé, l'absurdité qu'il y aurait pour la Grèce moderne à se régler sur la Grèce ancienne. Et il serait pratique de savoir d'abord laquelle de toutes ces Grèces de l'antiquité on veut prendre pour modèle. Les temps ont marché. La Grèce d'aujourd'hui

(1) Voyez l'excellente *Histoire de la Grèce ancienne*, de M. l'abbé Boxler (Gabalda), p. 12 et suiv.

a le sentiment, a le besoin de cette unité nationale que l'ancienne ne connut point.

Voyons donc comment la moderne a pu arriver à la réalisation de cette unité.

§

ROME ET BYZANCE

Alexandre le Grand, en conquérant la Grèce, lui avait bien donné l'unité nationale et voyez comme, à point nommé, à partir de ce moment, s'établit la fameuse *Koiné*, je veux dire une langue grecque méditerranéenne commune.

Malheureusement, les successeurs d'Alexandre brouillèrent les cartes, et de l'unité nationale on retomba dans l'anarchie particulariste. Il fallut arriver au IVe siècle de notre ère, à Constantin le Grand, pour voir définitivement installée l'unité nationale hellénique. Allons au fond, cette unité nationale est bien de source romaine.

La Grèce post-classique — à partir environ du IIe siècle avant notre ère jusqu'à nos jours — est, malgré tout, un pays privilégié; car, enfin, les deux grandes âmes, les deux grandes mentalités où s'est constamment rafraîchi et renouvelé notre monde moderne, sont Rome et Athènes. La Grèce de Constantin, la Grèce chrétienne réunit en elle ces deux âmes, ces deux mentalités. Elle est la fille des deux grandes antiquités civilisatrices. Constantin était un Latin; il parlait latin, il pensait en latin. Sans doute la guerre de l'Indépendance hellénique, en 1821, si elle est due à l'héroïsme vertigineux des Grecs, n'en est pas moins due à une inspiration toute romaine, au souffle de la tradition impériale. Que voulaient, que demandaient les Grecs? Ils voulaient, ils demandaient Constantinople, en d'autres termes l'héritage de Rome.

Ce fut alors que la diplomatie européenne et, si je ne m'abuse, principalement la diplomatie anglaise, trouva

un de ses plus jolis tours de passe-passe. Elle connaissait les Grecs, pour s'être imbue des deux célèbres vers d'Horace :

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui, *praeter laudem nullius avaris.*

Les Grecs ont une seule cupidité, celle de la louange. Et ils la veulent toute pour eux.

L'Europe leur tint donc le langage que voici :

— Constantinople? Quoi, véritablement vous voulez Constantinople? Mais Constantinople, mes bons amis, c'est Byzance, c'est le Bas-Empire, *Low-Empire*, c'est la Décadence. Vous vous rattachez, vous, directement à Périclès. Nous allons vous donner le Parthénon!

Et c'est ainsi que fut installée la Grèce sur l'Acropole, c'est à savoir sur un rocher glorieux et désert. Elle y végète — du plus maigre végétal — tandis que la grosse exploitation commerciale de la Turquie reste — aujourd'hui encore — à l'Occident.

§

CONSTANTINOPLE ET LA QUESTION DU GREC

Nous avons tout l'air d'abandonner la question du grec, alors que nous sommes au cœur de notre sujet, dès l'instant où nous avons mis pied à Constantinople.

La langue savante, la langue puriste, telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, est née sur les rives du Bosphore, qui sépare, comme on sait, l'Europe de l'Asie. Là est le point capital.

Les deux traits caractéristiques de la langue savante sont, tout d'abord, qu'à ses yeux, la langue parlée, la langue *vulgaire*, est une langue dégénérée, honteuse, bonne pour la plèbe. Et c'est là, nous allons y arriver, une conception principalement asiatique. C'est la conception de l'autre rive du Bosphore.

La conséquence forcée de cette façon de voir est —

et ici se grave devant nous le second trait caractéristique du purisme — la conséquence de ce mépris du parler naturel, est qu'il faut se rabattre sur une langue distinguée, sur une langue présentant au grand complet ses quartiers de noblesse. Dans l'espèce, ce fut le grec ancien qui fut choisi, du moins ce que l'on croyait être le grec ancien: car, comme nous l'expliquerons plus loin, le purisme, en dernière analyse, n'est que du grec ancien *mal lu*. Pour le moment, il s'agit d'établir qu'un pareil ensemble d'idées ne pouvait se produire qu'à Constantinople.

En effet, l'antiquité hellénique ne nous présente absolument rien qui ressemble au purisme byzantin, rien qui implique, à un degré quelconque, le mépris de la langue parlée. Tout au contraire, les bons écrivains mettent de l'affectation, mettent de la coquetterie à employer le langage du pâtre ou du batelier. Quand Platon, dans son *Phèdre*, parle du chœur des cigales, le nom qui désigne cet insecte est, avec son double *t*, un pur *vulgarisme* attique. Dans la détresse des Dix mille, lors de la Retraite, le cri de la patrie proche, que la mer entrevue arrache aux soldats harassés, le célèbre : *thalatta! thalatta!* avec ses deux *t* toujours, c'est encore de l'attique *populaire;* partout ailleurs, Xénophon ne se gêne point pour se servir de *thalassa* — avec deux *s* — qui est la forme panhellénique.

Que si nous voulons maintenant pénétrer dans le détail, le duel, le nombre qui désigne deux objets, ce duel qui aux yeux des pédants passa plus tard pour une élégance attique, était employé au V[e] siècle et surtout au VI[e] comme une forme populaire!

L'hellénisme n'abandonna point cette voie avec le grand et sévère Polybe; au II[e] siècle avant notre ère, il écrivait la langue contemporaine, celle dont les inscriptions de l'époque nous donnent l'absolu pendant. Du II[e] siècle avant J.-C. au II[e] siècle après, la traduction de la *Septante*

et la rédaction des *Evangiles* emploient scrupuleusement la langue du temps. Des masses de travaux, parmi lesquels un modeste opuscule de l'auteur du présent *papier*, ont établi ce point de vue solidement.

On a essayé, avec un certain esprit, mais non sans quelques calembours et calembredaines, de chercher des traces de diglossie dans Homère, dans Pindare, dans Hérodote, dans Sophocle et, cela était forcé, dans Lucien. J'ai montré ailleurs qu'il n'en était rien (voir *Libre*, organe de M. Louis Roussel, actuellement professeur à l'Université de Montpellier, Nos 56-57, 1927, p. 447 suiv.). La thèse de M. Roussel, plutôt paradoxale, devient insoutenable devant l'effort avéré, reconnu par lui-même, de Platon et de Thucydide tendant à ne se servir que des termes courants, d'en créer de nouveaux, ajouterai-je, sur le modèle populaire.

D'autre part, quand Homère et les tragiques mélangent des dialectes, ce sont des dialectes *vivants* auxquels ils s'adressent. Y voir du purisme reviendrait à dire que George Sand fait de la *diglossie* puriste, quand elle enchâsse dans sa prose des mots berrichons. Rabelais et Montaigne seraient des puristes, au sens où M. Roussel l'entend, quand ils accueillent tel ou tel provincialisme pittoresque, de sens et même parfois de forme autres que ceux du français commun.

Pour ce qui est de Lucien et des grammairiens ou lexicographes nommés *atticistes* (IIe siècle de J.-C.), leur réforme porte surtout sur le vocabulaire; car, aux époques où la linguistique est encore au berceau, on s'imagine volontiers que ce sont les mots qui constituent le caractère essentiel d'une langue, alors que les œuvres vives de celle-ci ne livrent leur secret que dans la déclinaison et dans la phonétique.

Enfin, les atticistes, et là est le point essentiel, se modelaient sur une langue qui avait été vivante, tandis que nos puristes actuels se règlent sur une langue qu'en

réalité ils ont inventée de toutes pièces, attendu que, pour citer un fait entre mille (nous insisterons plus loin dans le détail), la désinence *-ai*, propre au nominatif masculin et féminin pluriel de la première déclinaison, a été comprise par ces Messieurs et prononcée comme une simple voyelle *-é*. Or, il est établi, sans contestation possible, que *-ai* était une diphtongue. Voilà donc bien la situation définie par un seul exemple. Il n'y a pas, dans tout le développement de la langue hellénique, une seule désinence *-é* pour des nominatifs pluriels masculins ou féminins. Ce *-é* ne répond à aucune réalité ni dans le passé ni dans le présent. C'est du grec livresque et pas autre chose. C'est du grec ancien *mal lu*. Ne nous lassons pas de le répéter. Ce point établi — et comment peut-il être contesté? — toute la question est résolue.

§

LA DIGLOSSIE BYZANTINE

La diglossie véritable, la dévastatrice de l'Hellénisme, commence en réalité au IVe siècle de notre ère à Byzance, avec Constantin le Grand.

Elle se répand doucement à travers les Pères de l'Eglise grecque, s'affirme prétentieuse chez Procope, plus condescendante chez Justinien (VIe siècle), s'amollit chez Malalas (IXe siècle), s'exaspère chez Anne Comnène (XIIe siècle) jusqu'à un hyper-atticisme grotesque, prend une allure plus réglée chez Eustathe, l'évêque de Thessalonique (XIVe siècle), devient plus accessible aux voix d'en bas chez Dukas et Phrantzès (XVe siècle).

Ici deux siècles de chaos et d'incertitude, avec des éclaircies magnifiques que nous allons entrevoir tout à l'heure, dans la littérature crétoise des XVIe et XVIIe siècles, littérature éminemment *vulgaire*. Mais dans la Grèce proprement dite domine toujours le purisme.

Vers la fin du XVIIIe siècle, vers le commencement du

IXe, un phénomène poignant se produit. Il y a une réac-
on marquée contre le purisme systématique. Des hom-
les, en qui court le frisson divin, s'insurgent. Ils s'ap-
ellent Denis Solomos, Vilaras, Christopoulos, plus tard
ristote Valaority — celui-ci se soumettant toutefois
our la prose, qui est l'essentiel, au canon puriste.

Rien n'y fait; ce sont manifestations isolées sans
ortée répercussive et générale.

Les trois ou plutôt les quatre chefs du purisme sont,
u sommet, Adamantios Coray (XVIII, XIXe s.), beaucoup
lus bas, Kondos (XIXe siècle), tout à fait bas, Mistriotis
t Hatzidakis (XIXe, XXe). Ils tiennent tour à tour la
atiente renversée; par un goulot impérieux, elle in-
urgite jusqu'à complète sursaturation dans l'œso-
hage, le plus impur des purismes.

On a souvent comparé — j'ai osé comparer moi-même
-- la diglossie néo-hellénique avec la diglossie italienne
l'époque de Dante. Dante et la diglossie italienne! C'est
noins que rien, et on va le voir. La diglossie véritable
st la diglossie byzantine. Son caractère principal, nous
e marquons ici avec une certaine brutalité, parce que les
aits nous y contraignent — son caractère dominant,
'est une ignorance inimaginable de l'antiquité grecque.
.es Byzantins lisent les auteurs, ils les commentent.
Iais ils n'entendent rien de rien au mécanisme, à la
echnique, à l'esprit de la langue, surtout à sa grammaire,
ux qui se proclament grammairiens accomplis. Le
urisme repose sur la méconnaissance totale du grec
ncien.

La diglossie italienne et la diglossie française sont jeux
'enfant à côté de ce que nous avons à Byzance.

Oui, sans doute, et nous l'avons noté dès le début, la
uperstition classique fait son nid, de façon inattendue,
ans bien des cervelles françaises et italiennes.

Dans mes *Fioretti per Francesca* (1925, p. 16), on
rouvera l'exemple d'une stupéfiante persistance de ce

fétichisme de la forme classique dans l'Italie la plus contemporaine.

Plaisanterie encore que tout cela! En France comme en Italie, on vilipende la langue *vulgaire*, et cependant Dante écrit la *Divine Comédie*. La prose, tout de suite après, est fondée par Boccace.

En France, dès le XII[e] siècle, la littérature populaire fait la conquête de l'Europe. L'histoire déjà s'écrit en prose au XIII[e] siècle (1). A la même époque, en Provence, on faisait, en prose également, une traduction du *Nouveau Testament* (2) et je n'ai point ouï dire que, comme Athènes put le voir en 1904, lors de la traduction des *Evangiles* par A. Pallis, le sang ait coulé dans les rues provençales ainsi qu'il avait coulé dans la rue Coray.

La prose de Rabelais et de Montaigne domine le XVI[e] siècle. François I[er] décrète que la langue des Tribunaux sera désormais la langue parlée. On ne dira plus *deboutavit illum de sua dimanda*, mais bien, tout de go, *il le débouta de sa demande* (3).

(1) Voir P. Meyer, *Premières compilations franç. d'histoire ancienne*, *Romania*, XIV, 41 et note 2 (sur ce point spécial, voir Bibl. Nat., Grec 2878, fol. 3 a, col. 2, 1-29 et mes *Essais de gramm. hist. néo-grecque*, II (1889), p. 24). D'une façon sommaire, G. Lanson, *Hist. illustrée de la Littérature française*, Hachette, t. I, p. 50.

(2) *Le Nouveau Testament* traduit au XIII[e] siècle en langue provençale, publié par L. Clédat, Paris, 1888, 8°, XXVII-482 p. C'est parce que la Provence n'a pas persévéré dans la prose, que le provençal n'a pas pu faire la conquête de la France.

(3) Ce fait me fut conté par Renan, sans que j'aie pu jusqu'ici remonter à la source. Toujours est-il que l'ordonnance prescrivant l'emploi du français en justice se lit dans le *Catalogue des actes de François I[er]*, t. IV (novembre 1890), p. 37, *Ordonnances générales* de août 1539, datées de Villers-Cotterets : « ... Ordonnant l'emploi de la langue française dans tous les actes notariés et de procédure, et dans les jugements, etc., en 192 articles ».

En 1901, un magistrat courageux, M. Stellaki, juge à Volo (Thessalie), rendit son arrêt en grec populaire; je l'ai reproduit avec un commentaire grammatical, dans mes *Roses et Pommes*, t. IV, 1907, p. 47-66, afin de lui assurer la durée. Inutile d'ajouter que M. Stellaki fut blâmé hautement par le Procureur général près l'Aréopage, déplacé, je crois même destitué; les justiciables continuent donc à ne pas comprendre le libellé des arrêts de justice. On me dira que ceci arrive aussi en France. Non. Cela arrive tout autrement, non point parce qu'on ne peut ni comprendre ni retenir la grammaire elle-même, mais à cause de tout ce que la langue juridique présente de grosses difficultés pour l'intelligence de chacun. François I[er] prenait là une mesure *égalitaire* :

Descartes, en 1646, génialement, par son fameux *Discours*, établit la prose courante dans le langage philosophique, dans la pensée.

§

LA DIGLOSSIE FRANÇAISE ACTUELLE

Puisque nous sommes en France, restons-y. Quelques secondes nous suffiront pour coucher sur le sol un ennemi aux flèches de carton.

— La diglossie? nous dira-t-on triomphalement. Mais elle règne en France, cher Monsieur, sur tout le territoire. Vous dites : *T'as pas vu?* L'écririez-vous? Vous dites : *Je m'apporte*. Qui l'écrit? Etc., etc., etc.

Je vais aiguiser ces armes triviales, pour qu'elles aient au moins une apparence convenable.

Prenons, au hasard, un livre paru tout récemment, prenons ce chef-d'œuvre qui s'appelle *Souvenirs d'une petite fille*, de Gyp, prenons ce bijou; car, dans le genre Mémoires, je ne connais rien de comparable. Ouvrons p. 247 (du volume, — *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1927, p. 625) et lisons :

— V'là qu'c'est qu'vous allez core vouloir aller au bazar ou qu'é' qu'aut' affaire comme ça? — C'est un caporal qui parle.

— Sais-tu où qu'a sont passées, les sales mioches?... Tu les as-t-y vues, ces moucheronnes d'malheur? (p. 138 du volume, — *Revue* 15 avril, 1927 p. 781).

Pulvérisons maintenant nos adversaires.

D'abord, ce français impur s'écrit, puisque nous le trouvons dans un livre! Un écrivain comme Gyp, de pure race française, ne reculera devant aucun vulgarisme — pas plus que Molière — quand le vulgarisme est en situation. Suivant le personnage introduit, on dira : « T'as pas fini? » ou « Tu n'as donc pas fini? »

même grammaire pour tous les Français. L'Aréopage grec est encore fin du XVIe siècle.

En second lieu, ce français corrompu se comprend tout de suite — tandis qu'en Grèce c'est le purisme qui ne se comprend pas.

En troisième lieu, on se donne beaucoup de mal, dans ces sortes de citations, pour marquer d'une apostrophe la suppression de l'*e* muet. Tout le monde — et dans tous les mondes — supprime cet *e* couramment. Nous disons tous : *Un' lett' cach'tée,* personne ne dit : *Une lettre cachetée,* en faisant sonner les *e* et surtout l'*r*.

Enfin, voici pour réduire à néant tous les sophismes

Ce français vulgaire a été formé ou — *déformé* régulièrement sur un français qui fut vivant, lequel à son tour n'est que du français antérieur *déformé,* et ainsi de suite. jusqu'aux époques les plus anciennes d'un latin tout aussi parlé que ces français divers à leurs époques respectives. Le français de Descartes n'est qu'un charabia, comparé au vieux français. On peut presque en dire autant du français de 1928 comparé à celui de 1830.

Le grec parlé d'aujourd'hui, le grec vulgaire est lui-même un grec évolué, depuis que le grec est grec — tandis que le grec puriste ne représente le grec d'aucun temps, puisqu'il est livresque et rien que cela.

Quant à vouloir qualifier de jargon, de patois et que sais-je encore? un grec dont le vocabulaire est répandu dans un nombre considérable de pays grecs et dont la grammaire est panhellène, ce sont là sornettes auxquelles il ne sied plus de prêter attention.

On le voit maintenant :

Les comparaisons que j'ai pu faire jadis entre les deux diglossies, la diglossie byzantine et les diglossies occidentales, témoignent simplement de ma part d'un acte de bonne volonté pour faire rentrer la Grèce dans les diglossies ordinaires. La source de la diglossie néo-hellénique est tout autre. Examinons ce point encore, s'il se peut, du haut de l'histoire.

§

L'ANTIQUITÉ ET LES GRANDS GRECS

Oui, très grands, plus grands peut-être là où ils ont imité que là où ils ont créé de toutes pièces. Il est incontestable — et comment donc a-t-on pu le contester? — que l'alphabet grec n'est pas autre chose que l'alphabet phénicien. Voyez cependant la différence capitale : l'alphabet phénicien n'a pas de voyelles. Quel désarroi cela ne met-il pas dans l'expression et, par suite, dans la pensée! On connaît sans doute le mot charmant et profond d'un de mes plus illustres prédécesseurs à l'Ecole Nationale des Langues orientales vivantes, M. Hase. Le ministre de l'Instruction publique de l'époque — et ça devait être quelque grand nom — oh! que ces temps sont loin! — lui avait fait l'honneur de sa visite, à un de ses cours, non point pour l'inspecter, mais pour s'instruire.

Il l'interrogea sur le système d'écriture des langues sémitiques. M. Hase, de sa voix grave, pesante et qui avait je ne sais quoi de plaisant à la fois et de solennel, répondit :

— Je n'oserai jamais, Monsieur le Ministre, exposer devant Votre Excellence, le système d'écriture de gens à tel point dépourvus du sentiment de tout respect hiérarchique, qu'ils écrivaient de la même façon *monstre* et *ministre!*

Le Sémite se contente, en effet, d'écrire *mnstr*. Débrouillez-vous-y. *Ministère, ministre, monastère, monstre,* tout rentre dans cette notation consonantique. Les Grecs ont senti le danger, ils ont inventé les voyelles. Cette réforme n'a l'air de rien. Elle a simplement créé la civilisation. Désormais tout le monde pouvait lire.

Avec l'alphabet sémitique, au contraire, avant de lire la langue, il fallait la connaître. De là, dans la nation, deux classes distinctes : les savants et les ignorants, la populace et l'aristocratie. Il en va de même partout,

m'objectera-t-on. Oui, sans doute; mais ici c'est l'organe même de la pensée, c'est la langue, c'est la diglossie qui creuse le gouffre. Une langue sémitique se compose de deux parties : la langue parlée dont le peuple se sert comme il peut; la langue savante, apanage exclusif des lettrés. Cette scission radicale d'un bien commun en deux camps distincts, presque sans lien l'un avec l'autre, est un fait éminemment oriental. Et c'est chose curieuse à constater : la Grèce ancienne qui a précisément corrigé l'imprécision orientale devait voir ses descendants y succomber. L'Asie prenait sa revanche.

C'est au contact de l'Orient que Byzance doit sa diglossie. Les Byzantins n'ont point subi de contrainte; ils ont subi la contagion de l'exemple. Peut-être aussi que cette barrière entre le peuple et les grands, séduisait les empereurs dans ce qu'ils avaient de despotique et de distant (1).

Cette influence de l'Asie devient visible jusque dans l'examen des cas particuliers. Coray, né à Smyrne, est oriental d'éducation. Paris ne l'a pas beaucoup changé. Rappelons-nous aussi que Lucien lui-même — je ne fais aucune comparaison entre les deux! — était de Samosate. Ces origines asiatiques se découvrent chez d'autres atticistes. J'en dresse la courte liste dans ma *Petite grammaire néo-hellénique* qui se rédige en ce moment dans le grec *vulgaire* le plus pur.

Nulle part ailleurs qu'en Orient n'a existé pareille diglossie et, après avoir ouvert, en passant, un jour sur cet état linguistique singulier, nous allons maintenant en révéler toute l'horreur (2).

(1) Il y aurait tout un chapitre à écrire sur les relations personnelles en plein empire byzantin, entre Grecs et Turcs, entre Chrétiens et Musulmans, sur les *mariages*, sur les séjours des princes dans l'une ou l'autre cour. On en trouvera les éléments dans un ouvrage que l'on ne saurait assez louer, les cinq volumes de N. Jorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Gotha, t. I (1908; le t. V est de 1913), p. 99, 102-103, 122-123; voir aussi p. 456 suiv.

(2) Dans un article excellemment informé de M. Gentizon (*Temps* du samedi 9 juillet 1927), je lis (p. 1, col. 6), que les Turcs actuellement

§

GREC ANCIEN ET GREC PURISTE

Le grec puriste, le grec savant, le grec littéraire ou comme on voudra l'appeler, se caractérise par un signe plus particulier encore que ceux relevés plus haut. Le grec puriste est exactement aux antipodes du grec ancien; il en est même, tout compte fait, la négation.

Une des musiques, une des surprises les plus harmonieuses du langage est dans ce que l'on appelle les diphtongues. Définissons-les brièvement. Une diphtongue est la réunion de deux voyelles en une seule émission de voix, formant, comme on dit, syllabe.

Il en existe, dans le développement de la langue grecque, une variété infinie. D'ailleurs, pas d'élément plus fugace. Les diphtongues se font, se défont, se refont, s'amusent à changer de forme, à charmer l'oreille par leurs nouveautés, par la souplesse de leurs combinaisons fugitives et renaissantes.

Supposons les deux voyelles du grec ancien *au* ou encore *eu*, qu' u collège on nous apprend à tort à prononcer comme *l'au* dans *haute* ou dans *royaume;* ainsi *kauso,* je brûlerai, se prononce *kôso,* alors qu'il faudrait dire *kaouso* ou quelque chose d'approchant qui suggère au moins l'idée de la double voyelle; car, une *diphtongue* c'est cela, c'est une voyelle à côté d'une autre.

En conséquence, il faut avoir le plus grand soin de détacher les deux voyelles *a-u* ou *e-u,* sinon on ne peut plus dire qu'il y a diphtongue.

Prenons bien garde, d'autre part, à un jeu subtil, dans l'espèce, de la phonétique hellénique.

« travaillent... à rechercher dans l'ancienne langue turque, ainsi que dans les idiomes populaires, le vocable archaïque cadrant avec le génie et l'âme de la race ». Espérons que les Coray futurs, après avoir imité le mauvais côté du Turc, se rangeront au bon. Notons aussi que par ces mots : *ancienne langue turque* et *vocables archaïques,* les Turcs novateurs n'entendent pas le turc puriste, mais tout ce qui n'est pas d'emprunt arabe ou persan, tout ce qui est turc *vulgaire.* Ce sont les emprunts arabes qui, chez eux, représentent précisément le côté puriste.

Le second élément, dans l'exemple choisi ci-dessus, est un *u*; or, point de voyelle plus mobile, puisque, précisément, ce *u* devient aisément consonne. C'est le cas en grec moderne, où le pronom *autos* et le futur *kauso* du grec classique ont donné, il y a belle lurette, *avtos*, d'abord, *aftos*, ensuite, tandis que *kauso* allait de *kavso* à *kafso* puis, normalement, à *kapso*.

Ici une première remarque, proprement étourdissante.

Il faut savoir d'abord que la Grèce moderne a conservé, pour ses besoins journaliers, l'alphabet attique tel qu'il fut constitué par Archinus sous l'archontat d'Euclide en 403 avant J.-C. et, donc, il y a de cela 2331 ans bien comptés, à l'heure où nous écrivons.

On pense si nous avons du retard. Les signes n'ont point changé, alors que, par la force des choses, par la force de l'évolution et des siècles, le son que ces lettres représentaient s'est modifié. De ce détail, on n'a cure dans l'enseignement primaire, secondaire et supérieur en Grèce. *Autos*, pronom personnel, *kauso*, futur actif, se prononcent *aftos* et *kafso* (*kapso*), où nous n'avons plus à constater aujourd'hui qu'une voyelle et une consonne. On n'en continue pas moins, *dans toute la Grèce et à tous les enfants*, d'enseigner que *af*, *ef*, sont des diphtongues, simplement parce qu'elles sont *écrites* par deux voyelles, les voyelles anciennes!

Voici qui est plus sinistre encore ou plus exhilarant. Le fait que *u* s'est changé en *f* devant une certaine série de consonnes entraîne des conséquences physiologiques inéluctables.

Jamais en grec d'aucune époque, une *f* n'a toléré la contiguïté d'une *s*. Le fameux *grafô*, *j'écris*, devrait faire au futur *grafsô*, le suffixe du futur *-so-* s'ajoutant directement au *radical* du présent, ex. *leip-ô*, *leip-sô;* ça va bien pour ce verbe: cela ne va plus du tout pour *graf-sô*, le groupe *fs* étant impossible.

Conformément à cette loi claire et nette, du moment

que *kauso* est devenu *kafso*, il devait infailliblement devenir *kapso*. C'est ce qui se dit, en effet, dans la Grèce entière, aujourd'hui.

Et c'est là ce que la langue savante traite de barbarisme, sans se douter que le seul barbarisme est le sien, celui de *kauso* prononcé *kafso*. *Kapso* est conforme au canon ancien, *kafso* n'est conforme à rien.

On s'en rend compte à présent : jamais l'ignorance, l'irréflexion, l'absurdité ne sont allées plus loin.

On voit ainsi la situation avec netteté. La langue puriste prône toujours, enseigne et impose le barbarisme *kafso*, parce que c'est le barbarisme écrit. En d'autres termes, le grec ancien de ces Messieurs est, nous le disions bien, un grec ancien *mal lu*. Et il en est ainsi pour tous les détails, si nous devions les prendre un à un. Et ces détails un à un, c'est toute l'évolution séculaire de la langue, buttée, contrariée, prise à rebrousse poil par un pédantisme impénitent. Le grec puriste est bien le contrepied idéal du grec ancien. C'est, au surplus, tout ce qu'il a d'idéal.

§

LA QUESTION EST PUREMENT MÉCANIQUE

La conclusion de ce qui précède s'impose. Une langue, ce n'est pas de la métaphysique, c'est un composé de sons et de formes; les formes elles-mêmes ne sont qu'assemblages de sons. Elle obéit donc à des nécessités physiologiques et psychologiques déterminées. Un fait indestructible, c'est que le groupe *fs* au lieu de *ps*, est imprononçable en grec de toutes les époques. Notons que les puristes eux-mêmes prononcent ce groupe *fs* en théorie seulement. J'ai relevé dans nombre de mes livres les infractions incessantes à cette règle arbitraire. Quand les magisters se laissent aller, ils prononcent comme il faut.

D'autres faits aussi positifs, d'une fatalité tout aussi sévère s'observent dans le domaine de l'âme.

C'est ici le moment de reprendre, à fond, notre ancien *-ai*, prononcé aujourd'hui *-é*.

On sait que la désinence invariable, en grec ancien, du nominatif pluriel des substantifs masculins et féminins de la première déclinaison est un *-ai*, p. e. *timai, honneurs, psychai, âmes*.

Ce *aï*, à une certaine époque, se réduit régulièrement à *é*, un peu comme le *ai* — diphtongue jadis — de *j'aime* s'est réduit à l'*è* courant de nos jours. Or, de ce changement grec de *-ai* en *-é* est résulté tout à coup un fait prodigieux. Quand *-ai* devient *-é* à l'intérieur ou à l'initiale d'un mot, cette modification ne dérange en rien le système phonétique de la langue; on a vu partout des *ai* devenir des *é*, sans que ruine s'ensuivît. La naïve irréflexion du puriste a cru qu'il en allait de même à la finale des substantifs ou des adjectifs. Or, à aucun moment de la langue grecque, il n'y eut, insistons-y, désinence féminine ou masculine plurielle en *-é*. Le grec, en revanche, connaît de toute éternité la désinence *-és* qui persiste toujours. Il en résulte que, dès une antiquité assez haute, supposons vers le IV[e] siècle de notre ère, aussitôt que cette désinence *-é*, pour *-ai*, fait son apparition, le sujet parlant rétablit presque instantanément l'équilibre; il a recours à la désinence *-es*, il recourra plus tard à la désinence *-ades* ou *-éi*, toutes désinences encore en usage; c'est à savoir que, à la place du savant et, en réalité, inexistant *voulefté* (*députés*), qui lui échappera sans doute maintes fois, il dira principalement *vouleftés*, il dira *vouleft-adés*, il dira *vouleft-éï*, *voulefté* pour lui n'étant pas grec.

Son âme, ou si, vous préférez, le sentiment de sa langue a besoin de ces désinences, parce qu'il les connaît, parce qu'elles sont siennes, parce qu'elles sont vivantes. Il les veut; rien ne peut l'empêcher de suivre la loi héréditaire qui n'est point périmée. Pour que l'entre-

prise puriste eût du succès, il faudrait commencer par rétablir la prononciation *-ai,* diphtongue au siècle de Périclès. Si l'on tient à *kausô,* il faudrait également remettre en honneur *-au,* diphtongue. Nous pourrons alors reprendre cette conversation. Sinon, on se cassera les dents et l'âme contre l'impossible.

§

LA RÉSISTANCE A LA LOI

Qu'oppose la langue savante à ces faits indéniables et d'expérience quotidienne?

Elle se bute. Il faut, coûte que coûte, que l'enfant, à l'école, prononce *klafso* et *timé;* c'est ce qui est écrit sur le papier, c'est donc ce qui est correct.

Avec l'obstination, surtout avec quelques bons coups de férule dont on ne se prive certainement pas plus aujourd'hui qu'on ne s'en privait hier, on arrive à forcer le gosier, à violer l'âme de l'enfant. Cela ne dure pas, ne peut pas durer. Les jeux de la physiologie naturelle ramènent les égarés involontaires dans le droit chemin. L'enfant, d'instinct, redresse l'erreur puriste. Le malheur est que la torture à laquelle sont soumis les petits ne prend pas de fin. Elle recommence tous les jours, parfois toutes les minutes. Dans les rues, en Grèce, et surtout dans la société, voici ce qu'on entend couramment : *klafso* et *klapso, timé* à tôté de *timés,* etc., etc., Il est hors de toute contestation que *klapso* et *timés,* commandés par les nécessités linguistiques inéluctables, l'emporteront; mais moi, qui suis un professionnel de la linguistique, je suppute. Si l'école n'intervient pas, avec une grammaire du grec moderne dûment établie, pour régler et pour fixer les formes canoniques, cet état d'incertitude et de flottement est capable de durer deux siècles. Il n'y a pas cependant de pays qui puisse résister tant de temps à un gâchis pareil.

§

LA QUESTION DE LA PRONONCIATION

Aux considérations qui précèdent et qui, dans le débat, sont essentielles, j'entends d'avance ce qu'objecteront, d'un air péremptoire, des puristes sûrs de leur affaire :

— Parbleu! Vous vous faites la partie belle. Vous tenez la question de la prononciation du grec pour résolue. Vous êtes un disciple d'Erasme. Vous foulez aux pieds la patrie grecque. Vous ne voulez pas que nous nous rattachions à nos ancêtres. Vous voulez, pour plaire aux Occidentaux, pour être maintenu dans votre chaire, vous voulez que la prononciation des anciens soit dégénérée dans la bouche de leurs descendants directs. Etc., etc., etc.

Si jamais, cher lecteur, quelqu'un soutient devant vous l'inepte, la stupide, l'anti-scientifique et, puisqu'on y fait entrer le *patriotisme, l'anti-patriotique* question de la prononciation du grec, veuillez répondre invariablement :

— La question de la prononciation du grec? Connais pas! — Et passez.

Il n'existe pas de question de la prononciation du grec.

La prononciation de quel temps et de quel pays? La prononciation éolienne, ionienne ou dorienne ou celle duquel des nombreux patelins de ces dialectes divers et divergents?

Laquelle de toutes ces prononciations prétendez-vous que l'on vous serve toute chaude sur le plat? L'homérique, l'attique, la béotienne? Celle de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle, de Polybe ou de Lucien — ou des Pères de l'Eglise?

Proprement, on se moque de nous.

Il n'y a pas de question de la prononciation du grec distincte de la question de l'évolution du langage.

Est-ce qu'on s'est jamais avisé de nous parler de la question de la prononciation du français, sous prétexte

que *cantare* a parcouru des stades sans nombre avant d'aboutir à *chanter? Ministerium* devenant *métier*, intéresse-t-il en quoi que ce soit la prononciation du français?

La question de la prononciation, fruit d'un patriotisme faussé dans son essence, n'existe qu'en Grèce — absolument comme le purisme grec n'a son équivalent nulle part ailleurs.

Une langue qui ne change pas est une momie. C'est donc d'un patriotisme mal éclairé de décréter ainsi la momification de l'Hellade.

Quand on m'honora de la fondation d'une chaire de Grammaire historique du grec moderne à l'Ecole des Hautes Etudes, à la Sorbonne, M. Michel Bréal, mon vénéré maître, qui possédait le secret des vérités sans profondeur formulées avec un air profond, me dit un jour : — « Si le grec ancien doit être quelque part prononcé à la moderne, c'est bien dans un cours comme le vôtre. »

C'est juste le contraire qui est exact. On ne peut rien comprendre à l'évolution du grec, si on n'attribue pas à chaque époque sa prononciation spéciale, à savoir sa phonétique.

La prononciation puriste doit être crânement taxée d'offusquante pour la science.

Au surplus, voici qui tranche la question. Il n'existe pas de prononciation puriste. Quand les nécessités physiologiques analysées plus haut s'y opposent, les puristes sont incapables de prononcer comme c'est écrit. Quand, en revanche, ils prononcent d'après la lettre, cela peut donner lieu à d'amusantes méprises.

§

LE PARTHÉNON

Et voici un bobard qui est d'envergure.

Arrêtons-nous à un nom qui a quelque célébrité : *Le Parthénon.*

Grammaticalement, ce nom rentre dans la catégorie des substantifs masculins en *-ôn* (*-ônn*) ; j'insiste : *-ô* représente ici un oméga, c'est à savoir un *ô* long ouvert. Ces substantifs ont, au moins depuis le IVe siècle de notre ère, disparu de la circulation, pour la bonne raison que *oméga* et *omicron* se sont prononcés absolument de la même façon, environ à la date indiquée.

Aussitôt, dès la seconde même de cette confusion de deux voyelles qui ne se distinguaient plus l'une de l'autre, quelque chose s'est produit d'étrange et de naturel.

Il n'y a pas, il n'y a jamais eu en grec de nominatif singulier en *-on*, je dis un *o micron*, je dis un *o* bref suivi d'un *n* (*onn*). Ce qu'en revanche le grec nous offre avec une opulence sans cesse renaissante, ce sont les substantifs en *-os*.

L'homme illettré possède en lui, infaillible et permanente, la grammaire non écrite de sa langue natale. Si vous persistez à lui servir des nominatifs singuliers en *-on* — donc, de faux *-ôn* — il se méfiera, il se dira : « Mon interlocuteur se trompe sans doute, nous n'avons pas de *-on*, nous n'avons que des *-os*. C'est un *-os* qu'il faut mettre à la place de ce *-on*. On a dû se tromper. » Ainsi raisonne le Grec simple. Il ne croit pas si bien dire. Et, voilà comme, à ma première visite sur l'Acropole, je fus surpris et tout ensemble édifié d'entendre le gardien, un homme sans culture, mais d'une ignorance divinatrice, me dire : le *Parthénos*.

Je fis aussitôt un sort dans mon premier livre -*Mon Voyage* — à un endroit où le rythme me sembla l'exiger, à cette forme significative.

Ce fut un tollé général, une accusation tempétueuse de barbarie, de corruption de la langue, alors qu'elle émanait d'un brave gardien qui avait le sens de la règle là où le purisme, inconsciemment, la détruisait. Plus tard, un savant sérieux, M. N. Béis, aujourd'hui professeur à l'Université d'Athènes, fit des recherches et en rapporta

toute une légion de substantifs en *-os* qui devaient leur naissance aux mêmes causes, à des *-ôn* classiques mal lus et mal prononcés.

Gardons-nous de croire, au surplus, qu'il s'agisse dans l'espèce d'une simple querelle entre un *omicron* et un *oméga!* Il y a là en jeu toute une question de principe. D'une façon plus précise, cet *oméga* pris pour un *omicron* intéresse le système entier de la déclinaison autant ancienne que moderne, il intéresse la phonétique même, à cause de l'*n* final, aujourd'hui plus que branlant. Or, phonétique et déclinaison, c'est toute la langue.

Il y a mieux. Personne sur le moment ne songea à s'indigner contre les magisters, pères de cet étrange *Parthénonn*, avec un *o*. Tout le monde crut de bonne foi qu'en hurlant contre mon *Parthénos* — ou, plutôt, contre le *Parthénos* de mon gardien — la vraie forme, la forme classique était le *Parthénonn* des puristes. Rien ne prouve mieux à quel point on avait perdu en Grèce le sentiment du grec ancien.

§

L'OPPORTUNISME POSSIBLE

Nous n'avons pas tout dit. Mais nous pouvons dire à présent tout ce que nous voudrons. Le lecteur français du *Mercure* va finir par se mouvoir dans le grec moderne comme s'il était chez lui.

Les substantifs en *-ôn*, comme une foule d'autres substantifs féminins et masculins anciens, appartiennent à la catégorie des substantifs dits *imparisyllabiques*, à savoir de ceux qui présentent au génitif singulier une syllabe de plus qu'au nominatif, soit *lampas*, génitif *lampad-os*.

Ces substantifs ont complètement disparu du grec moderne pour devenir des *parisyllabiques;* ceux-ci présentent le même nombre de syllabes, à tous les cas du

singulier, sur le modèle de *hemera, jour,* génitif *hemeras.* A ce compte le *lampas* de tout à l'heure donne aujourd'hui, au nominatif, *lampada,* féminin; *falaks,* masculin, donnera de même *filakas* (où c'est le *u* qui a donné *i*). C'est une des évolutions sur lesquelles nous possédons la plus longue échelle de renseignements historiques, remontant au delà du cinquième siècle avant notre ère (1).

Ainsi donc, un autre traitement possible et tout aussi régulier de *Parthenôn* est son élargissement en *Parthenonas.* Nous avons là une forme de compromis, fort normale, fort sortable aux yeux des gens susceptibles que *Parthenos* rendrait malades.

Il n'est nullement interdit à l'écrivain, à l'artiste, d'avoir recours à ces ruses légitimes, d'éviter de choquer tous les lecteurs, là où il ne risque pas, comme dans l'espèce, de contrevenir à la règle.

§

L'OPPORTUNISME IMPOSSIBLE

Il est, en revanche, des opportunismes interdits.

Dans un état océanique comme celui traversé par le grec moderne en ce moment, dans ce heurt de toutes les vagues les unes contre les autres, il faut craindre, d'une part, les gens armés de la baguette magique qui viennent faire la séparation des eaux, les opportunistes, les amateurs d'expédients et de compromis. Vous les reconnaissez à un signe certain : dès que vous vous évertuez à appliquer les règles, vous êtes taxé d'*intransigeance.* Rien mieux que ce mot ne témoigne de cet esprit anarchique hellène dont j'eus soin de parler dès le début. Il s'agit, dans l'espèce, du souci sacré de l'enfant. L'œuvre littéraire est une œuvre vaine, si son but n'est pas l'enseignement d'une grammaire aux petits Grecs. Or, comment enseigner

(1) Voir *Revue des Etudes Juives,* avril 1908, 161-210, mon *Essai sur le grec de la Septante* (p. 164 et suiv.).

une grammaire sans règles? La physiologie, au surplus, va nous prouver à l'instant que cette prétendue exagération tient à la fatalité de nos organes et de notre psychie.

Sans métaphysique intéressée, sans politique transcendante, il s'agit tout simplement, tout bêtement, de se rendre compte, avec une minutie impénitente, de la façon dont les sons se forment dans la bouche.

Ici, je me contente de quelques indications topiques.

A la suite du bouleversement introduit dans le développement du grec moderne par les fantaisies de la langue puriste, un des coups d'autorité les plus joyeux est la jonction de l'*n* avec certaines consonnes, de la contiguïté desquelles il ne saurait s'accommoder.

Sur ce terrain, l'opportuniste n'aura pas à se demander si l'*n* peut s'associer ou non à telle ou telle autre consonne. Le seul problème qui se pose est de savoir quelles sont exactement, dans l'intérieur de la cavité buccale, les positions affectées par l'*n* à la minute de ses différentes combinaisons avec d'autres sons, supposons, par exemple, celle d'une *n* suivie immédiatement d'une *f*.

Dans cette proximité, la pointe de la langue adhère-t-elle nettement ou n'adhère-t-elle pas aux alvéoles supérieures ou bien à un point quelconque du palais dur? L'*n*, en grec moderne, a besoin, pendant sa formation, d'une adhérence totale de l'extrémité de la langue contre un point quelconque du *palatium durum*. Si cette adhérence n'a pas lieu, comme c'est le cas devant l'*f*, rien à faire. Il n'est plus d'opportunisme possible, plus de sourires, plus de concessions à la cantonade. La physiologie a des lois impérieuses qui ne badinent pas.

Ces lois sont souvent élégantes. G. Paris disait de certaines transformations phonétiques qu'elles trahissaient, de façon charmante, dans l'âme humaine, la recherche du bonheur C'est le cas pour notre groupe *nf*. L'*n* est une étrange consonne, qui participe à la fois de la nature

de la voyelle, puisqu'on peut la prononcer continûment et qui n'en reste pas moins une consonne, puisqu'elle est *occlusive*, comme nous venons d'en décrire le mécanisme, au moment où elle se colle résolument contre le palais, afin d'intercepter le passage de l'air par les lèvres.

L'*f* est un son de toute autre nature; il est une *spirante*, c'est-à-dire que l'air, sans rencontrer aucun obstacle, comme le *p*, par exemple, va droit son chemin et sort par la bouche. Or, si ce son *f* est précédé d'un *n*, il y a lutte entre les deux, il y a incompatibilité d'humeur. L'*n* barre le chemin à l'*f*, l'*f* le sent d'avance et il prend ses mesures pour aplanir ses voies. Il couche légèrement, comme fait le courant d'une herbe molle, l'*n* qui se détache d'abord imperceptiblement du palais, jusqu'à ce que la pointe de la langue s'aplatisse complètement; en d'autres termes, l'*n* s'élimine graduellement. Il ne reste plus que l'*f*, libre désormais et heureux.

Voilà précisément le malentendu perpétuel, le fossé incomblable entre le grec ancien et celui que les savants lui substituent. Le groupe *nd* était jadis fort prononçable, parce que *d* — ou autrement dit le *delta* — était alors une *occlusive*, comme l'*n*. Il est aujourd'hui une *spirante*, comme le *th* anglais dans *the*, comme certains *dh* vénitiens, comme d'autres *dh* savoisiens (*bondhe*, c'est à savoir *bonum diurnum, bonjour*) et alors ça ne va plus comme ça pouvait aller avec les *occlusives*. Il y a toute une révolution survenue dans le gosier, à cause de la consonne fermée devenant tout à coup consonne ouverte.

Dans cet ordre d'idées, au cours de mon récent voyage en Grèce de 1925, j'ai produit, en un grand nombre de conférences publiques, des démonstrations qui, je crois, admettent peu la contradiction, et qui, par le fait, n'en ont rencontré aucune.

En un mot, de nos explications il résulte, indéniablement et sans y mettre aucun parti pris, que le grec pu-

riste est un grec d'ignorance, un gréc faux comparé au grec ancien, et qu'il n'est pas moins faux comparé au grec moderne.

C'est un grec météorique, suspendu dans les airs, destiné à sombrer dans les flots.

§

L'ARGUMENT BRUTAL

Etourdissons maintenant nos adversaires par une démonstration aveuglante.

Je suppose quelqu'un qui veuille introduire dans le français national le *th* anglais de *that*, dont le *th* équivaut au *delta* moderne, ou le *th* anglais de *think*, le *th* qui équivaut au moderne *théta*.

Y réussit-il? La cause est entendue.

N'y réussit-il pas? La cause est perdue.

Voilà exactement la situation du purisme.

Le purisme veut introduire dans le grec national des combinaisons de sons *nth* ou *ndh*, impossibles.

Il ne s'agit plus ici de philosopher, il ne s'agit plus de prêcher les compromis, la modération, la sagesse, la politique. Il ne s'agit plus — car, au fond il ne s'agit que de cela! — il ne s'agit plus d'être *psichariste* ou *antipsichariste*.

Il ne s'agit pus ici de philosopher, il ne s'agit plus de exerçant les jeunes Français, on finira par leur imposer quelques *th* anglais, de même on obtiendra de l'enfant grec quelques *ndh*.

Jamais on n'en fera un *ndh* de durée, un son national.

Alors plus d'hésitation; il faut jeter le purisme pardessus bord et ce, sur l'heure.

§

LES ARGUMENTS D'ORDRE GÉNÉRAL

Nous entendons par langue nationale une langue com-
précisément, il faut savoir donner le juste coup de barre.

Il faut aboutir au port.

Il n'y a de nation que celle qui a su se créer une langue nationale. Au siècle d'or de sa littérature, si la Grèce classique n'a pu, comme nous le vîmes, se constituer en nation, c'est qu'elle n'avait pas de langue nationale.

Nous entendons par langue nationale une langue commune à tout un pays, une langue qui s'enseigne dans les écoles primaires, *une langue que chaque citoyen est en état d'apprendre, de lire, d'écrire et de parler, quelle que soit sa langue régionale, quel que soit le patois de son patelin.*

Une langue nationale donne seule de la fixité à la pensée, de la solidité à la conscience, de la force à l'Etat.

Avoir, comme en Grèce, deux termes, l'un savant, l'autre usuel, pour désigner le même objet, c'est disperser l'attention, établir à demeure l'imprécision dans les esprits, créer l'aoristie dans le domaine des faits et des idées.

Et, ce qui devient tragique, c'est encore introduire l'aoristie dans les consciences!

J'ai souvent insisté sur ce point capital.

A force de n'avoir point de vocabulaire stable pour les vérités morales, les vérités morales, privées d'un terme adéquat, finissent par s'étioler et disparaître.

— « Que te dit ta conscience? » se demandera le Français. Et voilà un langage qui est clair.

Hélas! hélas! nous n'avons pas en Grèce l'équivalent de ce langage-là.

On n'y sait pas encore que les mots ne sont pas que des

mots. Les mots sont des faits moraux, des faits intellectuels. Les mots sont des gardiens!

Voilà un principe totalement méconnu par le purisme.

Les mots gardent notre âme en eux.

A la place d'un mot qui s'est incrusté dans le parler populaire, mais qui a le malheur de ne pas remonter à Périclès, sans plus d'embarras, sans plus ample information sur les origines du mot suspect, le puriste substitue un mot du dictionnaire classique, ne voyant pas, ne sachant pas tout ce qu'il a chassé de richesses accumulées et de trésors enclos par les siècles dans un seul mot.

Entre mille, un exemple typique. Vers le IVe siècle de notre ère environ — avec beaucoup d'autres termes d'architecture — *porta, fossa, furnus, palatium, camara, strata*, etc., — le mot *hospitium* entre en grec courant, il signifie *demeure*, et il est immédiatement traité comme un mot du cru.

La désinence *-ium* du neutre latin y devient *-in*, toujours du neutre, et ce *-in*, plus tard, se réduit à un simple *-i*.

Un phénomène curieux, propre au grec moderne, se produit d'autre part; grâce au croisement compliqué du jeu des muscles et de l'attaque initiale du mot — oh! que de choses amusantes il y aurait à dire sur ce jeu et sur cette attaque! — la voyelle initiale non accentuée expire, ce qui n'arrive pas en latin. Par toutes ces voies combinées, nous sommes doucement amenés à *spiti*, parti de *hospitium*. Et il faut encore ici remarquer que le grec moderne a conservé intacte la vieille prononciation *-ti* du latin, que l'italien n'a plus dans *ospizio*, ni, conséquemment, le français dans *hospice*, qui ne peut être qu'emprunté à l'italien.

Spiti, c'est donc aujourd'hui la *maison*, ainsi nommée dans la Grèce entière.

La maison! Le lieu où l'on est né, où l'on s'est marié,

où l'on est mort! Le lieu où l'on a aimé, joué, souffert, pleuré! La chère, la douce maison!

Et de misérables pédants viennent supprimer d'un trait de plume ces pleurs, ces joies, cette existence vécue, en allant chercher dans le Thesaurus d'Henri Estienne qui croyait, lui, servir la langue grecque, un mot incolore *oikia* — prononcé *ikia*.

Et ils s'imaginent que ce n'est pas ce mot-là qui est le mot étranger!

§

MA PART DANS LA MÊLÉE

Quelle fut, maintenant, ma part dans cette bataille littéraire — dans cette seconde guerre de l'Indépendance hellénique, dont j'aurai eu l'honneur d'avoir été le promoteur?

Et d'abord, en ai-je été le promoteur à la lettre? Ce serait puéril de le penser, illogique de le prétendre. Rien ne naît de rien. *Ex nihilo nihil* — qui, pour le dire en passant, est un hémistiche de Perse et non de Lucrèce.

A un point de vue tout impersonnel, tout historique, loin d'être un bolide qui tombe soudainement du ciel au milieu de tout, je suis l'aboutissement forcé d'une longue incubation séculaire.

On va le voir avec clarté, je l'espère, par un simple et succinct exposé des faits.

Au XIe siècle, sous les Comnène, nous devons enregistrer le *Poème à Spanéas*, où il y a déjà des formes franchement modernes (1).

Au XIIe siècle, nous avons des poèmes satiriques en grec vulgaire, ceux de Prodrome ou Ptochoprodrome.

Des productions plus ou moins médiocres et plates se multiplient entre le XIIIe et le XVe siècle.

(1) Voir *Mélanges Renier*, 1886, p. 261-283, mon étude détaillée sur le *Poème à Spanéas*.

En 1535, un chef-d'œuvre, le *Sacrifice d'Abraham*, mystère crétois en vers, fait son apparition dans la littérature néo-hellénique.

La Crète, à partir de ce moment, tente un effort prodigieux; à la fin du XVIe siècle, suivant mes estimations statistiques, nous avons un magnifique roman de chevalerie, le *Rotocritos* (et non pas *Erotocritos*, forme absente dans l'original). Arrêtons-nous un instant à ce poème. Il compte 10.054 vers. La prosodie est d'un maître. L'auteur est conscient de lui-même. Pas de faiblesses. Un style à la fois sobre et somptueux. En un mot, une œuvre de tous points digne de ce nom.

On se demande, après cela, comment il s'est pu faire que, dans un pays intelligent, après un précédent littéraire de cette hauteur, là où il n'y aurait eu qu'à poursuivre et à perfectionner, une poignée de savants, sans art, sans littérature, sans poésie, avec du pédantisme et rien que cela pour tout bagage, se soit emparé des cervelles au point de les fausser complètement.

C'est que, depuis Byzance, la Grèce a cru que la constitution d'une langue littéraire ne regardait pas les littérateurs, mais les grammairiens qui sont de simples enregistreurs. Dans un périodique crétois tout nouvellement éclos — d'ailleurs, fort orthodoxe d'idées — un linguiste, M. G. N. Hatzidakis, déclare avec candeur qu'il n'est point artiste (1). Cela ne l'empêche point de régenter la langue des lettres. Et dire que ce Hatzidakis est Crétois!

La Crète ne s'en est pas tenue au *Rotocritos*.

En 1626, la *Belle bergère* (581 vers) est une autre perle, perle d'une eau évidemment moins abondante et moins pure, d'une eau grecque plus troublée, jaillie plutôt d'Italie, mais d'un bon grec et d'un charme touchant.

(1) Voir *Domenicos Théotokopoulos* (c'est le Greco), n° 1, 1927, p. 26 : « Vous savez que je ne suis point artiste ».

Le théâtre crétois, à la même époque, au XVIIe, présente des morceaux dont quelques-uns sont éminents.

Là aussi les sources sont, pour la plupart, italiennes; la langue est bien cependant le beau romaïque.

Tel est le bilan crétois dans son ensemble.

Nous n'avons pas besoin de redescendre, nous avons déjà mentionné plus haut, au commencement du XIXe siècle, une oasis de poésie où la grande figure de Solomos domine.

Faisons le compte maintenant.

Solomos a eu la stupéfiante intuition d'une page de prose. Il a senti que le vers ne suffisait point. Cette page est, à dire le vrai, sans règle et sans méthode; de plus, nous ne sommes pas sûrs de posséder le manuscrit authentique de l'auteur. Les vers, au moins, sont garantis par le mètre et par la rime.

En définitive, tout ce que nous venons de signaler se réduit à des vers.

Et bien, mais il était naturel, il était fatal que le tour de la prose arrivât et... je suis arrivé avec elle, l'un portant l'autre. Ah! bâtir la prose, tout est là!

§

LA BONNE FEMME

La chose intéressante à déterminer, ce sont les conditions dans lesquelles la prose moderne, la prose de la langue vivante se manifesta; ce fut en 1888, dans un livre intitulé *Mon voyage,* livre tout à la fois de doctrine et de fantaisie.

Je m'explique.

J'apportais dans ce livre une grammaire! C'était là le gros fait. J'avais entrepris à cette fin des études historiques et pratiques.

J'étais parvenu à établir les règles dans les frontières desquelles se meut la langue commune, en d'autres

termes, le grec d'aujourd'hui, le vrai grec *moderne*. J'avais procédé, pareillement, à la discrimination rigoureuse entre les dialectes et les patois, d'une part, et d'autre part, le parler panhellène. Je n'avais laissé de côté ni le grec ancien — cela va de soi — ni le grec médiéval — ni le grec puriste lui-même! Je l'exploitai là où il était exploitable. M. Karl Brugmann — le grand linguiste et qui ne figura point parmi les 93! — Brugmann qui était favorable au vulgarisme, se montrait des plus mal informés quand, dans une brochure célèbre, il me reprocha de négliger complètement la langue savante. Comment cela eût-il été possible et sensé? J'ai toujours pris, d'ailleurs, mon bien où je le trouvais.

Gardons-nous d'oublier l'essentiel. Cette prose, ainsi travaillée, était immédiatement accessible à un chacun.

Les adversaires — ceci est assez piquant — ont prétendu le contraire. La cervelle humaine a une facilité singulière à se laisser piloter par l'Illusion. De braves gens finissaient par se persuader que la seule langue comprise était une langue que nul d'eux ne parlait, que tous écrivaient à coups de dictionnaires et de grammaires; elle leur était devenue naturelle au point que, pour eux, cette langue seule existait.

En 1925, pendant mes conférences publiques — et j'en ai fait plus de 24 en six mois — ils n'en croyaient pas leurs oreilles, surpris et agacés de constater que la foule ne perdait pas une seule des paroles prononcées.

Une anecdote en dira plus que mille commentaires.

Il y a vingt-sept ans de cela, un de mes amis et partisans reçoit à Nauplie mon dernier volume paru — *Pour le théâtre romaïque*. Il lui arrive, le soir, à l'heure où il fait une partie de cartes avec sa brave femme de mère, une simple paysanne. Le voici tout plongé dans ma lecture. La chère vieille n'est pas contente. — « Attends donc, lui dit-il, tu vas voir! » Et il lui dit, au hasard,

un passage qui n'était pas des plus drôles, des considérations historiques sur la Grèce et sur Byzance.

La bonne vieille écoute et laisse couler des larmes douces.

— Ah! s'écrie-t-elle, voici le premier livre que je comprends!

Mon style n'était pour rien dans ce succès, son émotion était celle de quelqu'un qui, tout à coup, surprend à l'étranger le son de sa langue maternelle. L'étranger, c'étaient les livres savants. La patrie retrouvée, c'était mon humble prose.

Pour la première fois, depuis des siècles, la langue moderne apparaissait là dans l'intégrité, dans la pureté de ses formes grammaticales. C'était moins un livre qu'une date dans l'évolution de la langue immortelle. Je ne suis, en effet, qu'une minute historique, rien de plus, je suis la minute de la prose.

Mon petit volume de 270 pages avait l'unité des œuvres à la fois jaillies et réfléchies, jaillies d'un fond de réflexions accumulées. Cela formait un ensemble complet, cela se tenait. Si l'ouvrage fit impression, c'est qu'il savait ce qu'il voulait et que ça se voyait à première vue. J'ai dit plus haut que j'apportais une grammaire. Elle fut la mère de toutes les haines, elle déchaîna toutes les tempêtes. « Comment? protestait-on. Cette langue vile et méprisée avait donc une grammaire! Cela n'était pas tolérable. » Que n'a-t-on pas prétexté, que ne prétextent pas encore contre la grammaire, contre la règle, même des vulgaristes notoires? Le corset grammatical gêne trop leur anarchie native, ils n'ont pas compris que le corset n'est pas une gêne, qu'il est un soutien. On a grandiloquemment proclamé que l'essentiel était d'avoir des pensées sublimes, que la grammaire n'est pas un *but*, qu'elle est un simple *moyen*. Cette formule, pour le moins aussi creuse que la cervelle de ces beaux apôtres, n'a aucun sens. Ils n'ont pas su eux-mêmes ce qu'ils vou-

laient dire. La grammaire n'est ni un *but* ni un *moyen;* elle est une *base*. Elle est le fondement, elle est le sol sur lequel doit s'élever tout édifice littéraire, celui du plus haut faîte jusqu'à la cabane la plus humble.

§

DOCTRINE ET FANTAISIE

Ce fut la doctrine soutenue dans *Mon voyage.*

Mais la doctrine est justement la peste qu'un écrivain doit fuir. Oh! vous qui écrivez, je vous en supplie, surtout pas de catéchèse! Pas de solennité! Pas de pédantisme! Un peu de causerie dans un peu d'imagination. Un récit qui cause avec son lecteur. Il n'en faut pas davantage.

J'ai évoqué, avant d'oser toucher ma plume, j'ai invoqué les grands modèles : Platon et Rabelais. Ces deux-là, combinés, suffisent, l'un pour la familiarité du ton, l'autre pour l'invention romanesque. Mon voyage commençait à Paris, puis s'en allait vers Constantinople, vers Chio, vers Athènes. Les cadres étaient réels, les événements qui s'y déroulaient étaient des fictions pures. J'y faisais la part la plus large aux émotions du cœur, aux sites de la nature.

Bref, j'amusais. Et j'émouvais.

Voilà pour la fantaisie. Sans un peu d'art, je n'aurais pas eu un seul lecteur.

D[illegible] se sont succédé des écrits sans nombre, des [illegible] — dont un, le *Solitaire du Pacifique,* parut ici m[illegible]e, dans une adaptation ou plutôt dans une refonte française signée de mon nom — des nouvelles — *Jalousie,* qui emporta deux gros suffrages, celui de Taine et celui de France — des drames, des comédies, des articles de critique, de polémique, de linguistique et de toutes sortes. Bref, et pour étouffer toute modestie, je produisis des ouvrages auxquels, à parler franc, malgré la Crète et

malgré Zante, la Grèce n'avait pas le droit de s'attendre de si bonne heure. Et je ne dis rien de celles de mes œuvres françaises, savantes ou littéraires, qui ont trait à la Grèce. Dans cette longue série de travaux, toujours perçait mon souci de mieux connaître, de mieux présenter l'âme grecque, dans son passé, dans son présent — dans son avenir! Je chantai l'Hellade aux milliers d'âmes.

Cela fait au moins une trentaine de bouquins, sans compter soit l'inédit, soit ce qui n'a pu encore être recueilli en volumes comme le reste. Je ne suis donc point parti du pied gauche pour construire des théories en l'air. J'avais payé au préalable mon tribut à l'encre Antoine.

§

LE PUBLIC

J'aurais mauvaise grâce à me plaindre d'un public auquel je dois tout, le public athénien. La Grèce vous malmène, vous houspille; mais, au moins, elle vous donne la gloire. Cependant, la partie intelligente du public — et son intelligence est du meilleur aloi — sait bien à quel point l'opinion est en général peu avertie, là-bas. Comme j'avais dégagé une grammaire et des règles déterminées du parler de tout le monde, j'avais été tout de suite étiqueté linguiste; je n'avais, déclare-t-on, quelquefois d'une façon pas complètement désintéressée, je n'avais aucune affinité ni avec l'art ni avec la littérature. Une enfant, d'ailleurs charmante et qui signe Alkis Thrylos, ne craignit pas de soutenir, d'un ton sans réplique, cette thèse divertissante que je ne suis absolument pas artiste — à la manière, sans doute, dont elle entend l'art elle-même.

On me fit bien d'autres reproches. Le grec moderne a une aptitude qu'on peut qualifier de miraculeuse à la création de mots nouveaux, soit par des composés brus-

ques et pittoresques, soit à l'aide d'un alliage habile de désinences et de suffixes révélateurs. Vous obtenez ainsi, en nuanciations infinies, tout le spectacle du cosmos intérieur et extérieur.

J'avais risqué, grâce à cette méthode, une infinité d'expressions nouvelles dans le domaine de la nature, de la pensée, du sentiment.

Je ne m'étais point privé, cela va de soi, de termes techniques en matière d'horologie linguistique, où c'est pain bénit que d'arriver ainsi à des précisions inattendues.

Cela suffit pour étayer sur mes innovations artistiques ou techniques des jugements primitifs, pour méconnaître chez l'auteur tout le reste et, dans ce reste, la poésie!

Après tout, il nous importe peu, du moment que cette poésie et que ce reste existent.

L'essentiel est de constater qu'aujourd'hui la littérature — roman, nouvelle, théâtre, critique — est acquise tout entière à la langue vivante. Des écrivains se sont manifestés qui, s'ils avaient usé d'une autre langue que le grec — lequel, par définition, *non legitur* — passeraient pour avoir du génie. Tel Alexandre Pallis, ce traducteur de l'*Iliade*, qui est un créateur marqué du sceau. Tel Argyre Eftaliot, ce narrateur accompli, plein du parfum des îles méditerranéennes; tel Pierre Vlasto, peintre opulent, fouilleur d'âmes et novateur verbal! Tel le puissant Paroritis, le délicat Golfis, le paysagiste Nirvana, Grégoire Xénopoulos, dont les romans se dévorent, Gryparis, le traducteur du *Prométhée enchaîné* de Delphes. Tels mille autres, car il en éclôt tous les jours. Ce fut dans cette ambiance heureuse et fécondante de l'école nouvelle, à ses débuts, que Kosti Palamas est né à lui-même et qu'il a jeté ce qu'il avait d'éclat. (Voir mon article spécial *Revue universelle*, 1er déc. 1927).

§

LES MOTS ÉTRANGERS

Le pessimisme est un produit d'eunuque et le seul produit dont l'eunuchisme soit susceptible. Je le sais. Et je lutte contre le penchant qui me porterait au noir absolu. Le seul pessimisme acceptable est le pessimisme agissant. Voir le mal en face pour le combattre. Il est difficile cependant de garder sa bonne humeur devant certains puristes, devant ces *gens instruits* qui sont le poids mort de toutes les civilisations, parce que, d'ordinaire, ils ne sont ni instruits ni ignorants, ce sont des métis, si bien qu'il est impossible de leur dessiller les yeux.

J'ai ressenti à plusieurs reprises, devant les savants de cette espèce, l'impression à la fois exaspérante et comique de parler à des enfants. Rien à faire. On cherche à expliquer, mais le cerveau n'a point mûri encore. On voudrait rire au moins. Et l'envie vous prend de pleurer.

Qu'on en juge plutôt.

Grecs et Français, nous avons pris à l'italien le mot *bombe*. C'est un beau mot et sonore. Il ne fait pas l'affaire de l'*homme instruit* athénien. Il l'écrira et s'évertuera à le prononcer, non pas *bomba*, comme cela se dit couramment, mais *vomva*. Ici, cela devient gros de gaîté; pourquoi *vomva?* Parce que le puriste s'imagine que le grec ancien ne connaissait pas ce son *b*, donc, que le son *b* est barbare! Il détruit ainsi un des héritages les plus intéressants de l'antiquité; car, par une chance singulière et par une voie normale, les sons *b*, *d*, *g* (celui-ci comme dans *ga gué gui*) se sont conservés jusqu'à nos jours, partout où ils étaient précédés et appuyés par une *n* ou une *m*. De sorte que *bomba* est plus canonique au point de vue même du grec ancien, tandis que *vomva* n'a aucune correction au point de vue du grec moderne, au-

quel la combinaison *mv* demeure aussi totalement inconnue qu'au grec ancien, aussi imprononçable.

Mais voilà! Il faut peigner les mots étrangers! Il faut les habiller à ce que l'on prend pour la toilette ancienne. Les mots étrangers! Que de gens, d'ailleurs, même hors de Grèce, ne croient-ils pas qu'il peut exister dans une langue quelconque des mots étrangers! Du moment qu'un mot de *provenance étrangère* — ce qui est tout autre chose qu'un *mot étranger!* — devient mot national, il est de toute évidence qu'il s'est conformé au parler national. On emprunte un mot. On n'emprunte ni les poumons, ni les gosiers.

Le mot étranger — que de fois ne l'ai-je point démontré! — prouve mieux que les mots indigènes la permanence impénitente de la grammaire du cru, puisque le nouveau venu subit, comme les autres, l'action millénaire et commune, dès qu'il fait son entrée dans la cité.

Mais parler de mots étrangers en Grèce a moins de sens que partout ailleurs. Quand les Hellènes, aux temps primitifs, ont conquis l'Hellade, ils ne se sont pas amusés à changer le nom des lieux où ils s'installaient en vainqueurs. Ils les ont gardés, adoptés et adaptés. *Athènes* est certainement un de ces noms. Il ne se rattache à aucun radical grec ni indo-européen. Faut-il l'exclure pour cela? L'essentiel est de mettre de notre âme dans un mot neuf encore et s'il se peut de l'illustrer. C'est ce que les Francs ont fait pour la France et les Hellènes pour l'Hellade. La chasse insane faite aux *mots étrangers* équivaut à l'interdiction au grec de nos jours de pourvoir aux richesses de son avenir.

§

L'AVENIR

L'avenir du grec est d'autant plus brillant et plus sûr, qu'il arrive à la minute où mille idées fécondantes cou-

rent à travers le monde et qu'il pourra s'augmenter de toutes ces idées.

Un stérile universitaire, professeur de l'enseignement supérieur, défunt aujourd'hui et qui le fut toujours, devant une Assemblée savante où j'exposai jadis mes idées sur la diglossie néo-hellénique, décréta au cours de son rapport :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

En d'autres termes : la France n'a pas à s'occuper de vos petites querelles.

Le malheureux! Comment? La France? Notre France? La France avec ses humanités, sa lumière, son classique rayonnement, sa propre histoire, n'aurait pas à se mêler d'une question aussi française, pour tout dire, que celle-là!

Plus tard, je me le persuade, ce sera l'honneur de ce pays-ci d'avoir été aux origines de ce mouvement de renaissance grecque, de ce nouveau Navarin. J'avoue avoir toujours éprouvé un mouvement d'humeur contre les cervelles étriquées qui sont allées jusqu'à me reprocher de m'occuper d'une question qui ne regarde pas la France. C'est même sur quoi on se rabattait lors de ma candidature aux Inscriptions! Je voudrais bien savoir ce que je serais sans ma licence ès lettres, sans mon agrégation de grammaire, sans mon éducation toute classique, sans nos humanités, sans l'Ecole des Hautes Etudes où j'ai la gloire d'enseigner depuis quarante-quatre ans — ce que je serais sans mes lettres françaises, sans mes confrères des lettres.

J'aurais voulu la Grèce aussi grande que la France. Si ce sont des illusions, ce sont au moins des illusions salutaires. Il faut chercher le plus pour obtenir le moins. Mais on ne peut rien, hélas! contre les impossibilités historiques. Pour le moment, la Grèce n'est pas en état de remplir toute sa destinée. Je serais consolé si elle pou-

vait, au moins, devenir elle-même, si, d'un effort inlassable, je pouvais la porter à la conscience de son génie.

Plus d'une fois j'en désespère; mon bel entrain fléchit par instants. Le mal a fait trop de progrès. Les préjugés sont trop profondément enracinés dans les esprits, la lèpre adhère de trop près à la substance grise. Le venin, pendant trop de siècles, a été systématiquement versé jusqu'au fond des veines populaires. Les résultats de ce régime renforcé sont encore tangibles et palpables. La langue officielle de la Grèce reste toujours la langue savante. Et cela au nom d'une loi que, dans une heure de terreur politique, Venizelos fit voter à la Chambre des Députés hellénique, au cours d'une séance où il me fit l'honneur de déclarer que ma doctrine était bien la chose la plus funeste dont ait pu souffrir l'hellénisme. Depuis, *la langue dans laquelle se rédigent les lois* est la langue décrétée normale, la langue littéraire de la Grèce d'aujourd'hui ! M. Venizelos eut ainsi la gloire d'agir au rebours de François Ier, qui, nous le vîmes plus haut, de la langue parlée fit la langue d'Etat.

M. Venizelos pourtant se proclame vulgariste. M. Venizelos fait du *Rotocritos* son livre de chevet. Voilà une lecture à recommencer.

Beaucoup, sans doute, a été fait. Mais le plus gros reste à faire, l'introduction, pour commencer, dans les écoles, d'une grammaire élémentaire strictement démotique. Faute de quoi, nul progrès n'est possible. En Grèce, actuellement, il n'y a pas un seul journal qui soit à la portée de tous, comme le *Petit Journal* et le *Petit Parisien*, comme tous les quotidiens de France. Je veux dire qu'il n'y a pas de journal écrit dans la langue de tout le monde. On a compté que, dans la Grèce entière, sur une population de sept millions d'âmes, population affamée de lecture, il ne se vendait pas plus de cent cinquante mille feuilles par jour. N'est-ce point criminel de persister ainsi dans l'erreur et n'est-ce point admirable ?

Les journalistes renoncent à des bénéfices certains plutôt que de renoncer à leur charabia.

En France, et ailleurs en Occident, on blâme, on condamne, on honnit souvent le peuple grec à propos d'opinions ou d'actes qui surprennent le Français et l'Occidental. Nous devons considérer avant tout que le peuple grec n'est au courant de rien, précisément à cause de la presse macaronique qui lui échut en partage. La langue savante s'étale sur le plus grand nombre des colonnes d'un journal. C'est depuis *1888* seulement que la *langue vulgaire* se montre çà et là dans des faits-divers, dans des chroniques de caractère littéraire, rarement dans des articles de fond, presque jamais dans des articles politiques. On raconte que, jadis, à la dernière heure, des journaux du matin allaient réveiller M. Kondos, l'oracle vénéré de l'époque, pour savoir de lui si telle forme employée dans la feuille de chou restait fidèle aux canons de l'atticisme.

§

LINGUISTIQUE ET COMMUNISME

Il convient encore de noter — dans le sens latin — j'entends : de flétrir le caractère de férocité asiatique que prend trop souvent la persécution pédante. Pendant la dictature simiesque du tyranneau qui eut nom Pangalos, tout journal était suspendu qui s'occupait de la question du grec. Des associations d'étudiants vulgaristes, la fleur de la jeunesse universitaire, étaient dissoutes par ordre dictatorial; mais voici où le ridicule dépasse l'odieux. Un professeur de littérature byzantine à l'Université d'Athènes, ce même N. Béis que plus haut nous nommâmes, dans sa leçon d'ouverture, avait fait l'éloge de la poésie populaire, à la suite de quoi il était mandé chez son ministre et tancé avec sévérité. Ce ministre était alors M. Eginète, astronome, élève — peu éclairé — de l'Observatoire de Paris!

Un professeur bien connu dans Athènes dénonçait publiquement aux autorités des membres éminents de l'enseignement secondaire comme communistes, socialistes, anarchistes, parce qu'ils étaient vulgaristes. Ce fut un des derniers arguments, assez plaisants, du purisme aux abois, argument mis en circulation par M. Pangalos, c'est à savoir que la langue *vulgaire* était synonyme de communisme et que les vulgaristes se livraient à des complots contre la Sûreté de l'Etat! Il avait des preuves!

Dans une lettre ouverte au Dictateur, qui ne put être publiée que hors de Grèce, je me permis cette simple réflexion que voilà bien le premier exemple, dans le monde, d'un système grammatical affecté spécialement à un parti politique. Dieu sait si en France les partis politiques sont panachés. Autant que je sache, ils parlent tous le même français. Il n'y a même pas de différence entre eux dans la qualité — mauvaise ou bonne — de la langue qu'ils emploient.

§

DANS LES ÉCOLES EN GRÈCE... ET EN BELGIQUE

Les maîtres, autant que je crois savoir, sont toujours surveillés en Grèce, comme au temps du Dictateur. Une directrice athénienne d'Ecole Normale Supérieure pour les filles, ayant des sympathies, d'ailleurs fort prudentes, pour les vulgaristes, est tenue à l'œil.

Une autre directrice, saisie par une de ses élèves des hautes classes du projet d'une conférence — en langue officielle, cela s'entend — sur Solomos, refusa son consentement, avec ce mot délicieux que ce serait là un sujet *scabreux* — *scabré,* prononçait-elle en employant le mot français. Il s'agissait du plus grand et du plus célèbre poète de la Grèce moderne, celui dont l'*Hymne à la Liberté* était, dès 1824, traduit par Stanislas Julien dans le fameux recueil des *Chansons populaires* de Fauriel.

Les coups de férule dont nous parlions plus haut ne sont point un mythe, les enfants ont sur les doigts quand ils emploient une forme *vicieuse*. On leur parle avec mépris, avec indignation, avec dégoût, avec fureur, des termes quotidiens dont ils usent chez eux, à la maison, avec leur mère. Des élèves qui ont l'audace de rédiger un devoir en langue parlée sont renvoyés bel et bien ou menacés de renvoi, à Constantinople même; je connais un cas où il fallut des interventions puissantes pour conjurer le châtiment qui devait apprendre aux enfants ce qu'il leur en coûtait de parler leur langue maternelle.

M. André Andréadès — mais il y a longtemps, hélas! de cela — risqua d'être mis à la porte d'un gymnase de Corfou, pour avoir rédigé un devoir sous l'influence de *Mon Voyage* qu'il venait de lire, écolier.

Ne médisons pas cependant de la Grèce seule. Aux dernières nouvelles, voici que la terreur règne... en Belgique — ce pays, pourtant, qui m'est, à plus d'un titre, cher et sacré. En Belgique, les seuls compétents en la matière, E. Boisacq, Fr. Cumont, Melle Valérie Daniel, P. Graindor, H. Grégoire sont nettement vulgaristes. Il s'est fondé à Bruxelles, sur leur instigation sans doute aucun, une « Société belge d'études néo-grecques ». H. Grégoire y a professé et ne pouvait y avoir de plus digne successeur que Melle V. Daniel, docteur ès lettres en Sorbonne, aussi forte néo-helléniste qu'helléniste.

Voici cependant que, tout à coup, un M. William Proot demeuré jusqu'ici avantageusement inconnu dans l'histoire, nous apprend dans un article de l'excellent *Journal des Hellènes* du 31 juillet 1927 (p. 4, col. 1 et 2) que Melle V. Daniel, dans le courant de l'hiver, a fait *traduire* et *commenter* « Solomos, Rangabé, Vikkélas (*sic*), Rhoïdis, Palamas ».

Cette nomenclature est suggestive. Solomos est une gloire consacrée — malgré sa *scabrosité* — presque ad

nise des puristes, puisque son *Hymne à la Liberté* est 'hymne national officiel de la Grèce; Palamas est au-ourd'hui du côté de ces Messieurs, par une de ces con-'ersions habiles dont on a, paraît-il, le secret même à lissolonghi, d'où il est.

Les trois autres sont des écrivains en langue puriste rthodoxe.

Il se trouve cependant que M[lle] Daniel n'a *expliqué* i *commenté* aucun des auteurs mentionnés, si ce n'est 'alamas et quelques vulgaristes, parmi lesquels elle m'a uit l'honneur de me ranger.

De cela, M. William Proot n'a eu garde de souffler mot. ommer Jean Psichari? A Dieu ne plaise! Dans une quette photographie reproduite par le *Journal des Hel-nes*, la figure épanouie de cet éphèbe a l'air tout heu-use de cette petite sauce diplomatique.

C'est que M. William Proot est puriste. Qui s'y serait tendu de la part d'un spécialiste aussi averti?

Au surplus, il n'est peut-être ni helléniste, ni puriste, spécialiste. Mais voici ce qui se passe.

Les colonies grecques en Europe et surtout en Amé-que, sans contact avec la mère patrie, sans information ientifique spéciale, sont d'ordinaire aveuglément retar-taires. La colonie grecque de Belgique n'a pas échappé sort commun.

M. William Proot — si toutefois j'ose m'exprimer ainsi! a pensé qu'il était expédient d'entretenir la béate lonie dans ses illusions classiques, et il a tout simple-ent passé sous silence les noms qui ne lui convenaient s! Rien n'est plus propice, en effet, à la culture de norance que la fuite à toutes jambes devant la vérité. illerie à part — cet exemple en est un entre mille — purisme ne peut plus guère se soutenir que par le nsonge. Ce qu'on va lire nous en convaincra davantage.

§

DOCUMENTS DE VALEUR

Quelque particuliers que soient au point de vue des mœurs occidentales les procédés du brave M. Proot, avouons qu'ils sont dépassés par les procédés des puristes hellènes opérant sur place.

Relatons ici deux écrits hauts en couleur. Je les trouv dans un récent volume de M. J. C. Cordato, intitul *Démoticisme et Pédantisme*, Athènes, 1925, aux pages 18 et 206. Ce sont des reproductions de passages capitau de deux puristes. Je regrette d'avoir à dire qu'un de deux documents émane d'un martyr, ce malheureux m tropolite de Smyrne, Chrysostomos qui, lors de la pris de cette ville par les Turcs, fut traîné dans les rue foulé aux pieds, cheveux et barbe arrachés, et fut déch queté, vivant encore, par le Turc vivant lui aussi, ma toujours intact.

Dans un mandement épiscopal, il trouva le moyen ramasser tout ce que l'ignorance et la folie puristes o pu inventer d'arguments contre la science et la raiso Il y est dit, entre autres, que la langue savante réunit elle la langue des immortels ancêtres et celle des Ec tures sacrées. Pour le saint homme, le grec de Péricl et celui des Evangiles, c'est tout un. Il ne se doutait p — et ne se doutera jamais plus, hélas! — qu'un d principaux obstacles à la diffusion du Christianisme, fut cette langue du *Nouveau Testament* que les pédar grecs d'alors traitaient de barbare.

Le second écrit est plus violent encore. Il a dégou de la plume de M. G. N. Hatzidakis, *Professeur de L guistique comparée* — car, on n'ose dire grec moder — à l'Université nationale d'Athènes. Il déclare Pallis et moi nous agissons en vrais *traîtres*. Or, vrais traîtres ont eu pour souci principal d'aider à création d'une littérature néo-hellénique.

Voilà donc tout ce qu'entend à la littérature un homme qui veut nous ramener aux lettres anciennes!

Et j'allais conclure en disant que ces deux libelles resteront la honte permanente du purisme.

Voilà qui est bien solennel! Heureusement, un autre écrit vient incliner mon esprit vers une douce gaité.

Toujours dans le livre de M. Cordato (p. 262), je découvre le passage suivant, également émané de la plume de ce Hatzidakis:

> Toute tentative contre notre langue, toute tentative semblable à celle que depuis une quinzaine d'années on a entreprise, doit être considérée comme une tentative de désastre. Il faut caractériser les auteurs de ces entreprises comme les destructeurs de la *nation, de la famille et de la société grecques*... parce que les vulgaristes ne font pas autre chose que saper par la base le lien qui unit le présent de notre Nation à son passé, ce passé qui éclaire les autres nations et qui les guide...

C'est franchement drôle.

Ou le grec puriste, ainsi que nous croyons l'avoir établi, est un grec ancien mal lu — *timé* pour *timæ* n'étant d'aucun temps — ou nous faisons erreur, et *timé* se disait ainsi, par un *é*, dans ce passé glorieux de la Grèce.

Ce dernier point de vue sera malaisément soutenu par un savant désintéressé.

Mais alors? Si le grec puriste est un amas de solécismes comparé au grec classique, ce sont ces solécismes, ces fautes primaires, ces lapsus, ces erreurs de tradition, en un mot : ce faux grec, comme il a été démontré plus haut, qui constituent les liens sacrés avec les ancêtres, ce sont des barbarismes qui sont la garantie de la famille, de la morale et de la société. Pauvre Grèce, si elle n'a pas d'autres liens avec son passé que ces liens baroques! Ah! les assertions sacrilèges et sottes!

§

LUEURS D'ESPOIR

A côté de ces tableaux sombres, je dois avouer qu'on peut entrevoir quelques lueurs heureuses.

Il y a plus qu'une lueur; il y a tout un soleil qui vient de se lever à Olympie, parmi ces monts de dignité, de hauteur et d'eumorphie.

La presse parisienne, notamment dans *Comœdia* — et Gabriel Boissy y a mis son talent, son cœur, sa chaleur — a manifesté une bienfaisante admiration pour cette représentation extraordinaire du *Prométhée* enchaîné d'Eschyle à Olympie, par les soins généreux de Mme Sikélianos, de son mari Ange Sikélianos, écrivain de premier ordre, et, ne l'oublions pas, de Gryparis!

Ce côté n'a pu qu'échapper aux littérateurs parisiens. La grande signification de cette cérémonie, c'est qu'elle fut une manifestation hautement *vulgariste*. Sikélianos lui-même est poète, c'est dire qu'il est avec nous de toute son âme. Le point essentiel est que ce ne fut pas le texte d'Eschyle, inaccessible aujourd'hui souvent aux spécialistes eux-mêmes, qui fut déclamé; le texte que les acteurs apprirent par cœur fut celui d'une magnifique traduction en grec moderne, en grec populaire, d'un grand poète qui se nomme Gryparis. Voilà une représentation qui eût été complètement impossible il y a quarante ans. Là, dans cette langue dont Gryparis sut user avec maîtrise, est le triomphe certain de l'entreprise d'Olympie. Quel plus merveilleux pont entre les deux Grèces, entre la Mère et la Fille? Le grec originel, compris aujourd'hui dans la langue vivante, héritière directe de l'ancienne! Quel sujet de méditation! Quel autre pays peut se targuer d'une pareille gloire? Le pâtre et le batelier, bénéficiant, dans la langue évoluée de leurs pères, des chefs-d'œuvre ancestraux, quel touchant phénomène et qu'il est exaltant!

Marcel Boulanger, dans un touchant article et dont je lui sais personnellement gré à cause de l'amour qu'il y manifeste pour la Grèce moderne (1), loue le désintéressement de Sikélianos qui fait jouer à si grands frais *l'œuvre d'un autre*. Une nuance énorme a échappé à notre confrère. Ce n'est pas l'œuvre d'un autre, c'est l'œuvre d'un *vulgariste!* Et voilà où la splendeur morale éclate tout entière. Les vulgaristes entre eux se sentent frères; ils forment une famille unique, celle qui veut conquérir l'indépendance intellectuelle de la Grèce moderne — refaire le Parthénon!

Et dire... Et dire... Et dire... que ces Messieurs, que je connais et qui me connaissent, seront surpris de lire ici que celui qui fut à l'origine de toute cette poussée d'affranchissement, du *Prométhée* comme du reste, c'est... un modeste professeur et même un citoyen français.

§

AUTRES RAISONS D'ESPÉRER

En Grèce, il n'existe pas une seule chaire de grec moderne, alors qu'il y en a trois à Paris, une à Londres, une à Munich, une en Roumanie, une autre en Amérique. Avouer que le grec *vulgaire* constitue une science passe encore pour une honte officielle inavouable, et cela parmi des ministres tous plus ou moins vulgaristes — surtout *moins*, je dois le dire.

Réjouissons-nous toutefois de noter que ce même Gryparis du *Prométhée* est toujours directeur de l'Enseignement supérieur dans ce même ministère de l'Instruction publique où il semble que, successivement, chaque ministre ait peur d'avoir trop d'instruction pour se déclarer franchement vulgariste.

De bonnes réformes ont été accomplies néanmoins à

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1927, p. 418.

travers tout, dans l'enseignement primaire. Des livres de lecture ont été mis entre les mains des petits, et dans ces livres le *pain* — ô miracle! — s'appelle le *pain*, l'*eau* s'appelle l'*eau*, le *vin* s'appelle le *vin*. Tout cela, il n'y a pas longtemps encore, s'appelait de noms pompeux complètement périmés dans l'usage.

Dans l'enseignement supérieur, quelques esprits excellents ont lutté M. Glynos, M. Delmouzos, M. Triantaphyllidis; mais ils n'ont pas pu s'élever au-dessus de la conception d'un grec mixte, d'un grec de compromis.

De toute nécessité, il faudra que cette doctrine — qui n'est qu'une doctrine de transition — cède devant des besoins pratiques. Il faut une grammaire aux enfants. Et il ne saurait y avoir de grammaire de compromis. On me répondra peut-être que, dans les pays les plus avancés en culture, la grammaire est un compromis par quelque bout. Oui et non. Oui, s'il s'agit d'opter entre : « Je m'en vas et je m'en vais, l'un et l'autre se dit ou se disent », suivant le mot, à ce que l'on prétend, de Vaugelas mourant à ses élèves; non, s'il s'agit d'enseigner à la fois : *je m'en vais* et *ego vado*. L'enfant grec devra choisir entre *timé et timés* — pour ne retenir que ce dernier.

En un sens, l'existence d'une langue mixte n'est peut-être pas un mal absolu. Elle retarde, cela est certain. Mais elle nous apporte un fait nouveau qui marque un progrès (1).

D. Hesseling, qui ne m'est point spécialement favorable, a proclamé toutefois, dans sa petite *Histoire de la Litté-*

(1) En toute justice, je reconnais que certaines formes normales, correctes, existantes, ont quelque peine à se faire admettre même par des partisans — *grosso modo* — du vulgarisme. En dernière analyse, il appert que l'embarras desdits vulgaristes provient d'une connaissance insuffisante des faits. Ils évoluent dans un cercle restreint de sujets parlants; ils ne regardent pas la nation qui est au delà. Je n'insiste pas, je renvoie à mon article du t. I de *Byzantion*, pp. 501-517. *Ptoma*, cadavre, mot savant, choque quelques-uns sous sa forme régulière *ftoma* qui existe bel et bien ainsi que des *ft* nombreux, aussitôt obtenus naturellement dans les plus récentes importations avec *pt* du purisme.

rature néo-hellénique, que le *purisme était mort*, entendant par là qu'il avait succombé sous mes coups. Cela est donc d'une importance encore assez grande que la lutte se poursuive aujourd'hui, non plus entre puristes et vulgaristes, mais entre mixtes et intégraux.

Cette idée de *mixture* n'est pas, au surplus, une de celles qui flattent l'esprit grec. Il préfère ce qui est entier, ce qui est blocal. D'autre part, malheureusement, la langue mixte vient entretenir comme à point nommé, chez le Grec, l'instinct d'anarchie, la culture immorale et impratique de l'atomisme.

Ces penchants se manifestent parfois d'une façon saisissante. J'ai souvent cité le livre de M. Cordato, un brave garçon, qui se croit communiste et même bolcheviste, sans avoir approfondi au juste la doctrine dont il s'est fait, un peu à la légère, l'apôtre en Grèce; car, il est surtout anarchiste, ce qui est à l'opposé du communisme, du bolchevisme, du socialisme. On sent dans ses dernières pages l'impatience du joug, l'horreur de la règle grammaticale.

Il faudra cependant qu'elle s'installe à demeure dans la langue écrite aussi bien que dans la langue parlée. Point de salut hors de là.

Voici une victoire complète cependant. Je suis en correspondance avec des Grecs de Russie, radicalement acquis aux principes bolchevistes. Ils me font l'honneur de me consulter sur les règles les plus sévères de la grammaire actuelle. Ils sont pour la règle inatténuée. En comparaison de ces purs Hellènes de Krasnodoï, le bon Cordato est un vulgariste d'eau douce (1).

(1) On me ferait bien plaisir en lisant dans mon *Ernest Renan*, 1925, p. 351, 360, ce que j'ai dit de l'importance *capitale* de la prose au point de vue de l'établissement d'une nation, de sa signification pour le concept de la cité et de la profonde ligne de démarcation tracée par la prose entre l'Asie et l'Europe.

§

LE POUKAMISSO

Quelles singulières mentalités ne décelons-nous pas ici à chaque pas!

L'acharnement s'exerce, de la part des magisters, non pas contre la langue *parlée,* mais, principalement contre la langue *écrite.* On peut dire tout ce que l'on veut quand on parle — et, d'ailleurs, comment empêcher les gens de parler à leur idée? Cela ne compte pas pour le défenseur de l'héritage ancestral. Ce qui compte, c'est ce qu'on écrit — ce que l'étranger peut lire; ce que l'on écrit prouve seul, aux yeux puristes, la continuité de la langue grecque. On est d'ailleurs persuadé, dur comme fer, que l'on écrit le grec ancien. Nous avons vu plus haut comment : en copiant d'une plume servile, d'après la lettre, un grec typographique qui n'existe que sur un papier *mal lu.* On est content comme cela; c'est cette écriture qui établit indubitablement la filiation ininterrompue depuis Périclès!

Cette idée bizarre a pénétré jusqu'aux masses. Un chemisier athénien de mes amis, de plus, grand vulgariste, dit couramment dans la conversation *poukamisso;* ainsi se dit *chemise* dans tous les pays grecs. Il en fabrique lui-même de fort coquettes. Cela ne l'empêche pas, sur une pancarte étalée en pleine boutique, d'écrire pompeusement *hypokamisson* qui est la forme noble.

— Voyons, lui fis-je, mon bon ami, que signifie ta pancarte, puisque tu dis toi-même *poukamisso?*

Il me répondit d'un air hésitant, presque penaud :

— Je le dis, c'est vrai, mais l'écrire?

Tout cela, à notre point de vue, est fort instructif et nous donne la confirmation éclatante du point de vue, d'après lequel la diglossie néo-hellénique a pour berceau l'Asie. Chez les peuples asiatiques, dépourvus de toute notion d'évolution du langage, seul le papier fait autorité.

La langue parlée, témoin irrécusable des évolutions millénaires, n'a, au jugement de ces peuples naïfs et ignares, aucune valeur scientifique. Le grec ancien? dit le savant véritable. Ouvrez vos oreilles : il est tout entier dans le grec que la Grèce parle dans ses rues et sur ses mers. Mais voilà bien ce dont les magisters ne se doutent pas.

Tout cela non plus n'est pas mauvais. La liberté octroyée de force au langage parlé entraînera dans son flot le langage écrit. Il l'entraîne tous les jours. A. Thumb disait déjà que les anomalies courantes, que les mélanges usuels aujourd'hui n'ont qu'un temps. Nos amis, les *mixtes* — car au fond, ce sont des amis — ont méconnu cette vérité, ce qui les empêche de travailler sérieusement à la grande œuvre. Krumbacher m'avait signalé jadis, dans une *Histoire de la littérature chinoise* (1), la caractéristique d'un purisme de tous points semblable au purisme byzantin. La Chine elle-même s'en débarrasse aujourd'hui (2). C'est qu'il n'y a plus de compromis possible. Il faut que, moralement, la Grèce déménage d'Asie en Europe — et même qu'elle européanise l'Asie.

§

EN GRÈCE

Abattons, pour la bonne bouche, un dernier argument, qui prête plutôt à rire.

La langue *vulgaire* n'est pas, nous objecte-t-on avec une bonhomie sournoise, encore prête à tous les besoins littéraires.

Alors, concluons que pour l'assouplir, pour la former, il faut écrire la langue savante.

Ce sont là des plaisanteries peu creusées. Les grands

(1) Je ne l'ai pas sous la main. Elle fait partie de la bibliothèque *Jean Psichari*, laquelle se trouve à Athènes présentement.

(2) Voyez les travaux délicats de phonétique chinoise dus à M. Fu Lin, docteur ès lettres. « Les mouvements de la langue nationale en Chine », Paris, 1925, etc.

gestes littéraires ont été accomplis; les œuvres sont là.

Un seul fait suffit à réduire aux portions congrues ces objections creuses. A. Thumb, un néo-hélléniste de marque, rendant compte de la traduction en grec vulgaire de la *Critique de la Raison Pure* de Kant, par Pallis et Marchetti, déclarait que le texte grec était plus compréhensible que l'original allemand!

Et maintenant, après cet exposé de la question que je crois exhaustif, car, jamais, me semble-t-il, on ne l'a présentée sous ses véritables aspects historiques et linguistiques, dans son principe et son essence, il nous reste, après avoir ainsi accompli le tour des faits et des idées, il nous reste à saluer la Grèce.

Quels souvenirs, quelles émotions, quels enchantements éveille en moi mon récent voyage de 1925! Là je puis dire que j'ai touché du doigt les âmes et les êtres. Quel accueil! A Mitylène, l'inoubliable Mitylène, je débarque accompagné d'une foule enthousiaste d'amis, venus me cueillir à bord dans des barques, dans des canots automobiles, dans des mahones. Une quarantaine de personnes!

Sur le quai, un brave homme en culottes bouffantes, en costume de paysan, me tend sa large main et me dit avec sa figure bonne et franche :

— Tu as bien fait de venir parmi nous, notre libérateur!

Voilà des mots qui ne s'oublient pas — et qui en font oublier d'autres.

Partout, d'ailleurs, à Athènes, dans mes conférences publiques, au Pirée, en Crète, à Samos, à Mitylène, à Chio, dans les mille allocutions que je semais le long de ma route, comme j'ai pu palper de près les esprits et que de bon sens j'y ai pu découvrir!

Je tiens à rendre à ces amis charmants un hommage suprême.

Ils savent réfléchir et ils savent rire; car, ils rient des prétentions des pédants. Ils ne peuvent se résigner à

croire, aussitôt qu'on leur explique les choses clairement, que ce grec typographique, ce grec présumé de Périclès, le prétendu palladium de toutes les croyances, de toutes les traditions, l'arche sacro-sainte de la religion et du patriotisme, que ce grec vaille celui de leurs mères, qu'il puisse entrer en lutte avec la langue jaillie librement de leur gosier et de leur cœur.

Ou bien la Grèce moderne donnera le spectacle singulier d'un pays dévoré par l'ulcère du purisme, ou elle rebondira de son libre essor.

Il convient de faire crédit au peuple grec.

Il est digne d'une confiance entière. Adieu, chers amis! Je ne vous reverrai plus. Je n'entendrai plus, vivant, votre voix. Au seuil de la tombe, car voici deux fois que je viens de voir de tout près la mort, vous m'avez rempli l'âme de sérénité, d'amour et de soleil. J'ai cru, souvent, parmi vous, que je vivais dans mon rêve réalisé. Non, vous n'êtes point un pays qui ne veut pas de sa langue.

C'est pour allécher le Parisien frivole que j'ai choisi ce titre. Vous êtes une belle nation qui s'exaltera bientôt à son parler immortel, qui en sera toute glorieuse, toute joyeuse, toute belle — belle comme toujours.

JEAN PSICHARI.

LATOUCHE RÉHABILITÉ

—

« Dans un coin du cimetière, je rencontre Latouche... Nous nous prenons la main, les larmes aux yeux.

« — J'ai suivi de loin votre vie, me dit-il, qu'elle est simple et belle! Vous faites encore que l'on peut s'honorer d'être homme de lettres.

« — C'est ma récompense, dis-je, de vous l'entendre dire ainsi.

« Sa voix douce me touchait, et la grâce infinie de son langage. Il est bon, simple; quelque chose de fin et de malicieux lui a fait des ennemis parmi les hommes de lettres et l'a fait souvent aussi calomnier. »

Cette note a été prise le 29 janvier 1844, peu d'heures après les funérailles de Charles Nodier, par un écrivain qui a laissé la réputation d'une certaine compétence en matière de talent littéraire, et de propreté morale, et de bonté, — par Alfred de Vigny. Elle pourrait servir de préface, ou de conclusion, à toute étude loyale, — objective, comme on dit, — sur la vie et les œuvres de Latouche. Le jugement qu'elle porte sur celui-ci se retrouve d'ailleurs dans la majorité des mémoires, souvenirs, confidences, révélations, publiés par les contemporains.

Ce très brave homme, ce parfait honnête homme, et cet homme de grand talent, n'a été en effet vilipendé que par un groupe minime de gens qui tous, à un titre quelconque et dans des proportions diverses, étaient ses débiteurs intellectuels. Il est vrai, c'étaient aussi des virtuoses dans les parties de trombone et de grosse caisse et le vacarme qu'ils ont fait au seuil de leur baraque

ongtemps couvert la voix des confrères qui ne s'étaient as enrôlés dans leur équipe.

Il a triomphé au point qu'aujourd'hui encore ses chos retentissent chez plusieurs historiens ou criiques, M. Fortunat Strowski par exemple, et que d'autres réfèrent considérer la cause comme jugée plutôt que le s'essayer à remonter le courant, jusqu'à la source. Tel M. Gustave Lanson qui, tranquillement, range Laouche parmi les derniers classiques. Un comble, n'est-ce as?

Sans compter les personnes qui, voyant l'auteur de la *allée-aux-Loups* redevenir d'actualité, et soucieuses de montrer à la page, se hâtent d'écrire quelque chose ur lui, sans avoir pris le temps de se renseigner. Ainsi me Lya Berger, qui, dans le *Journal des Débats* du septembre 1927, fait vivre et mourir Latouche à Aulnayous-Bois, et parle, à ce propos, des « hauteurs » de la calité. Confondre Aulnay tout court, vallon et excluvement vallon, dans la commune de Châtenay-Malabry eine), au Sud-Sud-Ouest de Paris, avec Aulnay-sousois, ample bourgade de Seine-et-Oise, en plaine, au Nordst de Paris!

§

La première tentative de réhabilitation que l'on ait quée en faveur de Latouche date de l'époque où l'on mmençait à estimer monotone la mélopée de la grosse isse, et à se préoccuper d'une musique autre que les gues, même les plus savantes, exécutées sur le tromne. M. Raoul Deberdt, dans la *Revue des Revues* du mai 1899, profita de ce que l'on célébrait l'auteur la *Comédie Humaine*, né, à quinze jours près, cent nées auparavant, et publia une excellente et méritoire de sur « un grand exciteur d'âmes, le maître de Bal- et de George Sand ».

Cet article, court mais substantiel, et probant parce documenté en conscience, excita à son tour, sinon

quelques âmes, du moins plusieurs esprits, et je pourrai nommer des amis qui m'ont avoué avoir appris là l'exis tence, non pas, évidemment, de Latouche, mais d'u Latouche dont ils ne s'étaient jamais douté. Des ami qui, à ce moment, ont résolu de chercher cet auteur, e qui du reste l'ont trouvé, lu, compris, et se sont mi à le traiter équitablement, — invraisemblable innova tion!

Trouvé, lu, compris, eh! oui. Car il n'est, à aucu point de vue, l' « auteur difficile » que prétend M. Emil Henriot, qui a été fort aimable pour moi quand j'ai eu dans le *Mercure de France* du 15 février 1924, qualifi Latouche de grand méconnu, mais qui ne semble se ré signer que par intermittences à l'équité envers celui-c

Et puisque j'ai nommé M. Emile Henriot, voici un occasion de répondre à une petite chicane qui lui tien à cœur. Comme elle fait à M. Jacques Boulenger. L'u et l'autre prennent soin d'observer à chaque instant qu celui des prénoms de Latouche qui commençait par u *h* était Hyacinthe, et non Henri. Conclusion : écrire ta que l'on veut : H. de Latouche; ne jamais écrire : Hen de Latouche.

Erreur. Le prénom de Henri était pseudonymique pou Latouche, qui l'a souvent employé, publiquement même privément, et il n'avait pas tardé à devenir usu parmi les amis, voire les parents.

Le livre où M. Jacques Boulenger parle de Latouch et longuement, et en lui rendant justice, — et en m mentionnant, lui aussi, avec beaucoup de courtoisie, est celui qu'il a consacré à *Marceline Desbordes-Valmor sa Vie et son Secret*, et dont l'édition définitive date d'u an et demi déjà. Il y annonce qu'il prépare, sur s Hyacinthe et mon Henri, une étude plus détaillée. To le monde sera heureux de lire cet ouvrage, parce q tout le monde a des raisons pour aimer ce qu'éc M. Jacques Boulenger, et que d'autre part le nombre

-oissant des « Latouchistes », comme dit M. Emile -enriot.

Je suis cependant obligé de signaler à M. Jacques -oulenger une erreur, légère il est vrai. Il croit que -ermitage d'Aulnay a été la propriété de Sully-Prud-omme. En réalité, ce poète a bien passé là tous ses étés, -e 1891 à 1903, mais il n'y a jamais été que locataire.

Avant de quitter l'auteur qui, de tous, a le plus clai-ement dépisté le fameux secret de Marceline, je voudrais -'arrêter encore à quelque chose qu'il dit d'Arthur Pou-n. Il montre celui-ci se scandalisant, en 1898, de ce -e Benjamin Rivière eût, en 1896, révélé l'existence -fils de Marceline et de Latouche et il s'écrie : « Les -rs de Marceline sont pleins de cet enfant! Pougin ne -avait donc pas lus? »

Non, Monsieur, il ne les avait même point parcourus, -n puis jurer. C'était un homme farci et bardé de prin-pes, et inflexible dans leur culte. Il avait en particulier -ui-ci, de formuler des jugements péremptoires sur ce -'il ignorait au degré absolu. Je ne le conteste certes -s, cette catégorie de critiques n'a jamais été rare; mais -n'ai, jusqu'à présent, rencontré que celui-là pour éri-r son système en loi, en dogme.

J'ai beaucoup fréquenté ce fécond musicographe, du-nt une période où il était en outre secrétaire de rédac-n dans un quotidien auquel je collaborais. Période -ntaine, puisque c'était celle où l'on se chamaillait en -ance au sujet de Wagner.

— Enfin, demandai-je un jour à Pougin, pourquoi -us acharnez-vous, dans tant d'articles et de livres, -ntre la musique de Wagner, vous qui ne manquez -un des concerts où Lamoureux se dépense pour elle?

Pougin, qui était petit et maigre, trouva moyen de se -elopper en tous sens, pour me répondre, en des termes -je ne saurais avoir oubliés :

— Puisque vous avez constaté que je suis assidu au -que d'Eté, n'avez-vous donc pas remarqué aussi que

je sors de la salle chaque fois que l'on commence à jouer du Wagner, et n'y rentre qu'au moment où l'on s'attaque à n'importe quel autre compositeur? Regardez-moi : ai-je une tête à écouter du Wagner? Sachez que jamais, au grand jamais, je n'ai entendu ni lu la moindre phrase de cet individu, et que je compte bien mourir sans avoir failli à ce principe.

§

M. Lucien Descaves a un autre principe, et il lui a sacrifié dans maintes pages de *La Vie douloureuse* (1910), puis de *La Vie amoureuse* (1925) de Marceline Desbordes-Valmore. Pour lui, l'homme que Marceline a aimé, et qui, par conséquent, nous a valu d'elle tant de beaux vers, ou groupes de beaux vers, il faut même dire : plusieurs beaux poèmes, ne peut pas être Latouche. Ce sera qui vous voudrez, mais pas celui-là. On a beau démontrer à Descaves qu'il est impossible que ce soit un autre que celui-là, il n'en démord pas.

Son argument est singulier, dans les deux sens du mot. Il a eu la bonté de me le confier, et ne me démentira pas si je le résume comme suit. L'amant de Marceline s'est mal conduit vis-à-vis d'elle. Or, Latouche, pour qui connaît à fond sa vie, était incapable de se conduire mal vis-à-vis de qui que ce fût et en n'importe quelle circonstance. Donc, il est inadmissible que l'amant de Marceline ait été Latouche.

L'obstination de Lucien Descaves s'explique ainsi par un véritable culte pour la mémoire de Latouche.

Il reste à prouver que l'amant célébré, pleuré, etc. par Marceline mérite à jamais l'exécration.

Si l'on était méchant, on ajouterait : à prouver que c'est toujours au même amant qu'elle fait allusion. Car enfin, lorsque, en ayant adopté pour guides M. Lucien Descaves en personne, et M. Jacques Boulenger, et plusieurs autres, on a scruté la vie de Marceline, on évite difficilement de se heurter par-ci par-là à l'hypothèse qu

Latouche n'ait été, ni son premier amant, ni le dernier. Hypothèse qui n'a rien de sacrilège. Il y a eu, dans le cours du même siècle, une romancière qui a collectionné les amants au vu et au su de tout le monde, y compris la postérité, et ce détail biographique n'empêche pas que toujours on ait rendu justice à son talent, à l'honnêteté de sa carrière d'écrivain, à la loyauté de son caractère, également à sa bonté de mère et d'aïeule.

Mais n'étant pas méchant, on se demande, sans plus : les souffrances, les tortures, le martyre du cœur, ne sont-ils pas, chez Marceline, un peu, beaucoup, de la littérature? Avant Marceline et après, il n'a pas été exceptionnel qu'un poète versifie des effervescences suscitées par un amant, ou une maîtresse, ou positivement imaginaires, ou que le recul des années avait abouti à rendre presque imaginaires.

Une jeune femme a été quittée par son amant avant qu'elle ait eu le temps de se déprendre de lui. Elle a le don des vers, et quelques amis en situation de lui procurer un éditeur. Elle chante son chagrin. Sa chanson plaît au public. Comment ne pas réitérer? Elle réitère, et le succès se renouvelle. Il impose une bonne fois l'attitude première, le rôle initial. La poétesse est devenue l'esclave d'une spécialité. Il est compréhensible qu'elle la cultive, et la voilà multipliant les variations sur son thème, sans oublier les plus mélodramatiques parce qu'elle vit en temps de romantisme, et que pendant les périodes de ce genre un homme qui a cessé d'aimer une femme est, par définition, un être pourvu de tous les vices et coutumier de tous les crimes.

L'amusant, dans cette affaire, est que les historiens et critiques voués à l'adoration de sainte Marceline ont pris ses lamentations et imprécations pour argent comptant. La majorité d'entre eux se refusent à essayer de discerner, dans la vie de Latouche, autre chose que sa rupture avec leur idole, et, à plus forte raison, à con-

naître ses œuvres et reconnaître la puissante, décisive influence qu'il a exercée dans la littérature, dans la politique, et ainsi de suite. Il leur suffit de savoir qu'un jour il a cessé d'aimer Marceline. C'est un monstre.

Ils ne semblent pas s'être avisés que, sans celui-ci, Marceline n'aurait jamais existé. D'abord, c'est le monstre qui a enseigné à la jeune personne l'orthographe et la prosodie, et c'est auprès de lui ou chez lui qu'elle est entrée en relations avec des écrivains et des éditeurs. Puis, c'est parce qu'un jour il a cessé de l'aimer qu'elle s'est mise à composer et publier les vers qui la devaient pousser vers la gloire. — Et qui le vilipendaient. Mais il n'est pas besoin d'érudition en hagiographie pour se rappeler que l'ingratitude est le péché mignon de beaucoup de saints et de saintes.

§

Il serait difficile de se représenter Latouche comme un monstre, même si l'on n'avait lu sur sa vie que certaines pages d'un livre publié l'an dernier, et intitulé : *Une Muse Romantique, Pauline de Flaugergues et son Œuvre*. L'auteur est un petit-neveu de la muse en question, M. Combes de Patris.

Soit dit en passant, les confrères qui me reprochent de traduire souvent Hyacinthe par Henri auraient dû protester contre la particule attribuée à Pauline par son biographe. Le papa Flaugergues était roturier, et l'on peut aller jusqu'à affirmer qu'il s'en vantait. Empressons-nous d'enregistrer que c'était la muse en personne qui s'était anoblie, de son propre mouvement. Là aussi, il s'agit d'un petit arrangement pseudonymique.

M[lle] Flaugergues avait connu Latouche en 1817, alors qu'elle avait dix-huit ans, et qu'à Rodez, ville natale de la jeune fille, et ville d'où celle-ci ne s'était encore jamais écartée, il était venu, pour assister au procès Fualdès en qualité de reporter de la *Gazette de France*.

Le premier en date de tous les reporters, l'innovateur de ce genre ainsi que de tant d'autres. Elle l'avait aimé immédiatement, certes parce qu'il avait une jolie tête, mais aussi à cause de ses manières, qui étaient d'un gentilhomme de la Cour au milieu du siècle précédent, et à cause de sa voix, cette voix ensorcelante que plus tard elle glorifia maintes fois, et dont Marceline nous a rebattu les oreilles, et qui a été admirée par George Sand par Alfred de Vigny, par tous les contemporains.

Ils ne se revirent que dix années après, chez Sophie Gay. Mais leurs rencontres furent de plus en plus fréquentes, et finalement elle passa auprès de Latouche les dix dernières années de sa vie à lui.

Après le décès de l'homme qu'elle tenait pour un ami incomparable, et qui, de son côté, s'était plu à répéter qu'elle était à la fois sa sœur, sa fille et sa mère, elle publia des poésies, qui en valent bien d'autres, et qui, en tout cas, offrent ceci de remarquable : les vers inspirés par son union avec Latouche, puis par son veuvage, sont généralement beaux. Je crois posséder la valeur exacte des épithètes. J'évite avec un soin constant de déformer ou d'amplifier leur sens, — et je récris : beaux.

Le désespoir du veuvage remplit, combla, les vingt-sept années durant lesquelles Mlle Flaugergues survécut à Latouche. Le souvenir en demeurait vivace, il y a vingt ans, parmi les vieilles gens d'Aulnay et des alentours, je le puis attester.

Pour qu'un homme ait été digne d'une telle adoration de la part d'une femme dont la biographie et les œuvres établissent qu'elle était supérieurement douée aux points de vue intellectuel et moral, il faut qu'il n'ait pas été le monstre que prétend une certaine légende.

§

Il avait, paraît-il, mauvais caractère.
Comme on dit, mettez-vous à sa place.

Avoir innové, inventé, en littérature, en journalisme, etc., plusieurs genres ou manières, y avoir excellé, — et rester obscur et pauvre, tandis que Machin et Chose progressent en gloire et fortune pour vous avoir imité. Avoir orienté, secondé, lancé une légion de romanciers, de poètes, d'auteurs dramatiques, de polémistes, sans compter les peintres et les sculpteurs; les avoir approvisionnés d'idées et de sujets; leur avoir prodigué des conseils pour ainsi dire techniques et qui devaient être bons puisqu'on les a suivis et qu'on s'en est bien trouvé; les avoir introduits, imposés, dans des périodiques, leur avoir procuré des éditeurs ou des impresarii, avoir travaillé de sa plume à leur succès, — et ne récolter de presque tous que l'ingratitude. Avoir joué dans la politique un rôle éminent, et souvent décisif, — et constater que personne jamais n'en veut convenir. Etre plagié, pillé, sans cesse, en gros et en détail, — et entendre vos voleurs vous traiter d'incapable, de raté. Avoir enfin mené une existence qui est un perpétuel exemple de probité, de droiture, de dignité, de fidélité à un idéal, avoir multiplié les preuves de générosité, d'abnégation, de dévouement, — et être vilipendé par des individus qui retournent leur veste à tout bout de champ et qui ont transformé leur profession d'écrivain en un métier de saltimbanque.

Encore une fois, je voudrais vous y voir, et voir si vous auriez bon caractère.

Les plagiats dont Latouche a été victime sont innombrables, et de braves gens ont entrepris d'en divulguer, ne fût-ce que les principaux. Je me permets de leur en signaler un qui, à ma connaissance, n'a pas encore été repéré.

On sait que Latouche a résidé longuement à Naples et à Sorrente, y recueillant les informations grâce auxquelles on trouve, dans *Fragoletta*, un tableau, complet et saisissant, de l'éphémère République parthénopéenne

et de l'atroce régime qui lui succéda, prélude italien de cette Terreur Blanche dont les martyrs furent presque aussi nombreux que ceux de la Terreur Rouge. C'était la première fois que les événements en question étaient exposés en France par le menu et impartialement, et le récit de Latouche a servi plus tard de base, voire d'unique documentation, aux historiens. Tous ont du reste omis de le nommer. Même le S... D..., qui lui a « emprunté », mot pour mot, maintes phrases, maints paragraphes, et jusqu'à des pages, parfois plusieurs pages d'affilée pour le *Résumé de l'Histoire de Naples et de Sicile,* volume in-16 publié en 1826 à Paris, chez Lecointe et Durey, dans la « Collection de Résumés de l'Histoire de tous les Peuples, anciens et modernes ». Collection qui, entre parenthèses, est extrêmement remarquable en son ensemble, à cause de sa tendance scientifique, — innovation quasi prodigieuse à l'époque, — et de la personnalité des principaux contributeurs : Armand Carrel, Ferdinand Denis, Alphonse Rabbe, Sénancour, Amédée Thierry, etc.

S... D..., qui était-ce? Une parente de Latouche, qui était aussi la mienne, m'a affirmé que c'était Stendhal, et que la rupture entre Latouche et Stendhal avait été déterminée par ce plagiat. Je me suis vainement ingénié à vérifier l'assertion. J'espère qu'un autre fureteur parviendra à résoudre le problème. En tout cas, il est notoire que ceux-ci furent intimes plusieurs années durant. L'italolâtrie, l'identité des opinions sur beaucoup de choses et beaucoup de gens, le goût de la mystification, avaient créé des liens entre eux. Ils avaient même entrepris de collaborer, pour un roman intitulé *La Bulle d'Innocent VIII,* ouvrage annoncé par les journaux, mais qui ne parut pas, car il ne fut pas achevé, — à supposer qu'il ait été commencé. Alors que Paul-Louis Courier était à Sainte-Pélagie, c'était Latouche qui lui apportait,

de la part de l'auteur, un exemplaire dédicacé de l'*Histoire de la Peinture en Italie.*

Le fureteur à qui je fais appel devra aussi, après avoir éliminé du « Résumé de l'Histoire de Naples et de Sicile » tout ce qui provient de *Fragoletta*, rechercher s'il y a parenté de style et de manière, d'idées et de sentiments, entre S... D... et Stendhal. Autant l'avertir qu'il aura de la peine à ne pas constater plus que de la parenté : l'identité absolue. Et recommandons-lui de ne pas oublier que l'*Armance* de Stendhal est une imitation de l'*Olivier* de Latouche.

§

M. Frédéric Ségu a déjà montré ce qu'à Latouche doivent, chacun dans leur genre, Balzac et Victor Hugo. Ses deux livres de la présente année, dont l'un est intitulé : *Un maître de Balzac méconnu : H. de Latouche*, et dont l'autre est une réédition de *La Reine d'Espagne* avec une longue introduction du... rééditeur, prennent rang parmi les plus importantes des innombrables productions qu'ait suscitées l'approximatif centenaire du romantisme. Il est désormais impossible d'écrire, sans les avoir consultés, quoi que ce soit sur la vie et les œuvres de Latouche, ou de Balzac, ou de Victor Hugo, et en général sur l'histoire de la littérature française au dix-neuvième siècle.

L'auteur achève de préparer un volume sur l'activité politique de Latouche, et un autre, consacré à l'intervention de celui-ci dans les arts au cours de la période romantique. Activité qui exerça une influence profonde sur Pierre Leroux, George Sand, Jean Reynaud, Félix Pyat, Lamennais, Eugène Sue, Armand Carrel, Godefroy Cavaignac, Armand Marrast, Eugène Pelletan, — et l'on pourrait ajouter plusieurs noms à cette liste chaotique. Intervention dont bénéficièrent Gérard et Guérin, Rude

et David d'Angers, ainsi que Chopin, et à laquelle nous devons tout Henri Monnier et tout Daumier.

Probablement, les personnes qui n'ont pas le temps de lire des journaux et revues d'il y a cent ans, ou quatre-vingt-dix, ou quatre-vingts, comprendront, grâce à M. Ségu, l'une des raisons auxquelles est attribuable le pesant couvercle de silence maintenu avec soin sur le rôle politique de Latouche. Celui-ci, Girondin irréductible, ne collabora pas à la légende napoléonienne, et cela ne lui a jamais été pardonné par les gens acharnés à présenter comme prophètes de la démocratie, de la République, etc., les illustrissimes qui cultivèrent et propagèrent cette légende, et par conséquent préparèrent, inconsciemment ou non, le Deux Décembre.

Et les personnes qui s'étonneraient d'avoir ci-dessus rencontré une certaine assertion relative à Henri Monnier et à Daumier n'auraient qu'à parcourir les romans de Latouche pour y trouver à chaque pas les sources où puisèrent ces deux artistes, l'un si amusant, l'autre génial. Aucun écrivain, même socialiste à la mode romantique, n'a fouaillé la bourgeoisie aussi fréquemment et aussi férocement que Latouche. Quel débordement de mépris et de haine contre la classe désormais prépondérante, contre cette tourbe du juste milieu, que ses occupations et préoccupations condamnent « à la tranquillité frénétique et à la modération écumante », à cet égoïsme porcin qui induit à prévoir que « les intestins lui étoufferont le cœur », à la corruption également, — cette racaille en marge de laquelle l'élite intellectuelle a tant de peine à travailler, subsister, se recruter, « pauvre génération de passage, hommes de transition nés entre l'abus des conquêtes et le fanatisme du repos honteux ».

La « modération écumante » évoque pour moi un souvenir de la première campagne électorale qu'ait menée Maurice Barrès. C'était à Nancy, en réunion publique. Le candidat, qu'avaient accompagné Paul Adam et Sta-

nislas de Guaita, développait son programme. A chaque instant, il était interrompu, avec une véhémence extrême, par un auditeur installé sur une chaise juste devant la tribune. Barrès finit par s'écrier : « Mais qui êtes-vous donc, pour bousculer ainsi ma liberté de parole? » Alors l'autre se leva, empoigna sa chaise, et, la brandissant dans la direction du candidat, se mit à hurler : — Je suis un modéré, Monsieur! Entendez-vous? un modéré! » Ce modéré écumant était d'ailleurs un honorable avocat, dont le nom commençait par un P et finissait par un n. Il existe peut-être encore.

§

Pourquoi *La Reine d'Espagne* fut sifflée bruyamment, plus que bruyamment, M. Ségu l'explique à souhait. La pièce est bien construite, et l'auteur n'y a reculé ni biaisé devant aucune « scène à faire ». L'intrigue est ingénieuse, les traits spirituels abondent, plusieurs scènes sont pathétiques, et le dénouement est réellement tragique. C'est ce que le *Journal des Débats* enregistrait le lendemain de l'unique représentation. L'*Artiste* dénonçait dans le retentissant échec le résultat d'un complot politique, l'œuvre étant, par sa conception même, et par maints détails d'exécution, ou plutôt par la majorité d'entre eux, une âpre satire contre la monarchie et l'Eglise. Le *Figaro* affirmait qu'une certaine bande avait voulu se venger du fameux article sur la « Camaraderie littéraire ». L'*Artiste* était un peu dans le vrai, le *Figaro* y était beaucoup.

Le tumulte à peine calmé, Victor Hugo pensa à utiliser la pièce tombée, — le « témoin de sa vie » le déclare nettement, — et ainsi naquit *Ruy Blas*.

M. Ségu s'est enquis des documents, historiques ou non, consultés par Latouche d'abord, Victor Hugo ensuite. Il a été obligé de remarquer que celui-ci, en indiquant spontanément ses sources, avait omis, comme par

hasard, de mentionner les deux ouvrages dont il s'était le plus servi. C'est qu'il s'agissait de ceux sur lesquels Latouche aussi s'était principalement appuyé.

Et que de similitudes entre les deux pièces! C'est le même milieu qui est mis en scène. Ce sont les mêmes personnages qui évoluent, ils ont les mêmes caractères, les mêmes attitudes, ils accomplissent les mêmes gestes, et souvent ils expriment les mêmes idées ou sentiments. « Dans le choix des épisodes que lui offrait la lecture des *Mémoires de la Cour d'Espagne,* de la comtesse d'Aulnoy, Victor Hugo a été guidé par les choix antérieurs de Latouche. » Et ce ne sont pas seulement des épisodes, des détails, qu'il a « empruntés » à Latouche, il lui doit encore la création de certains personnages dont il n'était pas question dans l'ouvrage de Mme d'Aulnoy.

En réalité, il n'avait consulté, ni cet ouvrage, ni aucun autre du même genre; il s'était contenté de plagier *La Reine d'Espagne.*

L'érudit qui vient de démontrer par le menu ce pillage, et un de ses premiers critiques, ont eu recours, pour essayer d'atténuer l'importance du délit, à un argument bizarre. La pièce écrite par le voleur est bien supérieure, ont-ils dit, à celle du volé.

On pourrait leur répondre que, pour un lecteur impartial, étranger à toute coterie et dégagé de toute superstition, l'écart de valeur entre les deux pièces n'est pas aussi énorme qu'ils le croient, ou feignent de le croire. Mais cela également serait un pauvre argument. Il est préférable de s'adresser à leur sens moral, et de leur demander depuis quand, et dans quel pays, dans quel état de civilisation, considère-t-on qu'un voleur s'est rendu digne de l'acquittement, mieux encore, du respect et de l'admiration, pour avoir embelli ce qu'il a volé?

Au demeurant, ne prenons pas les choses au tragique, et simplement réjouissons-nous de voir se multiplier les

travaux grâce auxquels on connaîtra ce que fut et ce que fit Latouche. Encore un effort par-ci par-là, et l'on finira par être informé de tout à ce sujet, en dépit des idolâtres du colosse aux pieds d'argile. Car il est certain, quoique l'on ait toujours hésité à le dire, que l'échec de *La Reine d'Espagne,* et tant d'autres avanies infligées à Latouche, ont eu pour motif principal le fait que celui-ci avait osé, lui premier, proclamer la vérité sur l'idole.

A. CHABOSEAU.

CÉCILE

OU

L'AMOUR A DIX-HUIT ANS[1]

—

III

Retourner chez Lucien! Jamais! J'avais éprouvé au cours de cette soirée trop de confusion, de dégoût, de honte! Plusieurs jours je demeurai sombre. Je souffrais. Bénédic! Je ne pourrais jamais revoir Bénédic. Il était désormais trop loin de moi, il était d'une autre espèce; nous n'avions plus rien à nous dire. Me portait-il même encore un peu d'amitié? Il n'avait pas fait plus attention à moi, cet horrible soir, que si je n'existais pas, il m'avait ignoré, il n'avait même pas semblé se douter de ce que j'éprouvais. Perdre un ami, en somme mon seul ami, cela était amer, cela me faisait beaucoup de peine.

Mais Cécile! perdre Cécile aussi! Cécile à qui je ne cessais plus de rêver, Cécile que j'aimais, dont j'aimais tout : les yeux, son regard qui me semblait étrange et énigmatique, la voix, le rire, sa taille fragile, son beau visage ardent, la façon dont elle se lissait doucement les cheveux avec ses longues mains, ou dont, assise, les jambes croisées, elle remuait nerveusement un pied. Cécile! Est-ce que vraiment je ne la reverrais plus? Elle ne me prêtait guère d'attention, elle ne m'aimait pas, mais à force de me voir, ainsi, doux, renfermé, discret, peut-être aurait-elle fini par me remarquer, par deviner

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 726.

ce qu'il y avait dans mon cœur, par lire en moi, par être touchée par mon amour. Car je l'adorais, moi, j'étais capable de tout pour elle, il y avait en moi des trésors de tendresse, des océans de passion... Ah! être aimé de Cécile!... Cécile!

Après le lycée, j'allais traînailler à Montmartre, du côté de la maison où je savais qu'elle habitait, dans l'espérance de la rencontrer. Je marchais sous les becs de gaz, dévisageant toutes les passantes. Mais ce n'était jamais elle! Il arrivait que certaines se trompassent, elles me parlaient, engageantes. Je m'enfuyais avec horreur... Jamais elle! Peut-être était-elle malade? Ils avaient dit l'autre jour qu'elle n'était pas forte, et elle était barrée. Barrée? J'étais inquiet; peut-être au lit? La fièvre? Une bronchite? Une pleurésie? Mais je me l'imaginais mal chez elle. Comment était-ce chez elle? Et vivait-elle seule? Avait-elle quelqu'un pour la soigner?

Mais si elle n'était pas malade, elle continuait à voir Lucien. Il valait mieux l'attendre du côté de la Cour de Rohan. J'abandonnai Montmartre. J'allai me poster chaque jour chez un petit marchand de vins de la rue de l'Eperon où je ne pourrais la manquer, si elle venait par ici. Des voitures à bras roulaient, des camions, des fiacres, sur l'étroit trottoir des passants au collet relevé, l'air frileux, un défilé insipide que j'observais contracté, impatient, m'attendant toujours à la voir, une heure, deux heures de suite, puis y renonçant brusquement; je m'en vais!... Puis : non, allons, j'attends encore cinq minutes; enfin les cinq minutes écoulées : je vais compter jusqu'à cent... Elle ne venait pas. C'est un jour, en allant prendre mon poste dans ce petit mastroquet, que je la heurtai presque. Je ne l'avais pas vue arriver. Je descendis sur la chaussée pour éviter de la bousculer. Elle me regarda, me reconnut :

— Le petit Yves! Où allez-vous, perdu dans les nuages? Vous avez failli me cogner!

Je n'osai lui répondre que je rêvais si profondément à elle que je ne voyais même pas ce qui se passait autour de moi. Elle était si loin de savoir ce que j'éprouvais qu'elle eût pris cela pour un compliment fade, auquel je ne l'avais pas habituée et qu'elle m'eût ri au nez. Elle me regardait, tout décontenancé et balbutiant je ne sais quoi... Elle ajouta :

— Je vais chez Lucien. On ne vous y voit plus; pourquoi? M'accompagnez-vous?

Je ne balançai pas. Bien sûr que je l'accompagnais! Que m'importait le reste? J'avais retrouvé Cécile.

Et je recommençai mes visites à Lucien Lavieuville. Je revis Bénédic. On était resté si longtemps sans me voir? C'est que j'avais souffert de l'influenza : j'avais dû garder la chambre. Pourquoi n'avoir pas écrit? On serait allé me tenir compagnie. Bénédic était très affectueux, ce jour-là, réellement content de me retrouver. Qu'avait-il eu l'autre soir? Un moment d'absence. Il s'était senti devenir femme lui aussi, dans cette atmosphère singulière. Certes, je ne remettrais pas les pieds à leurs soirées de couture. Mais l'après-midi, ils n'étaient pas les mêmes, ils paraissaient à peu près normaux, ils étaient plus discrets, plus réservés, presque naturels. Ils ne se dévoilaient pas comme le soir. Ils parlaient d'art, de littérature, de théâtre. Ils faisaient à peine allusion à leurs goûts. Et puis Cécile était là. Cela changeait entièrement, du moins pour moi, la température du milieu, le caractère de l'endroit. Je ne voyais qu'elle, je ne pensais qu'à elle. Je la contemplais. Je l'adorais. Tous l'avaient remarqué, sauf elle. Ou sinon il n'y paraissait point.

Ce jour-là je m'enhardis jusqu'à sortir en même temps qu'elle. Elle rentrait. Je pris avec elle l'omnibus de la Place Pigalle. Nous causâmes gentiment, en bons camarades. Je la quittai à sa porte, et je repris un tramway.

pour gagner du temps. J'étais en retard. Ma mère inquiète m'attendait pour dîner.

Je recommençai donc à fréquenter régulièrement chez Lucien. Cécile m'y rencontrait sans déplaisir. Elle acceptait ma société quand elle sortait. Je pense qu'elle me trouvait gentil et assez touchant avec mon grand amour d'adolescent. Elle ne se moquait pas de moi. J'étais cependant romantique comme on pouvait l'être alors à dix-huit ans. Je portais de longs cheveux rejetés en arrière, un grand faux-col entouré d'une cravate de satin noir et je m'étais fait tailler un veston sans revers, à la Lamartine. Lamartine, Musset, Victor Hugo, quels poètes! Je les lisais en pleurant. Je vivais dans une exaltation continuelle que les leçons d'Izoulet portaient au comble. L'ardeur, la fougue et l'éclat des grands poètes de 1830 correspondaient à mes sentiments cachés, traduisaient les mouvements secrets de mon âme, mais je n'en laissais rien voir, ma timidité m'en empêchait, je demeurais généralement gauche et silencieux. On ne comprenait pas, on me croyait poseur.

Mais quand Cécile me parlait, posant sur moi ses grands yeux brûlants, mon visage s'illuminait. Elle voyait bien mon émotion, mon imploration muette, mais sans doute qu'elle s'en amusait. Si elle était flattée d'inspirer à un jeune cœur un sentiment si violent, de pouvoir me faire passer à sa volonté par toutes les couleurs de la passion, sans doute elle ne m'aimait pas, car elle prenait bien soin, en restant très amicale, affectueuse même, de ne pas m'encourager. Et moi, nigaud, je ne savais pas encore faire dévier une conversation de l'amitié à l'amour, et je ne savais pas encore parler d'amour. Je n'aurais eu cependant qu'à ouvrir mon cœur, mon éloquence eût été irrésistible. Les mots me seraient venus. J'aurais su évoquer le plus beau des paradis, et en donner l'envie, la nostalgie.

Elle n'avait pourtant pas d'amant. Elle n'aimait personne. Elle menait une vie bien simple et transparente. Je commençais maintenant à connaître cette vie. Elle habitait avec sa mère, ne sortait pas le soir et n'allait guère dans la journée que chez Lucien.

Alors pourquoi ne se laissait-elle pas fléchir par cet amour qu'elle sentait toujours à ses genoux? Ah! c'est vrai! elle était comme Mme Récamier. J'achetai des livres sur Mme Récamier, je les dévorai, je n'y trouvai rien. Je mis une reproduction de son portrait dans ma chambre, je la regardais longuement, j'interrogeais son visage, son attitude, son expression, elle ne me révélait pas son secret. En tous cas, elle ne ressemblait aucunement à Cécile. Elle paraissait assez fermée, assez réticente, mondaine, avec ses frisures, son petit nez. Cécile avait un masque passionné, des yeux immenses, le nez fort, une bouche aux belles lèvres rouges et sensuelles.

Mais quand cela serait! Quand Cécile serait barrée! Il lui serait interdit de se donner aux hommes? Eh bien! que m'importerait, si elle me disait qu'elle m'aime, et quel amour admirable nous connaîtrions tous les deux dans la chasteté et dans l'idéal! Rien de grossier ne l'effleurerait, aucune laideur ne la salirait. Je la regardais ardemment, en faisant ce rêve. Ah! Cécile! si tu m'aimais! Ah! si vous m'aimiez, Cécile!... Me devinait-elle? Nous étions de plus en plus amis. Maintenant nous formions à nous deux un petit groupe à part chez Lavieuville. On nous laissait tranquilles, on ne faisait pas attention à nous. Je m'étais apprivoisé, ma timidité m'avait peu à peu quitté. J'étais maintenant naturel, enjoué, gai si Cécile l'était elle-même, à mon aise enfin.

Nous prîmes l'habitude de nous promener ensemble. Nous suivions les quais, le temps était gris, mélancolique. A peu près de la même taille nous marchions du même pas. J'avais passé mon bras sous le sien, je sentais sa chaleur. Je regardais son beau profil se détacher

sur le fin paysage. Je me sentais le cœur plein d'élans, mais je n'osais lui dire mon amour. Elle me semblait si au-dessus de moi, tellement supérieure à moi. Elle était tout près de moi, elle marchait à mon côté, je la tenais par le bras, et elle m'était inaccessible!

Un jour qu'il faisait bien froid, elle me dit :

— Petit Yves, nous irons chez moi, nous nous assoirons près du feu, et je vous ferai du café turc.

Elle était triste ce jour-là. Qu'est-ce qui l'attristait? Ce temps d'hiver bouché, comme sans espoir, ce grand ciel gris sans fenêtre qui nous étouffait? Se sentait-elle malade? Par moments elle frissonnait, ses mains étaient tour à tour brûlantes et glacées. Elle avait un petit toussotement dont je souffrais, elle portais alors son mouchoir à ses lèvres d'un geste irrité. Elle semblait très lasse.

Je lui dis :

— Vous avez froid, Cécile?

Elle me répondit doucement :

— Non, je suis bien.

Elle serra mon bras sous le sien :

— Restez ainsi, soyez toujours ainsi, petit Yves. C'est ainsi que vous me plaisez. Je veux que vous soyez mon petit frère.

Nous arrivions devant sa maison. C'était sur le boulevard extérieur, un énorme immeuble, alors dans sa nouveauté, aux pierres encore blanches, dont la façade était toute surchargée d'ornements, de sculptures, de lourds balcons. De grandes grilles qui s'ouvraient sous deux hautes arcades en livraient l'accès. C'est devant ces grilles que jusque-là je la quittais. Aujourd'hui je les franchis avec elle, et je m'engageai avec elle sous les arcades. Mais nous les dépassions, nous marchions à présent sur un terre-plein dallé au fond duquel on voyait une autre vaste construction devant laquelle s'étendait un perron précédé de nombreuses marches qui s'allongeaient sur

toute la façade comme l'escalier d'un palais. Ce n'était pas encore là que Cécile habitait. On traversait cette seconde maison par un large couloir. Et l'on se trouvait alors dans un grand jardin montueux en haut duquel on découvrait une troisième série de hautes maisons, celles-là anciennes, sans prétention, et appartenant à un Montmartre moins récent, plus familier et bon enfant que les immenses immeubles que nous venions de traverser.

Je suivais mon amie sans mot dire.

Toute cette architecture imprévue, ce palais moderne dont je ne soupçonnais pas, du boulevard, l'existence, cette sorte de ville inconnue, et à transformation, que je voyais pour la première fois, me surprenait, prenait pour moi un caractère magique, ajoutait encore de l'étrangeté à la figure énigmatique de Cécile. Nous gravissions maintenant les pentes d'un sentier serpentant entre des jardinets qui devaient appartenir aux locataires des maisons qu'on voyait là-haut. Ici une boule miroitante sur un pied de fer, là une petite fontaine, plus loin une vieille statue couverte de mousse. De grands arbres dépouillés élevaient vers le ciel leurs têtes nues entre les bordures de buis, les vernis du Japon, les lilas défeuillés, le lierre rampant, et les buissons d'arbustes noirs : c'était l'impitoyable hiver.

Nous avions traversé le jardin, nous étions devant les maisons. Cécile entra dans l'une d'elles, et commença à monter les marches d'un escalier simple et sans tapis. Au troisième, elle sonna. Une vieille femme ouvrit :

— Tiens, maman, voilà le petit Yves, dont je t'ai souvent parlé, dit Cécile.

La vieille marmotta je ne sais quoi. Elle avait l'air humble et ne présentait aucune ressemblance avec sa fille. Nous passâmes par une pièce sombre où je ne distinguai pas grand'chose; puis ce fut la chambre de Cécile. Elle était claire, donnant sur le grand jardin par où nous étions arrivés, mais elle paraissait très petite, étant occu-

pée presque entièrement par un immense lit sculpté à baldaquin de style Henri III, qui paraissait fort beau. Une commode Louis XVI, une bergère, et deux ou trois petits sièges encombraient la pièce qui était toute luisante de propreté, les cuivres étincelants et les bois bien cirés. Dans la cheminée, qui se trouvait du même côté que la fenêtre, un bon feu de coke maintenait une chaleur douce dans la chambre.

Cécile retira son chapeau et son manteau, et les posa sur le lit. Puis, poussant la bergère près du feu, elle s'y laissa tomber, comme accablée. Elle portait, ce jour-là, une robe de velours d'un vert éteint que j'aimais beaucoup. Elle se mit à regarder le feu fixement, et moi, assis à ses pieds sur un coussin, je la contemplais.

Quel était le mal dont elle souffrait? Pourquoi semblait-elle aussi douloureuse? Qu'avait-elle aujourd'hui? Et pourquoi m'avoir emmené avec elle, si elle devait se montrer si absente de moi, rester plongée en elle-même et toute à ses pensées? Elle avait sans doute compté que je l'en distrairais. Mais comment la distraire, comment la consoler?

Elle laissait pendre sa main, sa main si longue, si effilée, si blanche, le long de la bergère. Je pris cette main, je la pressai dans la mienne, puis je la caressai doucement, et je la portai à mes lèvres avec dévotion, elle ne semblait pas y prendre garde. Mais soudain elle eut un sursaut, elle se réveilla, elle me regarda avec égarement, et elle retira brusquement sa main.

Elle eut un éclat de rire qui sonna faux et me fit mal.

— Je crois que je dormais, dit-elle, je dormais les yeux ouverts. Il ne faut pas... Ah! petit Yves, je vous ai dit que je vous ferais du café turc...

Elle se leva, et sortit quelques instants de la pièce. Je me levai aussi et regardai autour de moi. Il y avait des bibelots sur la commode, et au milieu une grande photographie qui éveilla ma curiosité. C'était un très beau

visage d'homme aux yeux émouvants, barbu comme un mage. Au-dessus, quelque chose était écrit, une haute signature. Je pus lire : Péladan.

Cécile rentrait à ce moment, portant une petite cafetière arabe et de la poudre de café dans une coupe :

— Vous regardez le portrait du Sâr? me dit-elle.

Elle avait joué dans *Babylone*. Péladan, c'était un homme prodigieux, admirable et merveilleusement beau. Elle s'enthousiasmait et il devenait pour moi comme un dieu.

Elle prépara son café, puis elle le versa dans deux petites tasses minuscules; j'y goûtai, elle me demanda comment je le trouvais. Je n'avais jamais rien bu d'aussi bon. Son humeur maintenant était changée, elle parlait, elle était gaie, elle me regardait avec plaisir, en souriant. Pendant une heure, nous devisâmes ainsi de choses et d'autres, de Lucien et de ses amis, de Bénédic, de ma vie, du lycée où j'allais chaque jour. Elle avait allumé une petite lampe. Nous étions bien, à côté l'un de l'autre, près du feu. Mais je ne pouvais plus m'attarder. A regret je la quittai. Elle m'éclaira jusqu'à la porte, je ne revis pas sa mère, que j'entendis marcher à petits pas dans une pièce voisine, peut-être la cuisine.

Cette nuit-là, je fus très long à m'endormir. Comme j'étais troublé par mon après-midi! Que de questions je me posais! Cécile! Pourquoi sa tristesse, cette rêverie sans fond?... Elle se réfugiait en elle-même, elle disparaissait. Où était-elle alors? Dans quel paysage, et avec qui? Elle avait une vie intérieure intense, un rêve qu'elle poursuivait, et qu'elle désirait d'abord préserver. Quand elle en sortait, quand elle parlait, elle ne disait mot d'elle, elle ne se livrait pas. Je ne savais rien de son âme, rien de son existence profonde; rien de sa véritable vie. On ne connaissait d'elle que son extérieur, et tout en elle était intérieur. Qu'étais-je donc pour elle?

Un petit compagnon innocent, une distraction sans portée qui la tirait un peu d'un songe peut-être douloureux. De quel abîme sortait sa voix profonde? Qu'avaient contemplé ses yeux, dans son monde invisible, pour être encore si brûlants quand ils vous voyaient enfin? Quelle était cette ardeur, cette passion secrète? Je ne le saurais jamais, car jamais je ne lui poserais une question. Je sentais bien qu'elle appréciait ma discrétion, qu'elle y tenait. Son secret, il ne fallait même pas y faire allusion, une interrogation, même seulement du regard, l'aurait effarouchée. Elle m'aurait brusquement retiré son amitié, si j'avais trahi sa confiance. Elle était confiante, parce que j'étais timide, parce qu'elle me dominait. Elle ne me jugeait pas dangereux, elle avait deviné que je n'irais jamais trop loin, que je n'oserais pas, et cela lui était doux, peut-être, de se sentir aimée et respectée. Je serais son petit Yves, son petit frère. Je babillerais avec elle, je l'amuserais par mon innocence, mon regard neuf sur les choses, sur la vie, par mon émerveillement, et puis je m'en irais. Je la distrairais superficiellement, mais pas profondément. Je ne dérangerais pas sa songerie, je l'en reposerais simplement de temps en temps, quand elle serait épuisée par cette solitude peuplée de fantômes. Elle ne penserait jamais à moi. Elle me verrait arriver avec un plaisir léger, sans joie, et partir sans ennui Cependant, si je la rejoignais chaque jour, elle finirait peut-être par s'habituer à moi tellement que je ferais partie d'elle, que j'entrerais dans son monde intérieur, qu'elle me mêlerait à son rêve... Son confident un jour?

Déjà, est-ce que je n'avais pas fait de grands progrès? Au début, chez Lucien, elle ne me regardait pas, elle m'ignorait. Puis elle s'était aperçue de ma présence, de mon existence. Je m'étais rapproché d'elle, elle ne s'était pas éloignée, et maintenant j'étais son ami, elle me préférait aux autres, puisqu'elle acceptait ma compagnie,

puisqu'elle m'avait conduit chez elle, puisqu'elle me choisissait comme frère.

J'avais les yeux fermés. J'étais dans la nuit, la rue était silencieuse, il n'y avait aucun bruit dans la maison. Mais je ne dormais pas. Je la revoyais allant et venant dans sa chambre, se laissant aller dans sa bergère près du feu, — moi à ses pieds, — se perdant dans une rêverie sans fond, puis se réveillant subitement. Je revoyais ces hautes demeures insoupçonnées, ces marches, le jardin dépouillé que j'avais traversé, et j'éprouvais une impression étrange, j'étais hors de la vie, dans un monde inconnu, immatériel, poétique, dans je ne savais quelle région idéale, où les choses, les objets, les formes ne sont que les signes, que l'apparence d'une réalité mystérieuse et secrète.

Tout était singulier. Le lieu où elle habitait, son appartement, cette femme taciturne qui était sa mère et qui paraissait sa servante, ses meubles, cette atmosphère de Belle au bois dormant. L'Enchanteur viendrait-il? Etait-il venu déjà et s'en était-il allé? Oui, qui était Cécile, quelle avait été sa vie? Ne conservait-elle pas chez elle des vestiges d'un mobilier magnifique, épaves de quel naufrage? Ce lit trop grand avait dû se trouver naguère dans une pièce vaste, à sa mesure. Elle-même avait mené sans doute une existence somptueuse, au milieu d'œuvres d'art, dans une société choisie, en quelque palais grandiose. Elle était une femme extraordinaire, probablement d'illustre extraction, de sang royal peut-être, qui sait? Son visage, son maintien, toute sa personne témoignait d'une aristocratie certaine, montrait l'éclat d'un sang superbe. Enfant naturelle? Nouveau-né, fruit d'un coupable amour, abandonné pour toujours aux mains d'une paysanne, avec une somme d'argent?... Sa soi-disant mère serait cette femme qui l'avait élevée? Oui, Cécile était une princesse ignorée, et j'imaginais ses aventures. Je crois que maintenant je dormais. J'avais

fini par m'endormir. Et je poursuivais mes réflexions dans un rêve. J'étais son page, son page respectueux, dévoré par mon amour silencieux, dévoué à elle jusqu'à la mort. Habillé en chanteur florentin, je jouais de la mandoline sous son balcon. Elle paraissait, à la douce lumière de la lune. Je lui envoyais un baiser, puis je disparaissais dans les bois, allant dire mon amour à la mousse, aux ruisseaux, le crier au ciel, à la lune, aux étoiles.

IV

Nous nous voyions tous les jours. Elle venait me chercher au lycée, à la sortie, à quatre heures. Cela n'avait pas peu contribué à fortifier ma réputation de bizarrerie parmi mes condisciples. Eux non plus, sans doute, n'avaient jamais vu une femme pareille. Comme Izoulet ne marquait pas les absents, de temps en temps je manquais un cours, je séchais le bahut, et j'étais chez Cécile à deux heures.

La bonne, la longue après-midi!

Je n'avais encore jamais vécu si près d'une femme. Ma mère n'était-elle pas la seule femme que j'eusse encore approchée? J'avais été le petit garçon tendre qui admire les mains blanches de sa petite mère, sa peau douce et fine, qui frissonne de plaisir quand elle le caresse et qui sur ses genoux se sent troublé par il ne sait quel mystère et qui se cache le visage dans son sein. Mais depuis que j'étais un grand garçon, ma mère ne me caressait plus. Et les caresses dont j'étais sevré me manquaient, et j'avais en moi un désir exalté de la femme.

Aussi, que j'étais heureux d'être admis dans l'intimité de Cécile, d'entrer dans la chambre où elle couchait, de respirer l'odeur de sa toilette, son savon, ses parfums!... Sur un pouf un cache-corset mauve, des jarretelles, une chemise à dentelles. Cela sentait bon. J'ouvrais mes yeux et mes narines, je passais ma langue sur mes lè-

vres, je faisais le gros dos comme un chat. J'aurais voulu manger les rubans roses, les rubans bleu ciel qui m'attiraient comme des bonbons. Et quand elle ouvrait son armoire, je jetais sur son linge, sur ses jupons, ses chemisettes, un regard avide et enivré.

J'aimais surtout lorsque j'arrivais chez elle et qu'elle n'était pas encore habillée. En robe de chambre, elle avait simplement relevé ses cheveux sur sa tête et elle allait et venait, en savates. Son lit n'était pas fait, je voyais l'oreiller encore écrasé par ce chef chéri, la couche qui gardait la forme de son corps. Elle avait respiré là, dormi là, dévêtue. Je soupirais. Il me semblait qu'elle était à moi.

Cependant cette intimité, qui me donnait un si grand plaisir physique, ne devenait jamais une basse familiarité, quelque chose de vulgaire. Je restais un frère qui se trouvait chez sa sœur en négligé, voilà tout.

Quelquefois elle se passait les cheveux au henné. Elle avait alors la tête enveloppée de serviettes comme d'un turban,et ne sortait pas de la journée. Et je savourais toutes les minutes.

Maintenant je me rends bien compte que je ne portais pas à Cécile cet amour platonique auquel je croyais avec candeur, mais au contraire un grand amour sensuel.

Elle était la Femme, la Femme dont j'étais encore ignorant, mais dont tout m'attirait, dont tout m'inquiétait, et pour laquelle j'éprouvais un immense désir vague, à laquelle je rêvais infiniment depuis des années. Elle était le paradis où je n'étais pas encore entré.

Alangui, je la regardais, le cœur plein de baisers. Ardent et timide, j'étais prêt à me jeter à ses pieds, à l'implorer, comme à la saisir dans mes bras telle qu'une proie, ou seulement à pleurer interminablement sur son épaule comme un enfant.

Quelquefois je baisais sa joue, son front, ses yeux, elle voulait bien, alors je cherchais sa bouche. Elle

s'écartait de moi brusquement. Elle disait en colère : « Non, je ne veux pas ! » Et elle ajoutait moins vivement : « Je serais forcée de ne plus vous voir, petit Yves. Restez mon petit frère... »

Quoi donc ! Avait-elle fait un vœu ? En tout cas, tout décontenancé, je n'insistais pas. J'étais devenu glacé. Elle m'avait douché.

Il lui arrivait de me regarder d'une façon indéfinissable comme si elle allait me parler, me livrer son secret. Il était au bord de ses lèvres. J'attendais en tremblant.

Mais tout à coup elle détournait les yeux et se taisait. Si j'avais été plus vieux, plus entreprenant, aurais-je réussi ? Mais non, car d'abord elle ne m'aurait pas introduit chez elle si elle n'avait pas eu confiance en moi.

Et en la câlinant, quand elle était triste et absente ?... Si je l'avais dorlotée, consolée ? Mais non, car alors elle se réveillait aussitôt, elle se retrouvait subitement, elle se reprenait.

Lorsque je la quittais, je rêvais très doucement à elle, durant des heures. Elle était ma femme, une partie de mon être, je lui parlais comme si elle avait été là, et elle me répondait avec un accent tendre.

Mais d'autres fois elle m'avait paru absorbée, elle s'était à peine aperçue de ma présence. Alors elle devenait quelque princesse lointaine dans un château de songe. J'errais mélancoliquement dans la forêt. J'apercevais là-bas une fenêtre à ogives faiblement éclairée : c'était là qu'elle vivait.

Il arrivait aussi que mon imagination s'enflammât, que mon sang s'allumât. Cela ne pouvait plus durer. J'arrivais chez elle pour parler haut, pour la forcer. Mais il suffisait qu'elle levât ses grands yeux sur moi et qu'elle posât sa main sur mon front, pour que je fusse tout de suite calmé, docile et doux comme un agneau.

Alors je ne lui disais rien de ce que je voulais dire. Elle me parlait d'Izoulet. Je lui répétais ce qu'il nous

avait appris aujourd'hui. Elle m'écoutait avec attention, en pensant à autre chose peut-être, et je la trouvais supérieurement intelligente. Je parlais avec elle comme avec un ami. Elle m'écoutait sérieusement sans jamais me juger, sans jamais sourire.

Nous n'allions plus guère chez Lucien Lavieuville. De loin en loin seulement. Je préférais rester seul avec elle. D'ailleurs nous nous suffisions l'un à l'autre, je la laissais rêver tout à sa guise, elle me laissait l'adorer en silence.

Cependant je n'étais presque plus gêné dans le milieu de Lucien. Je connaissais maintenant ces gens, ils me restaient étrangers, mais ne m'intimidaient plus. Je les méprisais secrètement. J'étais à l'aise avec eux. Je n'étais plus seul au milieu d'une tribu inquiétante, bizarre, dont les coutumes sont absurdes et incompréhensibles. J'avais Cécile. Pour eux, précisément, mon amitié avec Cécile m'avait grandi à leurs yeux; je bénéficiais du prestige dont elle jouissait dans leur esprit. Que pouvaient-ils raconter sur nous quand nous n'étions pas là? Mille choses, certes. Car j'avais remarqué leur penchant au bavardage, leurs éternels ragots, leurs commérages, leurs petites querelles, leur susceptibilité. Ils devaient potiner ferme à notre sujet. Evidemment ils étaient très intrigués par la nature de mes rapports avec Cécile. Mais devant nous, ils demeuraient parfaitement corrects et discrets, et n'avaient jamais un mot, ni même un regard gênant.

Quelles drôles de gens! J'ai dit qu'ils ne m'intimidaient plus. Non, car je connaissais maintenant le faible de chacun. Le fils de la romancière était affligé d'une infirmité qui ne s'accordait guère avec sa prétention à la délicatesse féminine. C'était à qui lui apporterait, avec un sourire aimable, des annonces découpées dans un journal, et vantant quelque produit souverain pour combattre l'odeur des pieds. L'espèce de bellâtre très brun, de garçon boucher ou de gendarme, qui fai-

sait les délices du poète n'était qu'un géant débile, un athlète mou et sans muscles. Sa poitrine semblait puissante, et cependant sa bouche ne s'ouvrait que pour laisser passer un petit filet de voix aigu et ridicule. Quant à Bénédic, mon triste ami, n'était-ce pas un enfant de vieux, fragile et trop nerveux, et dont l'équilibre physique n'était pas moins incertain que l'équilibre moral? Je voyais bien que tous ces garçons-filles avaient une tare, que pas un n'était réellement sain, pas un physiquement normal : c'étaient de pauvres êtres.

Pourtant, je ne me déplaisais plus au milieu d'eux. D'abord je m'était habitué à leurs façons, à leurs manies, à leurs tics. Et puis je les observais, j'en étais curieux. Enfin ils étaient d'un commerce agréable, courtois, polis, bien que trop maniérés, et ils aimaient à parler d'art et de poésie, au courant des œuvres les plus modernes et m'apprenant bien des choses.

C'est pendant cette période que l'on fit tourner les tables. Bénédic se découvrit excellent médium. Comme dans toutes les séances de spiritisme, nous fûmes assistés par Victor Hugo, Napoléon, Jésus-Christ et je ne sais combien d'autres grands hommes. Leur ombre illustre, invisible, ne dédaignait pas de venir jusqu'à la cour de Rohan, dans la petite salle à manger de Lucien. Les mains posées à plat sur le guéridon, nous attendions avec un énervement respectueux l'oracle, la parole qu'allait épeler le pied de la table. Il se mêlait aussi à ces colosses de petits esprits facétieux, malfaisants, qui jetaient le trouble dans nos séances, brouillant tout, dictant des mots incompréhensibles ou orduriers, faisant des plaisanteries malpropres, se moquant grossièrement de nous. Bénédic alors se crispait. Il rajustait de ses deux doigts son lorgnon sur son nez, puis tirant de sa poche un petit mouchoir de soie, tamponnait la sueur qui perlait sur son front.

D'autres fois, on faisait de la musique ou bien l'on

disait des vers, on lisait quelque belle page qu'avait vantée Lavieuville ou un autre. J'aimais à entendre la voix profonde de Cécile déroulant la noble guirlande d'un poème. Je m'allongeais sur un divan, et je me mettais à rêver.

Mais j'ai gardé surtout un souvenir extraordinaire, celui de la nuit de Noël que nous passâmes ensemble cette année-là, Cécile, Bénédic, Lavieuville, ses amis et moi.

Nous nous trouvions Cour de Rohan chez Lucien quelques jours avant la Noël. La compagnie montrait une grande agitation. On jacassait plus que jamais, on riait, on se remuait.

— Il paraît que la Baronne y sera — dit l'un.

— La vieille Baronne, mon Dieu, mais elle a cent ans, elle a connu Alfred de Musset! Et elle ne sort plus...

— Elle sortira cette nuit-là pour aller à la Messe.

Il s'agissait de la Messe de Minuit à Saint-Roch C'était, paraît-il, le rendez-vous de toutes ces dames.

— Il y en aura du beau monde!...

On parlait du costume que l'on mettrait. Certains se faisaient faire des vêtements pour la cérémonie. On allait là pour se montrer.

— Je viens d'essayer ma jaquette. Un amour, ma chère. Bien pincée à la taille. Ah! je serai belle. Et c'est un petit tailleur qui me fait ça. Il travaille comme un ange. Il ne prend presque rien...

Bénédic n'était pas le moins excité. Il se démenait, parlait d'une voix flûtée, me déplaisait souverainement.

Il était question aussi du Réveillon qui aurait lieu ici après la messe. On apportait des provisions. La veille du grand jour, la table de la salle à manger de Lavieuville était encombrée de paquets : des pâtés, des volailles froides, un jambon, que sais-je? J'avais demandé à ma mère de me donner quelques bouteilles de sa cave. C'était la première fois que j'allais souper, passer la

nuit hors de la maison. Elle était un peu inquiète! Mais quoi! elle ne pouvait pas m'enfermer! J'étais grand maintenant. Il faut bien que jeunesse se passe, et puis une fois n'est pas coutume. Elle me faisait des recommandations, m'exhortait à être raisonnable : ne pas me laisser entraîner. Je l'embrassais en la rassurant de mon mieux.

J'étais un peu étourdi par l'effervescence qui régnait chez Lucien. Je me demandais ce qui allait advenir. Cela n'éveillait pas ma curiosité, mais plutôt mes craintes. Certes j'aurais bien préféré réveillonner seul avec Cécile. Mais elle, cela paraissait l'amuser. Elle aussi voulait se faire belle pour la Messe et pour le Réveillon. Je me résignai. D'autant mieux qu'en moi un vague espoir était né, que je m'avouais qu'à peine. Peut-être que cette nuit-là, je pourrais profiter de l'alanguissement, du laisser-aller, de l'état anormal dans lequel elle se trouverait? Si elle s'abandonnait ce soir-là? Ces gens qui seraient plus ou moins ivres, qui divagueraient, tous ces vicieux déchaînés... L'atmosphère serait extrêmement troublante. Et puis, on ne s'occuperait pas les uns des autres. Je pourrais m'isoler avec Cécile. Peut-être aurais-je dans mes bras une femme que le champagne, la fatigue, le milieu en folie qui nous entourerait disposerait à laisser parler ma tendresse. Mon amour alors ne la trouverait peut-être pas insensible? Et moi-même, dans l'orgie, ne serais-je pas plus entreprenant, ne me dépouillerais-je pas de la timidité qui me paralysait?

J'attendais avec une anxieuse impatience ces heures qui allaient peut-être couronner la flamme dont je brûlais.

Le 24 décembre, il faisait froid, mais beau. Le soir, à huit heures, le thermomètre marquait zéro. Le ciel était pur. Nous avions rendez-vous après dîner chez Lucien, pour nous rendre tous ensemble à l'église Saint-Roch. Je m'étais habillé avec soin. Sous mon gros manteau

d'hiver, j'avais mis une haute cravate de satin noir, et mon veston au col Lamartine. Je retrouvai Cécile Cour de Rohan. Elle était admirablement belle. Tout le monde était gai. Nous prîmes l'omnibus Clichy-Odéon. Quelques bourgeois, qui se trouvaient dans la voiture, me parurent assez choqués par cette petite bande de jeunes gens étranges qui parlaient sur un ton aigu, avec des voix et des gestes de femmes.

Nous descendîmes au Théâtre-Français et suivîmes la rue Saint-Honoré. Je donnais le bras à Cécile emmitouflée, qui était de très bonne humeur et éclatait de rire à la moindre plaisanterie. Bénédic marchait à côté d'elle. Lucien et ses amis nous précédaient. Le trottoir était sec et les pas résonnaient entre les devantures fermées. De temps en temps un fiacre passait, un omnibus. Les papillons jaunes des becs de gaz traçaient dans la nuit des cercles de lumière.

Nous arrivâmes devant l'église. Par les portes latérales, des gens entraient, formes noires.

Plus nous approchions de Saint-Roch, plus l'affluence grandissait. Des étroites rues latérales sortaient des groupes qui se hâtaient comme nous. Des ombres se pressaient autour de la petite porte vers laquelle nous nous étions dirigés. On faisait la queue, on pénétrait chacun à son tour.

Qui étaient donc tous ces fidèles, impatients de fêter la nativité, joyeux de la venue du Messie qui allait racheter les péchés du monde?

Passé le tambour, la grande voix de l'orgue, les chants qui s'élevaient dans l'immense vaisseau, m'enveloppèrent, m'étourdirent, je ne vis rien, je ne compris rien. Mais nous avancions lentement, glissant doucement sur les larges dalles, nous nous enfoncions dans l'assistance, et j'en découvrais peu à peu les éléments avec stupeur. Où étais-je? Est-ce que je rêvais? C'était un trouble brouhaha, un remuement louche dans les bas-côtés. Et

je distinguais bientôt qu'il n'y avait là que des hommes. Des hommes fardés, qui à la lumière des cierges se souriaient, s'adressaient des signes, s'interpellaient presque à voix haute. De petits jeunes gens blonds, frisés et ondulés, vêtus de vestons trop courts, pincés aux hanches, se contorsionnaient, tendaient la croupe. Ils faisaient des gestes coquets et des effets de mains, aguichants, au milieu d'une forte odeur de musc. Certains, le mac-farlane ouvert sur un habit de soirée, la main gantée de blanc posée doucement sur l'épaule d'un jeune garçon, écoutaient la musique avec une grâce d'homme du monde. On chantait, articulant d'une voix suave des paroles obscènes sur des airs de cantiques, la main cachant la bouche. L'impiété s'étalait, effrontée, et le bonheur du sacrilège. De très vieux, d'antiques pédérastes voûtés, portant perruques, s'appuyaient lourdement sur leur canne. Des hommes, habillés en femmes, décolletés, un chapeau à plume sur leurs faux cheveux qui bouffaient, s'éventaient.

On en voyait qui, à genoux sur leur prie-Dieu, mimaient par dérision la dévotion. Mais la plupart étaient montés sur leur chaise pour mieux voir l'assistance, et mieux être vus d'elle. Il était bien question de chanter Noël, on se souciait bien de la nuit où était né le divin Enfant! On tournait le dos au prêtre qui tout vêtu d'or officiait là-bas, dans la lumière, célébrant la messe avec des gestes lents. Non, on bavardait, on papotait, on se nommait les uns aux autres. Une étrange gaieté régnait, le plaisir d'être entre soi, pratiquants du même vice, de se connaître tous, et de se retrouver là dans un temple, pour bafouer une religion qui exclut la chair, qui ne croit qu'à la vie de l'âme. C'était la délectation démoniaque de salir quelque chose de lilial, de couvrir d'immondices un clair parterre de fleurs.

Tout cela je ne le sentais alors que confusément. J'étais seulement glacé, j'éprouvais de la répulsion, du dégoût, je me sentais dans un milieu vil, parmi des

cœurs sales. Seau de vase où grouillent des crabes, des bêtes immondes.

Ils témoignaient d'une curiosité indiscrète, grossière, de valets ou de prostituées, se penchant avec affectation pour voir passer l'un d'eux, le lorgnant effrontément à travers un face-à-main, faisant sur lui à leurs voisins quelque réflexion piquante à haute voix. Quand nous passâmes dans le demi-cercle du baptistère, la compagnie s'inquiéta, s'agita, papota. Il y eut comme une houle. Beaucoup connaissaient Lucien, ainsi que le fils de la romancière. Cécile excita démesurément leur curiosité. On chercha à l'isoler, et dans une poussée on y réussit : était-ce un homme habillé en femme? D'un geste rapide, on s'assura du sexe. Cécile nous rejoignit instantanément; je ne sais si d'autres que moi s'étaient aperçus de l'incident qui me révolta terriblement. D'un air hautain, nullement intimidée, elle toisait ses insulteurs, je l'admirai.

Cependant une voix magnifique chantait « Minuit chrétien ». Là-bas, dans la lumière et l'or, le prêtre brillait, élevant le ciboire d'un geste rituel. On entendait la canne du suisse qui, en grande tenue, précédait une quêteuse et promenait sur cette assistance des regards stupides.

Plus la messe avançait, plus la cohue grandissait. C'était maintenant une foire, une profanation par tout un peuple, une fête d'ivrognes, un tumulte d'une affreuse bassesse, des exclamations, des rires à peine étouffés. Quand tout cela finirait-il?

Je ne respirai que lorsqu'un mouvement commença vers la sortie. Enfin nous fûmes dehors. Alors, devant l'église, tous s'attendirent, se reconnurent, éclatèrent de joie. Des voix enrouées ou suraiguës s'appelaient, on entendait des coups de sifflet de voyous. Un poussah, essoufflé, asthmatique, roula son ventre sur deux grosses jambes courtes jusque sous la lumière d'un réverbère où l'on vit sa large face couverte de poudre et sa bouche

ignoble. Des garçons de café en rupture de tablier, des domestiques et des professionnels faisaient les folles, poussaient des rires perçants. On entendait : Bonjour, mon Jâsus... C'est ta fête, mon Jâsus!

Un vieil homme, élégamment habillé en femme, vêtu d'une jaquette d'astrakan, coiffé d'un petit toquet de velours noir sur une perruque rousse, s'était installé sur le trottoir, juste en face de la grille de Saint-Roch, et chacun venait le saluer, lui faire la révérence, ou lui baiser la main. Un défilé invraisemblable s'était organisé, où se succédaient des gitons qui se trémoussaient, de gros hommes pomponnés, des vieux à l'air évaporé et toutes sortes d'individus habillés en femmes. Le faubourg Saint-Honoré fut longtemps encombré par cette foule jacassante.

Nous reprîmes cependant le chemin de la rive gauche. Je n'avais ouvert la bouche que pour demander qui était cet homme que chacun était allé saluer. On m'avait répondu simplement que c'était la Baronne. Maintenant, je marchais sans parler, écœuré, me demandant si, malgré l'attrait de Cécile, je n'allais pas rentrer chez moi. Pourtant je ne m'y pus décider, et un pas après l'autre, nous nous trouvâmes Cour de Rohan.

On alluma tout de suite les lustres. Lucien avait transformé son logis. Près du grand lit, il avait disposé en fer à cheval des divans. On allait souper à la romaine. Des flambeaux à cinq branches étaient placés sur la large cheminée où brûlaient en pétillant de grosses bûches. La douce lumière des bougies nous éclairait. Il faisait tiède. D'épais rideaux masquaient les fenêtres et la porte. Sur une table couverte d'une fine nappe damassée et brodée étaient rangées les victuailles dans des plats de Moustiers : les langoustes, les poulets froids, les pâtés, un grand gâteau et des fruits; une haie de bouteilles de champagne formait le fond. Chacun, sauf moi, était joyeux. Ils étaient tous enchantés de la messe, s'en rap-

pelaient les détails, en souriaient, en riaient, se nommaient tous les gens qu'ils avaient reconnus. Cécile semblait avoir oublié l'injure qui lui avait été faite, et se mettait à l'unisson. Bénédic papotait comme une petite grue.

Je m'étais à demi allongé sur un divan à côté de Cécile. Elle commença à manger de bon appétit. Les bouchons de champagne partaient et le vin moussait dans les coupes. J'étais dans une tristesse qui ne me disposait pas à être tendre. Je buvais sombrement. J'étais sourd à la conversation, aux plaisanteries qui amusaient les autres. J'aurais voulu pleurer, et la tête posée doucement sur la poitrine de mon amie, être consolé par elle. Mais elle ne faisait pas attention à moi.

L'ivresse avait vite gagné nos compagnons. Le fils de la romancière s'était mis presque nu. Quant au poète dramatique et à son ami, l'espèce de sergent de ville aux muscles mous, ils s'embrassaient entre chaque bouchée. Lucien fumait sans mot dire en rêvant. On entendait le petit rire aigrelet de Bénédic.

Je fermai les yeux. J'essayai de m'isoler, de m'éloigner par la pensée, d'imaginer quelque beau paysage sous la lune, ou la mer calme là-bas dans une aube d'été. Ainsi je me mis à sommeiller, j'oubliai le temps et le lieu, je ne perçus plus qu'à peine le bruit qui m'entourait, et je finis par m'assoupir complètement.

Quand je me réveillai, presque toutes les bougies étaient consumées; encore trois ou quatre seulement clignotaient, près de s'éteindre, il faisait presque nuit dans la chambre. J'entendais ronfler le fils de la romancière. Tous dormaient. Cécile aussi, d'une respiration calme et régulière. Je m'allongeai tout contre elle, et je la pris dans mes bras, sans qu'elle s'en aperçût. Puis l'ayant baisée sur le front, sur les yeux, je la regardai dormir, sans bouger. J'étais heureux. Elle était dans mes bras, comme si elle m'appartenait. Je sentais sa chaleur

me pénétrer. Je respirais la fine odeur de ses cheveux.

Elle ne parut pas surprise de voir mon visage si près du sien, quand elle ouvrit ses beaux yeux. Elle me sourit, puis elle dit d'une voix faible « Quelle heure est-il, petit Yves? » Je me levai, et j'allai à la fenêtre, je soulevai le rideau : le petit jour parut.

Alors elle se leva à son tour. Elle vint aussi devant la fenêtre. Je décrochai du mur un miroir, et le tint devant elle, pendant qu'elle se recoiffait, qu'elle se passait de l'eau de Cologne sur la figure, qu'elle mettait son chapeau. Je l'aidai à endosser sa fourrure. Je mis mon gros manteau. Et tous les deux, sans bruit, nous gagnâmes la porte, laissant les dormeurs cuver leur vin et leur infamie.

L'air glacé du matin nous fit frissonner. Nous gagnâmes la place Saint-Michel, et montâmes dans l'omnibus, qui au trot régulier de ses percherons nous ramena jusqu'à Montmartre, tandis que serrés l'un contre l'autre, mon bras passé sous le sien nous somnolions paisiblement.

Je la reconduisis jusqu'à sa porte. Puis je rentrai chez moi, où ma mère debout, inquiète, m'attendait. C'était la première fois que je découchais.

EUGÈNE MONTFORT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Henry de Montherlant : *Pages de tendresse*, Grasset. — Frédéric Empaytraz : *Essai sur Montherlant ou la génération de Trente ans*, le Rouge et le Noir. — Léon-Pierre Quint : *Le Comique et le Mystère chez Proust*, Kra. — Léon-Pierre Quint : *Comment travaillait Proust*, Cahiers libres. — Raphaël Cor : *Un romancier de la vertu et un peintre du vice : Charles Dickens, Marcel Proust*, Editions du Capitole.

Au moment d'écrire quelques impressions sur M. Henry de Montherlant, dont l'éditeur a groupé les **Pages de Tendresse**, un scrupule me saisit. On tend, bon gré mal gré, dans une chronique brève, à simplifier les questions. Il faut en quelques phrases ouvrir de larges perspectives d'ensemble et jeter en hâte sur les objets qu'on considère quelques pinceaux de lumière crue. Or, je vois immédiatement dans mon esprit M. Henry de Montherlant se présenter sous l'aspect de la complexité. Esprit à surprises, à possibilités imprévues, à volte-face déconcertantes, mordu du désir de ne pas se cristalliser dans les formes qu'il revêt un moment, avide de se chercher et de se quitter, aussi vivement sollicité par l'appétit de tout saisir que par celui de tout rejeter, il s'installe impérieusement dans des certitudes et les éloigne non moins impérieusement, lorsque ayant vécu d'elles, elles ne sont plus pour lui que coquilles vides. Cet esprit en mue perpétuelle, qui se réalise sous des formes extrêmement nettes et comme achevées dont il se déprend brusquement pour s'incarner brillamment dans des formes aussi nettes et aussi achevées, mais contraires, est bien fait pour étonner, et je crois même pour scandaliser. Une des conventions tacites de la vie sociale, c'est que chacun de nous doit s'emprisonner dans un caractère et dans des opinions qui permettent de le classer, de le reconnaître et d'être en repos sur son compte. Celui qui rompt cette convention pour se poursuivre lui-même sans consentir à se fixer dans une personnalité qu'à tort ou à raison on considère une fois pour

toutes comme sa personnalité réelle, risque fort d'inquiéter. Pareille aventure n'est pas étrangère à M. Henry de Montherlant. Il écrivait l'an dernier :

On m'a appelé condottiere. Oui, si le condottiere est celui qui fait volte-face. Alternons les idéals, comme on change de parfum, comme on change de chambre selon les heures du jour. Une soif irrésistible de trahison me dévore. Que tout me soit une maîtresse : ce qu'on hait le jour et qu'on adore la nuit, et d'autant plus adoré la nuit que haï le jour. Je me renierai pour me retrouver, je me détruirai pour m'atteindre, je mordrai à la nuque et je rejetterai comme des femmes toutes les croyances, tour à tour :

N'y a t-il là que simple dilettantisme, que vulgaire amour de changement ? Je ne le crois pas. La nature de M. Henry de Montherlant me semble tout autre. Une volte-face de sa part est plus un geste mystique qu'on ne tendrait à le croire. Tout changement lui est une volupté et un déchirement, un éveil d'aube et une crucifixion. un sacrifice sanglant de lui-même pour une nouvelle naissance de lui-même. Je me demande si une étrange logique poétique et mystique ne domine pas l'évolution de cet écrivain qui apparut d'abord sous l'aspect d'un jeune patricien romain étreignant durement le réel dans un âpre dédain pour ce qui n'était point main ferme et regard lucide de maître. Je me demande si l'étrangeté de cette personnalité ne vient pas de ce que nous la considérons de l'extérieur. Le secret de cette destinée, c'est peut-être une vie offerte à la célébration de quelque mystère universel, un besoin de fondre sa vie particulière dans le Tout de l'Etre, en épousant la pluralité des formes changeantes, en immolant sans trêve son être d'un instant pour que refleurisse en son être renouvelé l'éternelle jeunesse du monde.

Quoi qu'il en soit, il est bien évident que la manière simpliste et populaire qui représente M. de Montherlant comme une « brute casquée », admirateur tout d'une pièce de la force et du triomphe, l'esprit uniquement tendu vers les questions de sport et les prouesses des toréadors, n'est pas admissible.

Sans doute, dans une page célèbre, M. de Montherlant opposa la philosophie du Tibre, virile et assise sur la raison, à la philosophie de l'Oronte féminine, molle, nuageuse et mère d'Utopie ; sans doute, il afficha à plusieurs reprises son mépris pour la sentimentalité, à tel point que l'Alban des *Bestiaires* prétendait qu'ac-

complir un exploit pour sa dame était diminuer cet exploit. Il écrivit même : « Fini le temps du jeune mâle vidé de toute substance par une goule. Fini le temps où la non valeur triomphait de la valeur moquée ... »

Et cependant, alors que M. de Montherlant optait résolument pour l'ordre du Tibre et les qualités viriles, il n'en affirmait pas moins que le dévouement aux mâles vertus et le mépris des fadeurs sentimentales n'allait pas jusqu'à l'exclusion de la sensibilité. Etre possédé par tout ce qui représente le principe féminin lui paraissait néfaste ; en être dépourvu lui semblait un malheur. Il envisageait comme souhaitable la possession de toutes les puissances de l'humain, mais hiérarchisées sous l'autorité du principe mâle.

Et de fait, il est aisé de voir que maintes pages hautaines, orgueilleuses, virilement triomphantes de M. de Montherlant mollissent soudain, ouvrant dans un éclair une longue perspective de sensibilité. Comment ne pas sentir ce frémissement lyrique devant l'Univers, cette aspiration à étreindre le monde par l'Amour dans toutes ses contrariétés ? Comment ne pas voir en certains personnages créés par Montherlant une sorte de pudeur hautaine à cacher leur cœur et en même temps le désir muet et profond d'être aimé ? Et comment dire, en ces âmes tendues vers leurs plus viriles réalisations, cette sensation soudaine de brèches d'eaux vives dans le granit ? Et parfois ces cris poignants comme arrachés du fond de l'être : « Ma raison me dit d'être dur, et j'ai la pitié en moi comme un cancer. Ah ! la chose affreuse de tenir aux êtres ! »

M. Frédéric Empaytraz intitule son livre sur Montherlant **Essai sur Montherlant ou la Génération de Trente Ans** ! Un émoi me saisit en songeant à cette génération qui depuis que le monde est monde a connu le plus de malheurs et le plus de désillusions ! J'ai peur que, prise par le Destin dès sa prime jeunesse, elle ne soit la génération sacrifiée d'une manière encore plus exacte et plus totale quelle ne le pensait. Trouvera-t-elle son équilibre ? j'en doute. Encore que M. Henry de Montherlant n'ait pas cherché à être son porte-parole, on pourrait dire qu'il représenta d'abord la bonne volonté des hommes revenant des champs de bataille et qui, fortifiés par l'épreuve, voulurent refaire le pays suivant un idéal de grandeur et de virilité. Au

lieu de cela, ce fut l'immense amertume et l'immense faillite de l'Après-guerre. Il se peut que la dernière attitude de M. de Montherlant traduise en partie l'état présent de cette génération : indifférence pour tout ce qui dépasse l'individu, option pour le rêve et l'imagination, défiance pour tout ce qui est d'ordre collectif.

On trouve dans le livre de M. Empaytraz, d'expression fort soignée, des pages de belle tenue qui charment et font réfléchir. Il a bien discerné une « âme vibrante » sous le « masque farouche » de Montherlant : il a pressenti qu'il est avant tout un poète et qu'il faut le regarder sous cet angle pour le comprendre ; il a su trouver quelques beaux accents pour caractériser la prose hautaine et lyrique de celui qui reçut de Barrès le « stylo enchanté ».

Les commentaires pleuvent dru sur l'œuvre de Marcel Proust. Je me demande parfois si nous n'allons pas ensevelir cette œuvre sous des arabesques de pédanterie. Peut-être nous croyons-nous trop obligés quand nous abordons ce charmant Marcel Proust de chausser des besicles philosophiques et de vêtir, comme ce docteur de Gœttingue dont parlait Henri Heine, un pardessus gris transcendental.

La richesse de l'œuvre proustienne est évidente pour tous les regards, mais aussi quelle variété ! Œuvre à première vue d'une monotone massivité d'Océan et, dès qu'on est pris par elle, toute en nuances qui se dégradent sans trêve en nuances différentes et comme la sensation d'une scène où l'action se déroule sous la magie d'éclairages changeants. Et savez-vous qu'une des qualités que j'aimerais le mieux à octroyer à Marcel Proust, eh bien, ce serait plus encore que la délicatesse, l'agilité ? Quand je le vois manier avec tant de virtuosité les fils ténus et brillants des impondérables du cœur pour en tisser la toile la plus riche et la plus précieuse, j'ai presque envie de dire, comme le bon La Fontaine, que les sœurs filandières ne font que brouiller au prix de lui.

Marcel Proust eut jusqu'à l'obsession la curiosité des âmes. Observateur patient, incapable de lassitude, il fut visiblement un très grand réaliste. Et cependant cette œuvre est tout entière baignée de mystère, car les âmes qui se présentaient à Proust comme objets d'observation se posaient en même temps devant lui

avec un caractère d'énigmes et comme en perpétuelle fuite devant l'observateur qui veut saisir leur secret. L'œuvre de Marcel Proust est une chasse haletante aux réalités cachées de l'âme à travers les apparences éphémères contradictoires et fallacieuses qui nous semblent les révéler Ce qui donne à l'œuvre de Marcel Proust sa hauteur intellectuelle, c'est qu'elle est, à sa manière, à la fois une tragédie et une comédie de la connaissance. De même que notre connaissance du monde extérieur n'est pas la connaissance de l'Univers en soi qui nous est inaccessible, mais un ensemble de « relations », il lui apparut que nous n'avions pas non plus le pouvoir d'une connaissance directe et réelle du monde des âmes; il vit que ce que nous nommons connaissance d'un autre être n'est qu'un faisceau d'apparences, variables suivant les divers observateurs et les moments mêmes de l'observation, alors que l'être réel pressenti derrière cela se dérobe. Et c'est ainsi que le réalisme du patient observateur se transmua en féerie. Marcel Proust a senti que notre connaissance d'une autre personne est, d après certaines apparences de cette personne, une création d'elle-même par notre imagination, profondément influencée par notre sensibilité la plus obscure. C'est bel et bien ce perpétuel travail d'invention et de création des autres êtres par notre esprit que nous nommons leur connaissance. Connaître d'autres hommes, donc faire acte de féerie, œuvre de création poétique, c'est enfanter des images de rêve. Et voici comment Marcel Proust a transformé le roman, à tel titre qu'il y aura peut-être le roman avant Marcel Proust et le roman après Marcel Proust. Pour un romancier classique, même s'il se dit psychologue, un roman est toujours un chef-d'œuvre de mécanique : une construction d'événements, des caractères donnés jouant le rôle de moteurs ; on peut dire qu'après Marcel Proust, on peut envisager un genre de roman où il ne sera même plus question de se demander si l'intrigue est bien faite ou mal faite, puisque le genre d'intérêt est totalement changé. Les personnages du roman deviennent des objets de recherche à travers des événements où ils sont contraints de livrer des signes d'eux-mêmes. Au plaisir de l'intrigue se substitue le plaisir de la chasse à l'homme, qui est par excellence la chasse à l'inconnu et au mystère.

Dans **le Comique et le Mystère chez Proust** M. Léon-Pierre Quint applique avec beaucoup de tact et de délicatesse la

théorie bergsonienne du rire à Marcel Proust. Il faut lire ce livre d'un des meilleurs parmi les jeunes écrivains. On y trouvera une moisson d'observations fines et nuancées : variations subtiles sur les différents effets obtenus par Proust, selon qu'il considère ses personnages par l'intérieur ou par l'extérieur ; découverte chez Proust d'une gamme fort riche de moyens générateurs du comique ; création, en dépit du tour analytique de l'œuvre, d'une atmosphère de poésie ; don de présenter tout trait de caractère dans sa liaison avec la totalité de la personnalité ; usage d'une sorte de « psychologie dans l'espace », opposée à la « psychologie plane » des autres romanciers ; attitude de la nouvelle génération devant celui que M. Léon-Pierre Quint nomme « le créateur d'une véritable épopée moderne ». Il faut lire également du même auteur **Comment travaillait Proust**. Ce livre nous met sous les yeux un ensemble de variantes qui nous montrent Proust se corrigeant et transformant son texte. La bibliographie proustienne présentée dans ce volume comprend à elle seule 56 pages et sera un bon instrument de travail. Félicitons M. Léon-Pierre Quint d'unir en lui le goût des idées générales et celui des minutieuses recherches.

Je pense également grand bien de l'essai sur Proust publié par M. Raphaël Cor dans son livre **Un romancier de la Vertu et un peintre du vice : Charles Dickens, Marcel Proust**. A Marcel Proust, il reconnaît les dons comiques de Dickens et le rapproche également de Saint Simon, de Benjamin Constant et d'Amiel. Il s'attache particulièrement à étudier Proust dans son effort pour sonder les âmes de ceux et de celles qui ont pour patrie idéale Sodome et Gomorrhe. J'ai surtout remarqué les pages où M. Raphaël Cor oppose Proust à la littérature que la mode d'aujourd'hui agrée. Un joli rapprochement entre le procédé proustien et ceux du rêve ; un parallèle bien curieux entre Proust et Gide (p. 166-167). Dans l'ensemble, essai intéressant d'un esprit indépendant qui n'est pas dépourvu des dons du poète.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Tristan Derème : *L'enfant Perdu*, Emile-Paul frères. — Charles Théophile Féret : *La Normandie exaltée*, Nouvelle Revue Française. — Maurice Rey : *Les*

Mélancolies Passionnées, « Collection de l'Ermitage ». — Armand Elysée : *Les Remous et les Rêves* « éditions de la Nouvelle Revue Critique ».

J'ai assez fréquemment exprimé mes réserves sur les conceptions du lyrisme par Tristan Derème pour n'y plus revenir. Je ne me dédis d'aucune ; je crois qu'un poète grandit à n'exprimer des choses et des sentiments que l'essentiel, et à ne pas accepter sans contrôle ou examen de chanter au hasard d'une inspiration quotidienne. C'est à cette condition, me semble-t-il, qu'il se peut exalter aux cimes les plus infréquentées d'un intellectuel domaine, ou qu'il pénètre aux secrets les plus révélateurs des émotions d'ordre psychologique ou sentimental. Tristan Derème, dont je n'ai jamais, certes ! méconnu le don natal qui tient du prodige, ni le souple et tout spirituel talent, ne pense pas comme moi là-dessus, et je n'ai aucun droit d'espérer le persuader. A quelle fin, d'ailleurs ? Puisqu'il charme tel qu'il est les esprits les meilleurs, et que moi-même, lorsque je lis tels produits de sa muse babillarde et habile aux digressions agréables, l'**Enfant Perdu** entre les autres, je suis séduit par sa verve, par son ingéniosité, par la bonhomie souriante et consciente de son invention, par la prestesse capricieuse de son rythme frais et soutenu, par l'incantation enfin insurmontable de ses vers.

D'ailleurs, il ne manque pas d'audace, le jeune poète de nos jours qui, non seulement n'ignore Anacréon, Ronsard ni Jean de la Fontaine, mais qui, ayant conté comme il l'a fait à son tour le délicieux conte de *l'Amour Mouillé,* n'hésite pas à rappeler leur souvenir, conscient, sans doute, qu'il ne leur a été d'aucune façon inférieur. Il s'est bien gardé de lutter avec ces modèles. Il s'est raconté à sa façon ce conte, parce que ce conte l'amuse, sans se préoccuper des rencontres possibles ou de souligner les différences. C'est pourquoi, en dépit des unes, qu'il est loin de nier (il y sourit plutôt d'une allusion discrète), et des autres, sans lesquelles son entreprise serait vaine, il prend apparence d'un poète-conteur d'une parfaite originalité.

Le poète en sa chambre muse au hasard. Il songe qu'il ferait bon vivre à la campagne, au pays où il est né, au lieu de s'ennuyer et surtout de courir sans trêve à travers les rues de Paris, comme font les autres hommes. Oui, il le sait bien ; il s'en rend compte ; mais il a ses habitudes, il a ses livres ; et c'est à Paris seulement qu'il rencontre des auditeurs pour ses vers. Et pourtant

il s'ennuie ; voilà même que, de lecture alourdi, il bâille sur la page ouverte ; ne ferait-il mieux de se coucher ? Plus qu'à demi endormi, il entend qu'on frappe à la porte. Il fait entrer l'enfant trempé de pluie, transi de froid, en maudissant les hommes qui laissent ainsi courir les enfants dans la nuit, sans asile. Il le tient, le dorlote, le réchauffe auprès du feu qu'il a ranimé :

Je le tenais sur mes genoux
Lui disant les mots les plus doux,
Qu'il ferait chez moi son ramage,
Que de l'aimer serait mon lot
Et qu'il serait un angelot,
S'il avait un peu de plumage.

Il le câline, il joue, il partage avec lui des gâteaux, et voici soudain que, jouant, l'enfant laisse tomber son manteau :

Et je vis qu'il avait des ailes.
Des ailes ! Un enfant ailé !
Ne suis-je point ensorcelé,
Ou si je rêve que je rêve ?

Mais non. L'enfant saute sur la table, voltige vers le plafond, se niche au plus haut rayon des livres.... « sur le tome — quatrième de mon Brantôme.. », lui tient un discours bref et moqueur...

À peine il achevait qu'une flèche me perce...
Hélas ! d'illusions la sagesse nous berce ;
Nous demeurons toujours enfants.
Ce ne sont que naïfs qui se jugent savants.
Je sais Anacréon, Ronsard et La Fontaine ;
A vrai dire, c'est bien la peine !
Cet enfant est venu chez moi comme chez eux.
Je n'ai pas su le reconnaître...

Eh oui ! c'est bien la peine. Nous savons aussi Anacréon, Ronsard et La Fontaine, et nous nous réjouissons que Tristan Derème ait accueilli comme eux cet enfant ; nous demeurons toujours enfants, et nous sommes, au jugement du poète, bien sages, puisque nous nous complaisons à être toujours bercés des mêmes illusions. Le conte de Tristan Derème, qu'on sache ou non Anacréon, Ronsard et La Fontaine, est un des plus parfaits contes en vers que je connaisse.

Aux poèmes qui, à proprement parler, composent le recueil

La Normandie exaltée. je préfère de beaucoup les *poésies diverses*, que M. Charles-Théophile Féret y a jointes à la fin du volume. Ch. Th. Féret, qui est mort le 9 août dernier, fut un bon poète sachant son métier, qui aimait et chantait son terroir natal. Il était aussi un bon lettré qui savait envelopper d'une glose en vers une ode latine quand il lui plaisait. Souvent, ses jeux participaient plus d'une décision de son cerveau que d'un secret et impérieux mouvement de son cœur. Les meilleurs de ses vers chantent la Normandie, la Normandie qu'il a vue, dont il s'est souvenu, — les paysages, villes, champs et bois, fleuves et mer de la Normandie, ou bien un thème purement humain, fût-il masqué d'une présentation mythique, *le Poète Inconnu, les Servantes de Pénélope, la mort des Œillets* ; — *le Retour au Pays, la Terre des Aïeux, la Normande*... Mais, bien qu'on l'ait couronné à ce titre, j'admets avec peine que M. Féret fût un Viking, un « barbare Danois des îles Faroer », comme il a écrit sans crainte du pléonasme. Il s'avoue. il est vrai, oublieux de la langue de son père et accoutumé « dans sa harangue » au parler du vaincu. Au surplus, je vois mal que entre les races diverses ayant contribué à la formation de la nationalité française, il soit glorieux d'appartenir à l'une plutôt qu'à l'autre. A supposer que celle-ci ou celle là se soit conservée sans mélange dans le type, les mœurs, les tendances de plusieurs de ses fils, le mieux qu'on en puisse dire, c'est qu'elles s'équivalent toutes. Laissons aux historiens le soin de définir l'apport ou de dénoncer les témoignages de plus ou moins vivace survivance de chacune, le poète n'a à connaître que l'homme qui, vandale ou breton, burgonde ou picard, est en tous lieux le même, en dépit des attitudes ou des goûts factices que lui inflige l'ambition de ses maîtres, de ses précepteurs et de ceux dont il a fait ses lamentables représentants. Féret, indulgent aux développements scolastiques, mêlait à sa langue honnête, simple, franche, des souvenances très anciennes, des termes héroïques ou légendaires d'autrefois, — des formules toute faites, ou encore des expressions de langue vulgaire et verte. Cela paraît un peu plaqué, conventionnel, et a pour effet de briser le chant nécessaire. Quand Féret ou tout autre « barde » qui se complaise à remuer, dans leur poussière archéologique, les armes, les exploits, les mots, les coutumes d'ancêtres ou de peuples dont ils se vantent

de descendre, s'il s'agit « d'Arvernes », je l'avoue, ce n'est pas tant à Vercingétorix ; s'il s'agit de « Vikings », ce n'est pas tant à Rollond que je songe, que bien plutôt au compositeur Meyerbeer et à tout le conventionnel arbitraire de sa musique, de ses évocations dramatiques. Cela dit, je rends hommage à Féret, qui a écrit des vers solides, parfois savants et dont l'exaltation d'âme était très sincère.

M. Maurice Rey est un fervent admirateur de Paul-Jean Toulet ; il le proclame dans sa dédicace, mais il suffisait qu'il écrivît des « contrerimes » qui ont revêtu la défroque du charmant poète disparu. Une même sagesse, un même plaisir à combiner des images au rythme double et alterné de vers aux rimes enchâssées (embrassées)... M. Rey, d'ailleurs, n'insiste pas ; il sent, il voit comme il sent et comme il voit parce que l'admiration l'a fait être ainsi, et dans ses *Vingt Quatrains*, dans ses jolies *Cinq Chaussons pour Dolly*, il n'est point différent ; il ne le pouvait être, puisqu'il est ingénu et véridique. Voilà un excellent ouvrier qui nous est promis, sachons attendre avec confiance le poète original qui nous chantera, d'un accent aussi plein, mais plus personnel, **Les Mélancolies Passionnées**.

M. Armand Elysée manie non sans aisance la langue et le vers. Mais je crains, à la lecture de son livre **Les Remous et les Rêves**, qu'il soit tenté de confondre cette aisance avec la liberté de l'expression ou la profondeur du sentiment. Plus de concentration de la pensée et des images, un rythme moins continûment banal ne messieraient pas. Chanter Lindberg et son exploit d'aviateur ne suffit pas pour donner à penser qu'on s'élève bien haut. Je vois en M. Elysée un versificateur honnête, je ne réponds pas qu'il soit un poète.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henry Bordeaux : *Le calvaire de Cimiez*, Librairie Plon. — Paul Bourget : *Le Tapin*, Librairie Plon. — Charles-Henry Hirsch : *Les Jalouses*, E. Flammarion. — Paul Ginisty : *Tiberge*, E. Flammarion. — Paul Gsell : *L'Homme qui lit dans les âmes*, Bernard Grasset. — Léo Dartey : *Au Lac d'amour*, E. Fasquelle. — Mémento.

C'est une tendance qui risque de fausser le jugement du public que celle qui incite la critique la plus intelligente et la plus généreuse à considérer la littérature uniquement sous l'aspect

d'une lutte spirituelle. Il n'y a point d'état de paix dans le monde de la pensée pour cette critique ; et si une telle façon de considérer les choses est juste dans son principe, elle a pour résultat, dans la pratique, en divisant — si je puis dire — les écrivains en combattants et en non combattants, de négliger les esprits conservateurs au profit des esprits d'avant-garde. Or, si ce sont bien ces derniers qui accroissent, parfois, le patrimoine de l'art, ce sont les autres qui le gèrent et assurent sa prospérité. En outre, rien d'aussi intéressant ni d'aussi instructif que de voir, par l'examen des œuvres qui semblent le plus dépourvues de nouveauté, ce que le génie de la nation accueille ou peut s'assimiler de l'apport constant de ses représentants extrêmes, apport d'origine étrangère, d'ailleurs, presque toujours, sinon toujours. Ce n'est pas sur la qualité de son élite qu'il faut juger un peuple. Il est un fond de lectures où s'alimente la majorité et dont il serait vain de ne pas tenir compte, sous prétexte qu'il est immuable, alors que lui-même varie, non seulement d'un siècle à l'autre, mais à chaque génération. Il donne, en tout cas, la mesure de ce qui reste acquis au goût général, et, en permettant de fixer une moyenne de ce goût, il montre jusqu'à quel point il s'est affiné ou, plutôt, de quelle manière et dans quel sens il a évolué.

Aux préférences des hommes et des femmes d'aujourd'hui, et qui ne sont plus celles des hommes et des femmes de son jeune temps, M. Henry Bordeaux dont je notais, à propos des *jeux dangereux*, les velléités de renouvellement, ne saurait rien accorder qui modifiât sa pensée ni son style. Aujourd'hui encore, avec **Le calvaire de Cimiez**, ce romancier, que M. Lucien Maury pouvait comparer naguère à Georges Ohnet, nous apparaît l'égal de lui-même. Je sais peu de choses d'un ennui comparable à la fade histoire qu'il nous conte — et qui veut être édifiante —d'une femme ayant recueilli la fille que son mari infidèle a faite à une cousine d'origine nordique. Devenue folle, à la suite de la mort de l'adultère (M. Bordeaux se pique, ici, de psychiatrie, pour suivre la mode), ladite cousine recouvre la raison quelques années plus tard, pour venir réclamer son enfant à laquelle la malheureuse femme s'est attachée... Mais tout s'arrange, avec l'aide de Dieu. La coupable se sacrifie, c'est-à-dire renonce à faire valoir ses droits ; et la fillette née de la faute

de l'époux est adoptée par l'épouse. Le pire romanesque s'étale avec une bourgeoise complaisance, dans ce récit, et l'on ne sait ce qui en rebute le plus, de la langue, d'une accablante lourdeur, ou des sentiments conventionnels. M. Bordeaux décrit-il ? Voici un échantillon des trouvailles que sa virtuosité lui fournit :

L'eau qui jaillissait des tuyaux d'arrosage pour humecter les pelouses et les parterres se changeait en collier mouvant de pierreries aux rayons du soleil.

Ecoutez-le, d'autre part, nous entretenir d'une de ses héroïnes :

Son père, un de ces géants du Nord qui cachent sous des puissances physiques de fatales névroses s'était suicidé à la suite de pertes de jeu, malgré l'amour qu'il avait pour sa femme, épousée en France, où il était resté, et de bonne souche française, et celle-ci n'avait pas survécu longtemps à son malheur.

M. Bordeaux est un écrivain abondant, comme on sait, et il laisse aller sa plume la bride sur le cou. Aussi se livre-t-elle, parfois, à des écarts :

Son beau visage que je ne me lassais pas de regarder, que je prenais parfois dans mes mains avec dévotion, dont j'attendais, selon qu'il souriât ou se tendît, ma joie ou ma peine...

Mais, encore un coup, je ne sais si je ne préfère pas le style de M. Bordeaux aux idées d'une médiocrité prétentieuse, auxquelles il sert de truchement. Faut-il retrouver, dans *Le Calvaire de Cimiez*, ce « sens de la famille » dont M. Bordeaux veut faire le lien qui rattache ses romans les uns aux autres ? Il est possible ; encore que ce lien prendrait alors de bien singuliers détours, pour parler comme M. Bordeaux lui-même...

Romancier, certes, par la connaissance de son art, l'acuité psychologique et la grandeur des sujets qu'il traite, bien que, comme le disait dernièrement M. Alfred Poizat dans *Le Correspondant*, il n'ait pas la faculté de créer des types et soit gêné pour « faire vivant » par ses constantes préoccupations morales, M. Paul Bourget est surtout un de nos meilleurs nouvelliers. Je connais de lui des récits d'une certaine longueur, comme *Un Scrupule*, qui sont des modèles, et il vient de donner encore avec **Le Tapin** (suivi de *L'Enfant de la morte*, *Une Fille mère* et *Deux épisodes*) une preuve de son remarquable talent de conteur réaliste. Au vrai, quoique je pense que les études

classiques exercent la meilleure influence sur la formation intellectuelle de l'individu, *Le Tapin*, qui nous montre un jeune homme s'élevant par l'amour du latin à la qualité de héros, ne m'a pas convaincu qu'il suffit d'avoir fait ses humanités (une partie de ses humanités, plutôt, puisqu'il n'est pas question, ici, du grec) pour se conduire vertueusement. Mais on aime, par le temps qui court, à voir prendre la défense de la tradition classique. On ne saurait demander à M. Paul Bourget, ni attendre de lui, au terme d'une glorieuse carrière, qu'il modifie son esthétique, et je ne le chicanerai donc pas de tirer des conséquences trop générales de cas particuliers dans *L'Enfant de la morte*, qui étudie le problème des rapports de l'enfant avec la seconde femme de son père, et, dans *Une Fille mère*, celui de la maternité clandestine... *Deux Episodes*, enfin, en établissant un parallèle entre la révolution française et la révolution russe, affirment avec force le danger d'exciter les passions populaires. Et il est certain que la férocité des instincts de l'homme est partout la même. Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette férocité n'est jamais plus raffinée que lorsque l'homme demeure près de la nature ou qu'il appartient à une race inférieure. Il me semble que M. Paul Bourget eût été bien inspiré en insistant surtout sur ce dernier point.

Les lecteurs du *Mercure* connaissent **Les Jalouses**, ce roman que M. Charles-Henry Hirsch vient de publier et où, dans l'atmosphère excellemment composée d'une petite ville de province, atmosphère orageuse en outre, éclate un drame passionnel d'une violence inouïe. Sans dommage, ou presque, puisque tout s'arrange à la fin. Aussi bien, semble-t-il que M. Charles-Henry Hirsch n'ait écrit son livre que pour la scène qui en constitue le centre, en en ramassant tout l'intérêt. C'est une scène admirable, sans doute, et l'on s'étonne — tendue comme elle est — qu'il soit parvenu à la prolonger sans défaillance jusqu'à son terme. M. Charles-Henry Hirsch y révèle un tempérament d'homme de théâtre, autant, du reste, par la vigueur nerveuse avec laquelle il fait rebondir les sentiments de ses protagonistes au moment même où l'on s'attend à en voir l'ardeur épuisée, que par la profondeur pathétique des paroles qu'il leur prête.

Peut-être eussé-je souhaité que l'intervention de Mgr de Siges fût moins efficace qu'il ne l'a voulu... Le revirement de Thérèse

Gravin me paraît un peu brusque ; et je trouve, enfin, que la volonté qui préside à la construction elliptique du style de M. Charles-Henry Hirsch ne laisse pas, par endroits, de prêter quelque chose d'artificiel, en apparence, à ce qu'il fait dire de plus vrai à ses personnages. M. Charles-Henry Hirsch usait avec moins de sûreté, naguère, de son instrument ; mais n'en usait-il pas avec plus de naturel ? Il arrive, notamment, que l'emploi qu'il fait du verbe là où le substantif paraissait devoir s'imposer, prête un caractère abstrait à son langage, si riche de substance, par ailleurs, et si expressif ou si coloré.

Tiberge, le héros du roman de M. Paul Ginisty, appartient à cette catégorie d'hommes, décrite par M. Paul Bourget dans *La Physiologie de l'amour moderne*, et dont les femmes font des amis, non des amants. Ils sont toujours en tiers dans les passions, mais quand il leur arrive, par aventure, de s'y comporter comme le larron de la fable, il ne jouissent pas longtemps de leur larcin... Tel est le cas de Tiberge (un sobriquet emprunté au compagnon du Chevalier Desgrieux) qui joue dans un jeune ménage à peu près le même rôle que Pascal Delannoy dans *Amoureuse*, la célèbre pièce de M. Georges de Porto Riche, et connaît un jour la joie cruelle de posséder la femme qu'il adorait en secret, et qui ne se donne à lui que par dépit, tout en continuant de chérir son mari infidèle. M. Paul Ginisty a brodé sur un thème connu d'agréables et parfois subtiles variations. Son livre est bien composé, émouvant et juste de ton, encore que je trouve un peu conventionnel le personnage du conférencier par qui Tiberge fait la connaissance de Lucienne.

L'ambition n'est pas médiocre qui a inspiré à M. Paul Gsell **L'Homme qui lit dans les âmes**. Dans ce roman satirique, qu'il a écrit en se jouant, il ne s'agit de rien de moins, en effet, que du problème de la sincérité et du secret du bonheur de l'homme... Pilgrim, le héros de M. Paul Gsell, a appris d'un savant à fabriquer des lunettes miraculeuses qui lui permettent de lire à livre ouvert dans les cerveaux de ses contemporains. On devine que sa clairvoyance a vite fait de le convaincre de la laideur morale du monde, si, par exception, elle lui révèle une créature charmante. Peut-être, cependant, ses découvertes, que la loi de l'antithèse ou des contrastes gouverne, ne sont-elles pas toujours assez inattendues... Qu'on lui montre blanc, c'est noir qu'il voit aussi-

tôt qu'il a chaussé ses besicles. Je crois la vérité plus nuancée, je veux dire le mal plus inextricablement mêlé au bien. Je crois, aussi, que le Paradis terrestre que M. Paul Gsell imagine et où tous les hommes, cessant de dissimuler, ont pris le parti de s'entendre loyalement, n'est ni réalisable ni peut-être souhaitable. La fantaisie en serait absente qui doit beaucoup au mensonge, volontaire ou non. Mais M. Paul Gsell a de l'esprit et de la générosité, et son livre se lit avec beaucoup d'agrément. Les mœurs présentes lui faisaient, je le reconnais, la partie belle. Il n'en a pas moins saisi avec à-propos les occasions qu'elles lui offraient d'exercer sa verve de censeur.

M. Léo Dartey nous présente dans **Au Lac d'amour** (lac légendaire, symbolique aussi) un type de petite femme très réel et très joliment observé, dont la vertu risque de faire le plongeon, mais qui s'en tire sans autre mal que quelques éclaboussures... Il arrive, il est vrai, moins rarement qu'on ne croit, que l'épouse la plus follement éprise de son mari, et la plus honnête ou la plus fidèle, commette une faute par excès même de passion, parce qu'il est dangereux de dépasser un certain degré d'exaltation des sens. Que le hasard veuille qu'une telle femms se trouve un jour privée de son trop fougueux partenaire, et la voilà la proie possible des désirs du premier mâle venu. C'est qu'elle vit dans un état constant d'érotisme, ou dans la hantise de la possession charnelle, et que tout lui semble devoir se ramener à l'acte qui l'émeut si profondément. Il y a beaucoup de dialogues dans l'alerte récit de M. Léo Dartey, un peu trop, peut-être, et cela lui donne un air d'improvisation. Mais la facilité même de ce récit a son charme, quoiqu'elle elle n'aille pas sans quelques incorrections, celle-ci, entre autres. que je ne puis pas ne pas relever : « Il faut que je lui cause » (page 15) pour « que je lui parle ». Sans doute, s'agit-il moins de psychologie que de physiologie dans le livre de M. Léo Dartey, dont la sensualité — d'apparence frivole — a un caractère bien moderne. Mais il est plein d'esprit, et je le répète, d'une fine observation.

Mémento. — M. Paul Morand est un homme d'esprit. Je le savais ; mais il m'en donne une nouvelle preuve, en vérité charmante. Je m'étais formalisé, dans une précédente chronique, de n'avoir reçu qu'un exemplaire de la 15e édition de *Magie Noire* (Grasset) : il m'en adresse un « cahier vert ». Et me voilà son obligé... Heureusement, je n'aurai

pas à pécher par complaisance en disant du bien de ce recueil de contes qui est un des meilleurs que M. Paul Morand ait écrits, un des plus amusants et des plus expressivement colorés, sans aucune de ces acrobaties gratuites qui pouvaient à la longue agacer un peu dans ses précédents livres. Sous la forme légère qu'il lui a donnée, celui-ci contient d'ailleurs un sujet important et remue beaucoup d'idées. Il y est question du problème ethnique que M. Morand prend au sérieux et qu'il traite, m'a-t-il semblé, en disciple convaincu de Gobineau. Pour lui, la race noire n'est pas une race jeune, mais une race sénile, et c'est le retour à l'enfance qu'il decèle sous la puérilité dont elle présente l'apparence. Impossible en conséquence de l'améliorer. Superstitieuse ou plus exactement fétichiste, elle est cela surtout, et l'exemple que M. Morand nous donne, entre tant, de cette particularité, prend un caractère hallucinant, grâce à l'effet de contraste dont il a usé pour le mettre en valeur dans le récit intitulé *Bâton rouge*. Les traits du noir demeurent immuablement sous le vernis de la civilisation, et réapparaissent à la première occasion, avec une soudaineté souvent violente, quel que soit le labyrinthe des croisements où l'on a tenté de les égarer. J'ai connu un Européen qui était un véritable nègre blanc, avec tous les caractères anthropologiques que l'on sait, mais qu'a renouvelés en les énumérant avec pittoresque M. Morand, et qui ne pouvait, en outre, dire Monsieur autrement que *Messié*, comme ses ancêtres de la Guadeloupe ou de la Martinique. D'une telle fixité racique, M. Morand donne trois illustrations, l'une pathétique (*Adieu New York !*), l'autre réaliste (*Excelsior*), la troisième bouffonne (*Syracuse*) dans *Magie Noire* qui abonde en formules heureuses et compose une véritable « somme » de sa connaissance de la race qu'on appelait jadis satanique. « Voir ce qu'il y a derrière cette impérieuse mélancolie qui sort des saxophones », c'est à quoi M. Morand s'est appliqué dans le présent livre, après avoir écouté, ici, entre deux voyages la musique nègre. Il y a pleinement réussi.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Terminus : 3 actes et 4 tableaux, par M. Henry Soumagne au théâtre de l'Avenue.

Il paraît généralement, et avec trop de certitude, que le voyage de la vie est accompli par une multitude de passagers avec une absence de conscience et de gouvernement de soi qui les classe, en somme, bien au-dessous des objets inertes, car ceux-ci, pour le moins, ne gesticulent pas inutilement. Dans

cette vue, on pourrait féliciter l'auteur pour ce que sa pièce participe moins d'aucun caractère humain que du sort de quelque vulgaire bagage. Mais en cela même l'auteur n'apparaît guère original, et il devrait partager le compliment avec les autres auteurs dramatiques du jour. Ce **Terminus**, qui commence la saison, est particulièrement misérable. L'auteur désire, c'est certain, qu'on le classe dans la catégorie des auteurs « d'avant-garde » pour « théâtres d'Art », tels que nous les subissons, c'est-à-dire qui n'ont aucune grâce de l'esprit, et qui sont bornés, empêchés dès leur début, par une prétention ridicule aux qualités éminentes qui sont celles du génie. Tout de go ils se les accordent, tant leurs esprits obtus sont incapables de les comprendre. Et ils vont là-dedans avec une suffisance d'aliénés et une innocence comique. C'est à ce spectacle, cent et cent fois répété, que la production théâtrale contemporaine nous invite et nous lasse.

La pièce en question, à la fois sérieuse et niaise, à la fois « littéraire » et « philosophique », est d'autant plus navrante qu'elle envisage un sujet complexe et intéressant : le retour de notre regard dans notre mémoire au voisinage du trépas (1), ou de quelque grave infortune qui nous y fait plus particulièrement songer. Alors, nous ont rapporté ceux qui y sont passés, toute leur jeunesse défile comme en un éclair dans leur pensée. « Toute la jeunesse », c'est une impression — et une expression — bien vagues. Ce qui sort des refuges mémoriaux du cerveau au moment des transes physiques ou morales, ce sont les frappes initiales sur notre conscience qui s'entr'ouvrait, ces faits, souvent menus ensuite à nos regards d'hommes mûrs, mais qui ont, au début, fait éclater les premiers bourgeons de notre matière à connaître. La trace de ces violences premières — et qui sont dans l'ordre

(1) Sur la prédiction d'un sorcier de foire, un jeune homme sait qu'il va mourir dans trois heures. Il revoit sa vie, débite mille bêtises (où l'auteur laisse la bride à la pénurie de ses spéculations et à sa prétention à proportion). Alors que nous demandions grâce pour nous, c'est le jeune homme qui l'obtient : minuit sonne et il ne meurt point ! Joie et breuvages avec sa bonne amie et une compagnie adéquate. Mais ce n'est qu'un répit, car le consciencieux sorcier s'est aperçu, entre temps, qu'il s'était trompé d'une heure (l'heure d'été). Il arrive pour présenter ses excuses et rectifier, alors donc que le jeune homme n'a plus qu'une demi-heure à vivre. Tout cela est stupidement lugubre. Dès ce début de la saison, voilà qui continue bien les précédentes ; et voilà qui promet.

naturel pourtant — ne se cicatrise jamais. Elles ont pris place dans notre subconscient et restent les témoins secrets primordiaux des resssorts fonciers de notre caractère et de notre sensibilité. Ces impressions soudaines, dégagées de toute réflexion et de toute volonté oppressive, dénoncent la voix intime et spontanée de nos élans, de notre délicatesse innée, de notre condition personnelle originale. Pour le profit de notre excellence future, de la formation de nos bases, le meilleur, semble-t-il, est que nous nous soyons trouvés alors, à ces jeunes expériences, méconnus et heurtés, afin que les réactions de notre défense se développent; que la béatitude et les illusions ne puissent nous apporter la mollesse. Doucement alors, le caractère se forme et s'épure, puis la compagnie circulaire examinée et peu à peu découverte dans sa vraie nature dévorante, nous pourrons ensuite l'employer ou la rejeter conformément à notre curiosité, à notre hardiesse, à notre amusement, ou à notre dégoût.

Il nous est assez difficile de distinguer si nous devenons nous-mêmes par les circonstances extérieures qui ont enchâssé notre jeunesse, ou si c'est notre caractère original, notre naturel, qui ont choisi automatiquement les objets de leurs réactions positives suivant leur propre composition. Il y a là un enchevêtrement qu'il n'est pas aisé d'éclairer à notre expérience, puisque cela s'est passé dans notre embryon moral. Par exemple, qui peut savoir — après avoir constaté que sa première enfance s'est passée dans des circonstances hostiles à sa nature — si, dans des circonstances de croissance plus en accord avec ses aspirations, il n'aurait pas trouvé, autant et peut-être mieux encore, leur désillusion ? Ne sommes-nous pas plutôt nés avec un cœur insatiable, toujours oppressé tant il est éperdu ?

Ce qui est clair, c'est que l'enfant doit plier, ou s'écrouer en lui-même s'il ne peut, pour une cause ou une autre, participer au torrent social qui l'entraîne. Sa ressource instinctive n'est désormais que de vivre et de grandir sur sa propre substance, si son recueillement lui apporte cette force qui peut tenir en échec ce cirque mondain qui voudrait le fondre.

Les premiers chocs reçus par la substance neuve de nos facultés à ressentir, voilà ce qui soudain se découvre quand notre animal flaire l'approche de l'abîme éternel, si c'est dans une révélation soudaine et ultime de la toute proche précipitation. Mais si,

soit dans une assurance de quelque répit, soit dans l'un de ces états si familiers à une pensée sérieuse à son apogée de vigueur où les choses sont, quasi constamment, jugées comme de manière testamentaire, l'intelligence, la raison restent au gouvernement et guident le retour de notre peusée parmi notre mémoire, c'est alors, moralement, un mécanisme plus réfléchi qui s'établit, et où interviennent les analyses et les remarques qui se greffent sur les matériaux proposés par la mémoire. Un choix classe et c'est notre total que nous tâchons à faire.

Je regardais tout à l'heure le *ressentiment* de la première enfance, j'indiquais ces premiers coups de force et, sous les provocations extérieures, notre cocon d'inconscience. Ce départ de notre évolution donne son appui à la suite. Il en est le premier état. Ce que je montrais, pour si élémentaire que ce soit, — à cause de cela même — reste l'armature, le tronc de toute la formation personnelle ultérieure. On sait que le caractère est immuable en lui-même, et que les différentes expressions ou positions qu'il prend dans la vie sont seulement son réflexe franc ou masqué — au cours des événements importants. C'est l'intelligence qui, peu à peu, mène la politique de ce seigneur de plus en plus retiré, mais toujours prêt à frapper, de son veto ou de son sceau, lorsqu'un incident est assez grave pour l'émouvoir, les grands coups décisifs de sa répulsion ou de sa sympathie. Il donne déjà ses premières décrets jusque dans notre germe. Avant même les premiers contrôles des débuts de l'intelligence, il perce parfois nettement notre enveloppe et se manifeste dans des affirmations aussi fermes, aussi irréductibles qu'il peut le faire à notre pleine maturité. Le caractère est présent intégralement dans le *fœtus* même, où sa volonté et son action sont déjà de se nourrir et de se conserver. Mais sa conscience ne naît que dans sa liaison, plus tard, avec les premières ondes de l'intelligence. Bientôt, ensuite, les vagues de celle-ci enveloppent ce roc. Mais chaque ouragan, balayant la surface, le découvre intact et non entamé. C'est lui qui, dans nos transes, rapporte à nos yeux les images et les stigmates de nos premières tendresses comme de nos premiers affronts.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Ferdinand Lot : *La fin du Monde antique et le début du Moyen Age.* Collection « L'Evolution de l'Humanité », La Renaissance du Livre. — Divers : *Histoire et Historiens depuis cinquante ans*, 2 volumes, Alcan. — Mémento.

Dans le vaste ensemble intitulé « L'Evolution de l'Humanité » et dont la publication a pour animateur M. Henri Berr, directeur de la « Revue de synthèse historique », l'ouvrage de M. Ferdinand Lot, l'éminent médiéviste, sur **La fin du Monde antique et le début du Moyen-Age**, forme le lien entre la première section : « Préhistoire, Protohistoire, Antiquité », et la deuxième : « Origines du Christianisme et Moyen Age ». Certains volumes de cette Histoire générale nous ont déjà été adressés, qui furent ici l'objet d'un compte-rendu (1). Le trait dominant de cette nouvelle série historique est l'effort synthétique, conçu de telle sorte, dit M. Henri Berr, que « toujours et partout l'accent » se trouve placé « sur la vie sociale et intellectuelle », où « selon notre hypothèse, est le cœur de l'Histoire. »

M. Ferdinand Lot, en assumant, pour sa part, de raconter la fin du monde antique et les commencements du moyen âge, s'est trouvé prendre pour sujet, pour profond et difficile sujet, l'histoire d'une transition sociale. Transition pathétique, toute faite de décompositions de ce qui fut et d'ébauches de ce qui sera, ceci mêlé à cela en une confusion qu'il ne faut pas s'imaginer furieuse (les invasions du v[e] siècle n'ont pas été « ce torrent dévastateur qu'on s'était longtemps représenté »), mais qui pour être lentement progressive, — car le train du monde continue son cours à travers tout cela, — n'en est peut-être que plus difficile à saisir. L'historien, dans de telles conjonctures, doit faire fonds sur l'histoire psychologique, car c'est alors qu'il faut considérer les états d'âme, pour y voir clair, d'après eux, dans les faits. Des différences, des oppositions s'accusent dans la comparaison de deux périodes comme la fin du monde romain et le commencement du monde médiéval. Mais, disons-nous, il n'est pas si facile de les saisir. Vue du côté des faits, l'histoire, du IV[e] au VII[e] siècle et au delà, nous présente le spectacle d'un « émiettement terri-

(1) *L'Italie primitive et l'Impérialisme romain*, par Léon Homo ; *Le Génie romain dans la Religion, la Pensée et l'Art*, par Albert Grenier ; *Les Institutions politiques romaines : de la Cité à l'Etat*, par Léon Homo. Cinquante-et un volumes, répartis en deux sections, ont été annoncés. Vingt et un volumes se trouvent publiés à ce jour.

torial » toujours croissant. De la division de la puissance romaine en empire d'Occident et en empire d'Orient jusqu'au chaos parcellaire du IXe siécle, les cassures ont été *indiscontinues*, et elles sont allées « jusqu'à l'anéantissement de l'idée d'intérêt général, jusqu'à la disparition de la notion d'Etat à l'époque barbare ». (Page 213). Or, saisissons, dans les lettres, la philosophie, la religion surtout, les manières de penser qui se sont fait ainsi jour, et c'est alors que nous sentirons, pleinement, que le monde s'est transformé en sa substance, et qu'un « contemporain de Dagobert », par exemple, n'est plus le même homme qu'un contemporain de Dioclétien ou même de Constantin. (1) C'est dans les âmes que se trouve le renseignement décisif et permanent sur les causes externes qui agirent sur elles.

L'exposition historique de M. Ferdinand Lot, très pénétrante, « intériorise l'histoire », suivant l'expression de M. H. Berr.

On peut, cependant, garder l'impression que l'auteur s'est montré un peu pessimiste en ce qui concerne l'Empire romain. Par ce pessimisme sur Rome antique, M. Lot est enclin à découvrir en elle de bien bonne heure le Moyen-Age. Par exemple, dès le IIIe siècle, la prépondérance de la grande propriété terrienne a, pour lui, un air de famille moyen-âgeux. C'est déjà, sous le rapport domanial, la parcelle seigneuriale substituée à la cellule antique, laquelle est la cité. « Les bases économiques, sinon juridiques et politiques, de la féodalité médiévale, dit M. Lot, sont déjà constituées sous le Bas-Empire. » Sans doute, c'étaient là, plus ou moins, si l'on veut, de très anciens « filaments organiques » préfigurant le Moyen-Age ; et d'autre part M. Lot est un esprit trop fin et trop réaliste, et muni d'une science trop au courant, pour apporter, dans son tableau de la dégénérescence romaine, la superstition des causes finales, et pour donner à croire qu'il savait d'avance que cette civilisation était destinée à périr. Tout de même, on peut conserver des doutes sur le caractère irrémédiable du « mal interne » dont cette société eût péri, dit-on, « même sans les Barbares ». Le statut impérial, tout empirique, avait un vice, certes, mais Dioclétien n'en a pas moins pu rétablir l'Empire. D'autre part, le tableau de la « régression économique » est assurément admirable ; mais peut-

(1) Ce « contemporain de Dagobert » ne savait pas tant que cela que l'Empire romain fût « tombé ».

être est-il excessif de dire que le capitalisme romain ne servait qu'à l'usure. Les idées de Mommsen et de Ferrero sont plus larges. Quand nous songeons à Rome impériale, nous voyons une civilisation de grande ville. M. Lot nous rogne par tous les bouts cette image ample et nombreuse. De toutes les hypothèses que la science accumule avec ou sans résultat sur la capitale d'un des plus vastes empires qui aient existé, M. Lot ne retient que les plus restrictives. Superficie, population, tout se réduit à vue d'œil sous sa plume, au bout de laquelle, pour un peu, viendraient les mots : « grand village » (1). Rome, au IIIe siècle, dans l'enceinte d'Aurélien, mesurait, dans sa plus grande étendue, près de six kilomètres, ce qui n'est déjà pas mal. Il n'est pas sûr qu'elle n'ait pas été plus grande avant l'enceinte d'Aurélien, quand elle s'était tellement développée autour de la vieille enceinte de Servius. A une époque (vers le milieu du IIIe siècle) où les villes de l'Occident, après la première invasion germanique, se rétrécissaient sensiblement en s'entourant de murs, pourquoi Rome seule, dans la même opération, à la même époque, se fût-elle agrandie ? Les cinq à six kilomètres notés plus haut représenteraient donc, sous Aurélien, un minimum (encore considérable), ce qui impliquerait, pour les deux premiers siècles, une très vaste région urbaine. M. Lot, enfin, attribue un caractère « monotone, ennuyeux », à la civilisation romaine. Il en prend pour témoignage ce que les œuvres de l'art décoratif, — la sculpture, par exemple, — y avaient de poncif, les mêmes motifs s'y répétant à satiété. Hé ! je sais bien que les sculptures des Portiques du Champ de Mars, entre autres, dont Martial parle dans quelques Epigrammes, n'ont rien de très neuf ; mais le même Martial nous donne par ailleurs les tableautins les plus animés et les plus pittoresques de la vie des rues. Rome impériale ennuyeuse ? Je vous assure que non ! Je m'y suis beaucoup amusé.

Quoi qu'il en soit, la valeur du point de vue psychologique, disions-nous, reste entière. L'état des esprits est la trace la plus significative laissée par les faits. Sous ce rapport, M. Lot ne manque jamais de nous offrir, chemin faisant, des points de repère d'une nature toute mentale (2).

(1) Il donne à la Rome impériale 200 à 250.000 habitants tout au plus.

(2) Les transformations du Droit romain sont également significatives. Voir, à cet égard, page 152, une des « nouveautés étranges» (et pourtant inévitables) « qui violaient tous les principes juridiques ». Voir aussi l'appréciation du

C'est qu' « il est une chose, dit-il, plus profonde, plus stable que les formes politiques, toujours éphémères, c'est ce qu'on appelle la civilisation. Dans ses parties les plus hautes, les lettres, les arts, la philosophie, la religion, les transformations ne sont pas moins saisissantes que dans le domaine politique... »

Ce sont les plus importantes, comme indices de la portée de ce qui s'effectue dans le monde. Elles annoncent la disparition et la naissance des sociétés, — sociétés antiques et sociétés barbares, dans le livre de M. Lot.

De nos jours, la très-pauvre littérature d'après-guerre, le plus souvent faite de fastidieux érotisme dans sa partie imaginative (en exceptant des œuvres qui décrivent de façon méritoire les maux advenus), dénote seulement une régression de la civilisation où nous avons vécu ; elle ne fait prévoir, jusqu'ici, aucune nouvelle civilisation digne de ce nom. Car, pas plus que l'esprit des autres basses époques de l'histoire, on ne peut dire civilisée la mentalité sommaire, à la fois brutale et chimérique, formée en Europe sous l'influence de la « Grande Guerre ».

Histoire et Historiens depuis cinquante ans. Rédigé par un groupe de savants français, auxquels se sont joints quelques savants étrangers, et publié à l'occasion du cinquantenaire de la *Revue Historique* (1876), à qui revient l'honneur de cette précieuse initiative, ce recueil (deux volumes 8o donnant XVII-758 pages) est, sous forme d'une série de « courtes monographies », une véritable histoire de l'historiographie mondiale depuis cinquante ans. Instrument de travail de premier ordre, il est destiné à rendre de grands services. On y expose les méthodes, l'organisation, les conditions et les résultats essentiels du travail historique de 1876 à 1926, « soit dans le domaine des histoires nationales, soit dans celui des histoires spéciales ». On conçoit qu'il soit impossible, dans un compte-rendu nécessairement très limité, de parler avec détail d'une telle enquête. On ne le pourrait pas tout de suite, d'ailleurs : ce n'est qu'à l'usage, et avec le temps, les occasions déterminées de s'y référer (et nous en aurons certainement), qu'on doit compter se rendre familier avec la masse, d'ailleurs admirablement

Droit germanique, page 462. Aujourd'hui, le droit international qui s'essaye à quelque chose vraiment de vertigineux eu égard au chapitre insignifiant des sanctions, montre trop qu'il a été conçu dans une catastrophe.

ordonnée, des renseignements recueillis dans ces deux volumes, dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques historiques, comme aussi dans celle de tout publiciste soucieux de connaître l'état les études historiques dans le monde, à ce jour. Un tel exposé peut ne pas être également complet dans toutes ses parties (M. A. R. Cederberg, dans sa revue de l'historiographie baltique, dit avoir « plus particulièrement parlé des travaux relatifs à l'Estonie, qui nous sont plus familiers »), mais les noms de ses rédacteurs, l'estampille qu'il porte lui donnent, est il besoin de le dire ? une valeur éminente.

Le tome I contient l'historiographie des pays européens, par ordre alphabétique ; le tome II, celle d'Asie et des deux Amériques, plus les antiquités et les spécialités, avec un article final sur l'organisation internationale des Etudes historiques (1). Certains des pays dont on s'occupe sont ceux de la cartographie politique d'après la Guerre : la Finlande (voir page 146), les Pays Baltes (Estonie, Lettonie, Lituanie), la Pologne (avec des pages où la portée politique des études historiques polonaises — histoire nationale — est curieusement soulignée), la Tchécoslovaquie (pages importantes) et la Yougoslavie.

L'ouvrage semble se présenter, à titre principal, comme une entreprise d'information. Mais un esprit critique y est sensible aussi, dans la mesure que comporte la claire et complète présentation des documents (2). Autant qu'il paraît, on n'a point pensé que l'Introduction dût accueillir, même après une enquête aussi étendue, des vues générales. Son auteur, M Pfister, ancien directeur de la *Revue Historique*, retrace l'état plus ou moins défectueux des études d'histoire en France avant 1870-76, et montre l'importance du rôle de Gabriel Monod et de la Revue, dont il fut le fondateur, dans la nouvelle organisation

(1) Voir au Mémento : *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences.*

(2) Dans les références relatives à la Révolution d'Angleterre, on souhaiterait qu'une plus large place eût été faite à Thomas Carlyle, bien que ce grand écrivain date de cette époque, de ce « jadis », où l'autodidactisme et même le génie sévissaient en Histoire... Mr. Firth et Miss Lomas, dans leur édition revue et augmentée des *Letters and Speeches*, « protègent » un peu trop Carlyle .. (j'ai montré cela autrefois dans ma traduction du *Cromwell*) ; et M. Charles Bémont, peut-être, en a trop cru leur ton de suffisance. Peut-être aussi s'est-il trop fié à l'article tout-à-fait insuffisant et injuste de M. Ed. Fueter dans son *Histoire de l'Historiographie moderne.*

du travail historique. L'Histoire où, jadis, quelques individualités plus ou moins isolées, et parfois géniales, travaillaient à tâtons, semble, de plus en plus désormais, devoir vivre de contrôle collectif, dans une grandissante clarté documentaire. M. Pfister donne la liste suggestive des premiers rédacteurs ou correspondants étrangers que sut, dès ses débuts, grouper la Revue afin de publier une partie internationale vraiment informée. Il n'est pas besoin de souligner l'importance de ses « Bulletins », auxquel doit se référer « quiconque veut connaître le mouvement historique dans ces cinquante dernières années ».

M. Louis Halphen, qui a rédigé l'article « France » avec sa compétence habituelle, fait la part du Passé, alors que l'Histoire-Science était, peut-on dire, sans suffisante organisation, et il est assez mélancolique d'y trouver, sous des dates pourtant relativement rapprochées, des noms comme Renan, Taine, Albert Sorel, etc. Mais, depuis eux, la recherche documentaire, en raison de sa spécialisation croissante, a risqué de verser dans le détail stérile et dans l'éparpillement des sujets. Aussi, est-ce avec plaisir que nous entendons M. Halphen constater qu'aujourd'hui l'esprit de synthèse a repris vigueur. Et, dit il, ses opérations ont une sûreté toute nouvelle, « grâce à l'expérience de ces cinquante dernières années », de sorte que « le danger d'un divorce entre l'érudition et l'histoire, que certains jadis annonçaient comme imminent, semble définitivement conjuré. » Acceptons-en l'augure.

Mémento. — *Revue Historique* (mars-avril 1928) Marc Bloch. Les « Colliberti », étude sur la formation de la classe servile (*suite et fin*). (L'auteur, dans cette considérable étude, attachante par de nombreux détails sur la classe servile au moyen-âge, établit que les colliberts, ou « culverts » — ? ne se distinguaient pas des serfs. Quelles étaient donc les particularités qui ont pu les faire considérer comme formant une classe différenciée d'eux, tout en étant encore plus ou moins servile ? Question ardue, complexe, que l'on s'applique à résoudre). André Paul : Les refugiés huguenots et wallons dans le Palatinat du Rhin. (Intéressant. « L'histoire du Refuge protestant a été abondamment, mais inégalement étudiée »). Louis Bréhier : Charlemagne et la Palestine. (Critique des nouvelles études, de M. Kleinclausz en France et de M. Einar Joranson en Amérique, sur « la question si controversée» des rapports de Charlemagne avec la Palestine. On sait que M. Louis Bré-

hier a étudié cette même question, en concluant à « l'existence en Palestine, sous Charlemagne, d'un régime établi avec le consentement du calife. » Tout en faisant des concessions, M. Bréhier maintient l'existence d'« une sorte de privilège de protection des chrétiens, reconnu à Charlemagne par le Calife). Georges Weill : Les Mémoires de Joseph Rey. (Etude sur ces Mémoires, rédigés entre 1839 et 1841. Leur titre en dira l'intérêt : « Mémoires, sur la Restauration ; appréciation des divers partis qui furent opposés à la branche aînée des Bourbons depuis son retour en France. ») Bulletin historique : Histoire grecque, 1925-1926, par Paul Cloché. Histoire de France de 1800 à nos jours, et questions générales contemporaines, par Raymond Guyot. Comptes rendus critiques. Bibliographie.

Revue des Etudes Historiques (avril-juin 1928). L. Karl : La Hongrie et la Diplomatie européenne au dix-septième siècle. (Intéressant, mais bref. De caractère surtout pittoresque. « Ceux qui dirigeaient les affaires au XVIIe siècle n'ont jamais négligé, dans leurs calculs, la Hongrie ou la Transylvanie », — celle-ci ayant même donné son nom à un fameux tripot parisien du XVIIIe siècle, rendu célèbre par l'Abbé Prévost dans *Manon Lescaut*.) Comte de La Roche : Les écuries du Roi sous l'Ancien Régime. J. D'Auriac : La toilette de l'impératrice Joséphine. Em. Déborde de Montcorin : Marc-Antoine Désaugiers (le chansonnier). Comptes rendus critiques. Bibliographie.

Bulletin of the International Committee of Historical Sciences (Number 1., october, 1926. Les Presses Universitaires de France.) Ce fascicule nous a été adressé longtemps après la date qu'il porte. Nous le comprenons dans ce compte rendu, vu son intérêt, malgré le caractère embryonnaire des organisations dont il y est question. On y trouve le procès-verbal de la réunion tenue à Genève, les 14 et 15 mai 1926, par le Comité international des Sciences historiques (dont ce Bulletin se présente comme l'organe) ; une enquête sur l'organisation des historiens, avec les réponses de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Belgique, de l'Espagne, des Etats-Unis, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et du Portugal ; des Comptes-rendus des plus récents Congrès d'histoire ; enfin divers documents.

Je ne veux achever cette chronique, où il est question de l'organisation générale des Etudes historiques, sans mentionner la catholique *Revue des questions historiques*, dont les *Courriers* donnent en abondance une bibliographie de premier ordre et sont d'une grande importance.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre Chanlaine : *Les Horizons de la Science* ; Bibliothèque de Philosophie scientifique, Flammarion. — Auguste Lumière : *La Vie, la Maladie et la Mort*, phénomènes colloïdaux, Masson.

M. Pierre Chanlaine est un littérateur, il a écrit des romans et des pièces de théâtre ; dans **les Horizons de la Science**, il rapporte une série d'entretiens qu'il a eus avec des notabilités du monde politique, religieux et scientifique. Mais pourquoi avoir placé en tête de ce livre « une heure avec M. Mussolini » ?

Pour M. Mussolini, la Science permet aux Etats l'indépendance ; grâce à elle, avant vingt ans, l'Italie pourra se passer du charbon des Anglais. La Science donne à l'homme des moyens d'action, mais non de méditation ; « la Religion seule peut l'élever, l'améliorer moralement. »

Le Cardinal Gasparri déclare qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la Science et la Religion.

Nous encourageons, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, le développement de toutes les Sciences. Toutes, vous entendez ? Nous avons, au Vatican, une Académie pontificale des Sciences, présidée par un éminent savant, le Père Gianfranceschi.

Rien n'empêche un savant de rechercher les causes des phénomènes scientifiques, s'il garde la conviction que les causes initiales sont dues à la volonté divine.

L'esprit scientifique consiste à rechercher les causes véritables des phénomènes. Dans l'antiquité, on se contentait d'observer ces phénomènes et d'en attribuer les origines à la volonté des Dieux. Cet état d'esprit s'est prolongé longtemps. Il ne nous vient plus, aujourd'hui, à l'esprit de masquer notre ignorance des lois originelles en affirmant l'intervention de la volonté divine.

N'est-il pas curieux que des biologistes éminents aient pu déclarer tout récemment encore que seul Dieu est susceptible de revéler la vérité au sujet de l'évolution et de l'adaptation des êtres ?

La Science peut-elle rapprocher les peuples ? Telle est la question posée à M. Vito Volterra, sénateur, président de l'Académie royale des Sciences, membre de l'Académie pontificale, mathématicien et physicien. Certes, l'étude des sciences est un facteur considérable de progrès social. « Les bienfaits de la culture littéraire, si précieux qu'ils soient pour l'élite, ne peuvent avoir

une influence comparable sur les masses. » Mais la science n'a pas un effet bien tangible sur le moral. « L'homme ne peut s'améliorer que par une discipline rigoureuse sur soi-même, que par la méditation et la règle. »

Toutefois, la science a trouvé des moyens qui facilitent les communications entre les divers peuples ; une communauté de pensées pourra faire naître des sympathies mutuelles. Mais, quant à la fin de la guerre, conséquence de la culture scientifique intensifiée : « Ce n'est qu'un beau rêve » !

Dans ce même livre, le général X parle de la guerre de demain et se demande à quelle distance maximum on enverra les obus.

M. Painlevé, lui, envisage les bienfaits sociaux du progrès scientifique. Il s'excuse d'avoir délaissé la science pour faire de la politique. Pour lui, l'étude scientifique doit commencer dans l'enseignement primaire et prendre une place importante.

Le progrès scientifique ne force pas l'homme à travailler davantage. Il lui donne le moyen de travailler plus efficacement.

M. Painlevé, qui est ministre de la guerre, ne dit pas que la paix n'est qu'un beau rêve.

La Science a révolutionné les moyens de communications entre les hommes. M. Marconi expose ses vues sur la T. S. F. M. Ed. Belin dit ce qu'est la télévision et ce qu'elle sera dans un court délai. MM. Louis Bréguet et Jules Rateau parlent des questions d'aviation : « Pourra-t-on bientôt, en volant aux hautes altitudes, faire le tour de la terre en quatre jours ? » M. Rosengart, des Etablissements Peugeot, envisage l'avenir de l'automobilisme en France. M. Breton a des idées très personnelles sur la navigation maritime.

M. J. Charcot répond à cette question : « Existe-t-il un intérêt scientifique à la découverte des pôles de la terre ? » Il termine par cette boutade :

Une autre raison m'a fait aller au pôle. C'est le plaisir d'être loin des hommes.

Le point de vue biologique, médical, est un peu négligé dans le livre de M. Chanlaine. Seul, le Dr Jean-Louis Faure envisage l'avenir de la chirurgie.

Je signalerai enfin un entretien avec M. Louis Lumière au sujet du cinématographe.

§

M. Auguste Lumière est l'auteur d'une théorie colloïdale des phénomènes de la vie, théorie fort ingénieuse. J'ai déjà parlé ici de *Théorie colloïdale de la Biologie et de la Pathologie* (1922) et du *Problème de l'Anaphylaxie* (1924). Dans ce nouveau livre, **la Vie, la Maladie et la Mort**, l'auteur développe et précise sa pensée.

La matière vivante et les humeurs de l'organisme sont des *colloïdes* c'est-à-dire que dans un liquide organique sont maintenues en suspension des particules ultra-microscopiques, de dimensions variables, les *micelles* ; celles-ci sont des amas en nombre variable de molécules chimiques. L'intensité des réactions qui ont lieu au sein des colloïdes de la matière vivante, autrement dit l'activité des échanges nutritifs, dépend de l'étendue des surfaces de contact des éléments entrant en jeu ; or, à poids égal, ces surfaces sont d'autant plus grandes que la dimension des micelles est plus petite.

Avec l'âge, la grosseur des micelles augmenterait, d'où un ralentissement progressif dans les phénomènes de nutrition, qui conduit à la *sénilité* et à la *mort*. A certains moments, il peut se faire des sortes de précipités dans les colloïdes organiques, une « floculation brusque ». Celle-ci expliquerait l'*anaphylaxie*, qui est le contre-pied de l'immunité : une substance insuffisante à tuer un animal normal peut déterminer des accidents foudroyants sur un animal qui a reçu auparavant cette même substance. Dans le cas de l'anaphylaxie on avait invoqué des « substances sensibilisantes », comme, dans le cas de l'immunité, des « substances protectrices » ; ce sont là, pour M. Lumière, des hypothèses inutiles. Les floculats seuls, qui irritent mécaniquement les filets terminaux du système nerveux sympathique, seraient responsables des troubles observés.

Le mécanisme des floculations humorales permet facilement de comprendre la genèse des chocs de toute nature : chocs traumatiques, chocs hémorrhagiques, chocs infectieux, chocs nerveux, choc chirurgical, choc consécutif à une irradiation solaire ou autre, choc asthmatique ; l'épilepsie, le diabète, auraient également leur cause initiale dans le floculat, qui entraîne un déséquilibre du système nerveux sympathique. Beaucoup de maladies se ramèneraient à des phénomènes de chocs.

Depuis les temps les plus lointains, déclare le Dr Paul Vigne, un disciple de M. Lumière, des esprits cultivés — les médecins surtout, — ont eu l'intuition qu'une cause unique est à la base des phénomènes d'ordre physiologique ou pathologique. Les nombreuses théories qui, de l'antiquité à nos jours, se sont ingéniées à découvrir cette cause, n'ont abouti qu'à des déboires, parce que leurs concepts reposaient sur de simples vues de l'esprit ou sur des données expérimentales incomplètes. Il y a une part de vérité dans l'humorisme d'Hippocrate et de Galien, dans les vues de Bouchard. Mais,

à Auguste Lumière revient l'immense mérite de s'être le premier rendu compte que toutes les humeurs, tous les tissus des êtres vivants, quels qu'ils soient, ayant une constitution colloïdale, c'est dans le comportement de cet état colloïdal qu'il fallait chercher la clef de tous les phénomènes d'ordre physiologique ou pathologique qui se déroulent dans l'organisme... Le floculat apparaît ainsi comme une incarnation moderne et scientifique des archées ou des humeurs peccantes de nos pères. Et l'agent thérapeutique qui, demain, nous donnerait le moyen d'éviter la formation des floculats ou de les dissoudre, ne réaliserait-il pas, en quelque sorte, la Panacée universelle, l'*aurum vitæ* des alchimistes ?

Mémento.— Dans le no du *Mercure* du 1er août, M. Bonnhiol se montre mécontent des critiques que j'ai faites de son livre, et me reproche de l'avoir lu avec trop peu d'attention. Quand un livre m'emballe, il m'arrive d'en faire le compte-rendu dès une rapide lecture ; mais quand dans un livre je vois des défaillances, je le relis plusieurs fois. C'est pour cela que j'ai tant tardé à parler de l'ouvrage de M. Bonnhiol.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

La Revue de France : La bataille de la Marne ; qui l'a conçue et exécutée ; comment la nouvelle en a été accueillie à Bordeaux par le pouvoir civil, — d'après les notes prises au jour le jour par M. le colonel Herbillon. — *La Revue hebdomadaire* : influence de Jules Verne sur les savants. — *La Nouvelle Revue française* : lettre de M. André Gide à un nouveau Panurge. — Mémento.

La fortune de M. le Maréchal Joffre est singulière. Elle lui a valu le premier bâton à étoiles décerné par la République et un fauteuil à l'Académie française. Cependant, dès septembre 1914, de pieuses personnes adorèrent dans la victoire de la Marne un miracle de la Vierge. Ensuite, le succès de l'offensive générale fut attribué surtout aux lieutenants du généralissime : Foch ou Mau-

noury, et à une initiative du général Gallieni, contraire aux règlements. Les « Souvenirs d'un officier de liaison », dus à M. le colonel Herbillon, — **Revue de France** (1er septembre) — nous paraissent éclairer d'un jour vrai la part majeure du commandant en chef à la défaite des Allemands.

Par ses fonctions, l'auteur allait du G. Q. G. au gouvernement et à l'Elysée, et vice versa. Il a noté ses impressions au jour le jour. Il les publie dans leur forme initiale. On n'en saurait douter, à lire l'aveu de son ennui, ayant reçu pour première mission du général Joffre « d'inviter le Gouvernement à quitter Paris. Oh ! pas aujourd'hui, mais d'ici trois ou quatre jours. »

A la date du 6 septembre, à 9 heures du matin, M. Herbillon entre chez le grand chef. Sur la carte, Joffre montre à son subordonné von Kluck renonçant à pousser sur Paris pour menacer l'aile gauche anglaise. Dans ces conditions, Maunoury va « s'élever sur la droite allemande et attaquer de flanc », décide le généralissime. Et lui — le taciturne — d'ainsi parler à l'officier de liaison :

— Voici l'occasion, je l'attendais plus loin ; elle se présente, j'en profite. L'ordre d'offensive vient d'être porté aux armées. French m'a promis d'attaquer aussi de toutes ses forces ; nous jouons une grande partie. On se fera tuer s'il le faut, mais on ne reculera plus — ce sont eux qui reculeront. J'ai télégraphié hier mes projets au Gouvernement, et le mouvement est commencé.

Quelle minute, dont je n'oublierai jamais le souvenir ! Le calme merveilleux de cet homme ayant jeté les dés d'une main ferme et attendant l'avenir avec sérénité m'impressionne ; je sens vibrer en moi l'irrésistible confiance et, lorsque, me serrant affectueusement la main, il me dit avec son sourire si sympathique :

— Ça y est, mon cher ami, et maintenant le ciel décidera.

Je lui réponds, souriant aussi et plein d'espoir :

— Le ciel est bleu, mon général, et c'est d'un heureux présage.

Il me serre encore une fois la main, et je le verrai toujours comme à ce moment, beau d'héroïsme simple, vrai chef, vrai maître de la destinée de la France.

Un de ses officiers d'ordonnance m'accompagne jusqu'à mon auto et me raconte l'entrevue émouvante à laquelle il a assisté la veille entre le général Joffre et le maréchal French, entrevue dans laquelle le général en chef a exposé son plan au maréchal, lui a fait entrer dans l'esprit et dans le cœur sa confiance et, lui montrant que l'heure était décisive, a obtenu de lui son concours entier et absolu.

Immédiatement après, M. le colonel Herbillon, en narrateur impartial, note ceci :

J'apprends aussi que c'est le général Gallieni qui a allumé la lanterne suivant les renseignements qui, le 4, lui étaient parvenus du changement de direction de von Kluck, et qu'à diverses reprises dans la journée il a insisté auprès du général Joffre pour que la décision de l'attaque fût prise.

Le 9 septembre, le colonel, après un voyage à Bordeaux, revoit Joffre. « Ce n'est pas fini ; mais, c'est en très bonne voie, et ça va très bien », dit simplement Joffre à l'agent de liaison qui note ensuite ce dialogue :

— Et à Bordeaux, que dit-on ? me demande le général Belin.

— On est content, et on le sera davantage quand ces nouvelles arriveront.

— Ils ont l'air d'avoir peine à croire au succès, interrompt le général Berthelot ; ils émasculent notre communiqué d'hier, comme s'ils craignaient d'employer le mot « victoire ». C'est pourtant une victoire, et une belle !

— Elle sera encore plus belle dans deux jours, dit alors le général Joffre en se levant pour me donner congé, et alors ils feront des communiqués enthousiastes.

Le 13, la retraite allemande affirmée, M. Herbillon écrit :

Le général Joffre me reçoit dans la journée et ne me cache pas qu'il est surpris qu'on émascule ses communiqués et qu'on ne leur laisse pas l'accent triomphal qu'il y met cependant bien modestement. Je lui fais part de l'impression que j'ai moi-même ressentie à ce sujet. Il est certain que si les Allemands avaient eu un pareil fait d'armes à enregistrer ils eussent fait sonner bien autrement les trompettes d'airain ! Mais, voilà, on n'ose pas, et cependant ce n'est que la vérité qu'on dirait, et cette fois-ci toute la vérité est non seulement bonne, mais nécessaire à dire et à clamer.

De Verdun à l'Ourcq, toutes les forces allemandes, me dit le général en chef, qui avaient cru se lancer à la poursuite de forces désorganisées, se sont heurtées, le 6 septembre, à des armées dont les fatigues de la retraite n'avaient brisé ni la vigueur ni le moral. Chaque jour ma manœuvre s'est développée et si, le 10, le commandement allemand a paru se ressaisir, la violente offensive de la IX[e] armée l'a forcé à céder sur tout le front, car l'extension de ses lignes et l'état de ses troupes ne lui permettaient plus d'éviter la rupture de son front. Nous avons eu tout le temps l'initiative ; nous avons imposé notre volonté à l'adversaire, l'obligeant, après une lutte de cinq jours, à se replier sur tout

le front, laissant canons, prisonniers et drapeaux. Si ce n'est pas là une victoire, que leur faut-il ?

— Mais je vous assure que le peuple sait bien que vous avez remporté une grande victoire.

— Oui, mais le Gouvernement ? Il m'a félicité, c'est vrai, mais il a l'air de vouloir étouffer la portée de l'événement qui vient de se produire.

Le Gouvernement d'alors, y compris l'exécutif, n'était pas très populaire, à tort ou à raison; mais, c'est un fait. Joffre, au contraire, était l'idole. Sans doute le pouvoir civil prenait-il ombrage du soldat heureux ? Souvenir, chez nos politiciens, de la popularité du général Boulanger, acquise sans qu'il eût rien accompli d'extraordinaire ? Probablement. Chargé de remettre les drapeaux pris sur l'ennemi au ministre de la Guerre, puis à M. Poincaré, le colonel relate : « C'est dans leur étui et obscurément que je les transporte de l'un chez l'autre ». Il fixe sur son carnet cet incroyable incident qui eut lieu le 15 septembre :

Tandis qu'un huissier roule sur le perron ces trophées qui ont été présentés au ministre, des passants s'arrêtent devant la grille et témoignent leur joie. Un secrétaire civil bondit affolé hors de son bureau et fait cacher l'huissier... Ce serait à n'y pas croire !

Ensuite, le colonel consigne l'entretien qu'il eut le même jour avec M. Poincaré :

Sous l'impression de ce fait, c'est avec une certaine vivacité que je transmets au Président de la République la réclamation du général Joffre au sujet des coupures que subissent ses communiqués. Châtrés par les ciseaux du bureau de l'information, ce qu'on lit dans les journaux ne donne pas l'impression de la réalité, et ce sont plutôt les éloges de l'étranger qui donnent à notre public le sentiment des gros succès que nous avons obtenus. Je confirme mes assertions par la transmission des radios allemands interceptés.

— Il est inutile, me dit le Président, de surexciter l'opinion. Quand les résultats définitifs seront obtenus, on pourra laisser passer les phrases les plus enthousiastes.

— Mais celles que vous envoie le général Joffre n'ont aucun caractère d'exagération. Les faits sont relatés, sans plus. Je vous assure que, si les Boches avaient pareille victoire à enregistrer, ils emboucheraient une autre trompette.

— Chez eux, le peuple est moins nerveux et une déception l'abattrait moins.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur le Président, qu'au début de la guerre notre presse sonnait une autre fanfare.

— Ce fut une erreur et une faute.

— Je suis de votre avis ; mais, malgré cette surexcitation momentanée, notre pays a merveilleusement supporté les mauvais jours. Il me semble que l'on pourrait lui donner la joie de lui montrer la vérité tout entière quand elle est bonne. Satisfaire son légitime orgueil et lui prouver péremptoirement que nous pouvons battre les Allemands, cela ne peut, je crois, que soutenir son moral. Au début de la campagne, on faisait de petits succès partiels des victoires éclatantes ; à présent, d'une victoire merveilleuse, on a l'air de vouloir faire un petit succès. Il me semble qu'il y a exagération de modestie.

— Le Gouvernement n'est pas de votre avis, interrompit-il.

Sur quoi, interrogeant l'officier sur la situation actuelle des armées, le Président critique le résultat obtenu : « la poursuite s'arrête » ; la VIe armée « ne déborde donc pas » ; « sur tout le front, nous sommes arrêtés, nous avons laissé l'ennemi s'organiser ; il n'est donc pas en déroute » ; « nous ne l'avons pas assez poussé, voilà tout ». A ce dernier argument, le colonel oppose la nécessité de reprendre un peu « les troupes fatiguées par la retraite d'abord, par la victoire ensuite ».

M. Poincaré conclut :

— Il y aura encore une bataille à livrer ; ce ne sera pas la dernière, du reste, ajouta-t-il en se détendant un peu, et j'espère que nous les gagnerons toutes, aussi brillamment que celle-ci.

Je m'incline et je sors sur cette phrase d'espérance. J'ai déjà remarqué chez le Président cette tendance à être un peu sec dans ses interrogations, avec une façon de poser les questions sur un ton qui déconcerte ; il pousse les choses plutôt au noir, et cela vous oblige à donner les réponses qui le rassureront. Il plaide contre vous, puis, après, sa physionomie sévère s'éclaire d'un sourire vraiment aimable et confiant, et on sort sans rancune pour la colle subie, ne se rappelant que l'adieu sympathique du chef de l'État.

§

M. Maurice d'Ocagne donne à la **Revue hebdomadaire** (1er septembre) des souvenirs sur Jules Verne. S'il constate que la T. S. F. ne figure pas dans les anticipations de l'inventif romancier, il rend à sa prodigieuse imagination un plein hommage et il en appelle à ses collègues de l'Académie des Sciences :

Ceux de mes confrères de l'Académie des Sciences que j'ai interrogés

à ce sujet ont été unanimes à se proclamer les débiteurs de Jules Verne, non seulement pour les belles joies intellectuelles qu'ils lui ont dues dans leur jeunesse, mais même pour l'orientation que, plus ou moins directement, il a pu, par la suite, donner à leurs pensées. Je citerai notamment : Charles Richet, le grand physiologiste, apôtre de la navigation aérienne ; Louis Lumière, inventeur du cinématographe ; Jean Charcot, l'explorateur des régions polaires ; Georges Claude enfin, à qui sont dues la liquéfaction, par des moyens industriels, de l'air et de l'hydrogène, la séparation des gaz rares de l'atmosphère et leur application à la luminescence, la synthèse de l'ammoniaque, et qui, de concert avec M. Boucherot, vient d'élaborer ce grandiose projet d'utilisation de l'énergie thermique des mers qui va peut-être, avant qu'il soit longtemps, révolutionner les conditions de notre vie économique. Or, écoutez ce que dit Georges Claude : « A qui faut-il attribuer la première idée d'utiliser ce fait si curieux de la physique du globe ? Il semble bien que ce soit à celui dont on a fait trop souvent le simple amuseur de la jeunesse, mais dans lequel il faut voir le prodigieux animateur de tant de vocations scientifiques et, en particulier, de la mienne. »

Après avoir, par des citations empruntées à *Vingt mille lieues sous les mers*, justifié cette manière de voir, Georges Claude ajoute :

« Etant donné le rôle si important du subconscient dans l'invention, sont-ce les paroles de Nemo qui, mijotant à mon insu dans ma tête, y auraient provoqué un jour l'éclair, je ne saurais le dire ; mais la chose est certainement possible. »

De grands explorateurs, et plus particulièrement Hourst, mais aussi Brazza, Marchand, Gouraud, Uzès, Baratier, sans compter d'humbles missionnaires, ne lui ont pas rendu un moindre hommage ; et le grand civilisateur du Maroc, l'illustre maréchal Lyautey, s'est plu à affirmer que « depuis vingt ans, les peuples qui marchent ne font plus que du Jules Verne ».

§

M. André Gide publie dans **la Nouvelle Revue française** (1er septembre) des lettres qu'il n'a pas toutes envoyées à leurs destinataires. Feu Walter Rathenau a reçu la sienne, non M. Louis Laloy ni M. André Thérive. Un anonyme, qui s'était remis à M. Gide du soin de le guider vers le mariage ou de le retenir en deçà de l'union conjugale, a inspiré à l'auteur de *Si le grain ne meurt*, du *Corydon* et de *La porte étroite*, cette réponse où le bon Panurge n'eût point vu malice :

Paris, le 17 avril 1928.

Monsieur,

Je lis votre lettre avec la sympathie la plus attentive, mais suis fort embarrassé pour vous répondre.

Persuadez-vous qu'en psychologie il n'y a que des cas particuliers et que, dans un cas comme le vôtre, des généralisations trop hâtives peuvent entraîner les plus funestes erreurs.

Ceci dit, permettez-moi de considérer comme bien imprudente une expérience matrimoniale qui, si elle échoue, compromet sûrement le bonheur d'une femme, et très probablement le vôtre, pour peu que vous ayez le cœur bien placé. Mais, encore une fois, il n'y a que des cas particuliers, et pour vous parler congrûment, il ne me suffirait pas de vous mieux connaître, il faudrait encore connaître celle à qui vous vous raccrocheriez.

La question des aveux est on ne peut plus scabreuse. Je serais tenté de vous dire : si vous ne les faites pas tout de suite (je veux dire avant le mariage), ne les faites jamais. Mais, dans ce cas, arrangez-vous de manière à n'avoir pas besoin de les faire — et vous aurez sûrement besoin de les faire un jour ou l'autre, si vous n'êtes pas capable de vous comporter en mari.

En règle générale, mieux vaut se sacrifier soi-même que de sacrifier à soi un autre être. Mais, tout cela, c'est de la théorie ; en pratique, il advient que l'on ne s'aperçoive du sacrifice que longtemps après qu'il est consommé.

Adieu, Monsieur, je joins à ces semblants de conseils tous mes vœux, et vous prie de les croire très sincèrement cordiaux.

Mémento. — *La Revue Universelle* (1er septembre) ; « La divine douleur », première partie, par M. Francis James. — M. P. Le Faivre : « La Légion d'honneur ; sa grandeur, son déclin ». — Suite du pathétique « Carpeaux », de M. Georges Lecomte.

La Renaissance d'Occident (septembre) : « L'influence de Rabelais sur La Fontaine », par M. A. Cavens. — Enquête sur la censure, provoquée par M. Louis Dumur brimé par les libraires belges.

La Revue mondiale (1er septembre) : « La protection de la maternité en Russie », par Mme la doctoresse Lebedéeff. — M. J. Chopin : « Un grand écrivain : Capok Chod » et un roman de celui-ci : « La fille de Jaïre ».

La Nouvelle Revue (1er septembre) : M. H. Austruy : « Les XII rois de l'or ». — MM. G. Prod'homme et E. de Crauzat : « L'Hôtel des menus plaisirs du Roi ».

Le Correspondant (25 août) : « Psychologie religieuse de Louis XIV », par Mgr Baudrillart.

La Revue de l'Amérique latine (1er septembre) : M. A. Granger : « Le prisonnier de Chillan ».

Etudes : (20 août) : « Dans les arcanes de la Cabbale », par M. J. Bousirven. — M. René Bazin : « L'amour du peuple ».

Revue des Deux Mondes (1er septembre) : « Du vieil Alger romantique à Fez la mystérieuse », par M. Louis Bertrand. — « L'unique survivant », par M. Paul Chack.

Revue bleue (1er septembre) : « La fin de Danton », par M. René Dupuis.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Mémoire de Mallarmé (*Figaro*, 13 septembre). — Les Vies romancées devant l'Histoire (*Comœdia*, 2,4 et 8 septembre). — Henri Heine (*Petite Gironde*, 8 septembre.)

Dans **le Figaro** du 13 septembre, M. Camille Mauclair consacre un émouvant et pénétrant article à *La Mémoire de Mallarmé*, à l'occasion du trentième anniversaire de sa mort :

Jamais homme ne fut plus maltraité pour avoir demandé uniquement à la vie le droit d'écrire et de rêver selon sa profonde sincérité spirituelle, et avoir durement acheté ce droit par un obscur et ingrat labeur universitaire, par une pauvreté digne, insoucieuse de tout honneur public et de toute ambition, par l'existence intime entre sa femme dévouée, sa fille exquise, et quelques amis...

. . . .

Il vécut et s'en alla dans la gêne, n'ayant jamais permis à l'amertume d'altérer sa souriante courtoisie, et ce charme magnétique qui, dans ce bourgeois modeste, révélait un prince de l'esprit.

. . . .

Qu'en reste-t-il ? D'abord quelques sonnets et poèmes d'un accent unique, d'une beauté à la fois classique et insolite, *le Guignon*, *le Placet futile*, *le Toast au tombeau de Gautier*, *l'Après-midi d'un faune*, *l'Hérodiade* inachevée, *l'Azur*, *les Fleurs*, *l'Apparition*, quatre ou cinq cents vers au rang de ce que la poésie et la langue françaises ont produit de plus noble, de plus évocateur, de plus parfait Puis, des poèmes en prose aussi attachants que ceux de Baudelaire, sauf cet extraordinaire *Phénomène futur*, qui les dépasse tellement. Des essais de musique verbale, des allusions, des incantations, sur le sens desquelles on dispute encore, et que le maître considérait comme de simples exercices, des accords préludant à la grande symphonie projetée : fragments scintillants et infiniment précieux, minimes et si riches de suggestion que toute la « poésie pure » en procédera. Des pages sur

l'art wagnérien, sur la fusion des arts, sur leurs idendités profondes, sur la mission sacrée de la poésie reprise aux origines, dont chaque mot merveilleux convie à s'arrêter et à méditer, dont chaque épithète, soulevée, révèle une source. Partout, sous la phrase mélodieuse ou la formule laconique, brillante et coupante comme le diamant, un jaillissement inouï d'idées aux associations polyvalentes pour la symphonie, le vers et le drame, aux liaisons imprévues, aux analogies logiques et magiques, des horizons inexplorés, des « comprimés » de pensée capables de nourrir et de colorer une littérature vingt fois plus nombreuse : et derrière tout cela le pressentiment constant d'une œuvre de synthèse énorme, lentement mûrie dans un cerveau inimitable, retardée par le scrupule d'un artiste fou de purisme, non éclose, retournée aux ténèbres avec lui, et dont les débris apparaissent d'autant plus pathétiques, comme ceux d'une statue grecque tombée dans les ronces... C'est peu, ont dit certains, et lui-même m'écrivait quelques jours avant sa mort : « Je m'apparais comme un ouvrier malheureux et désespéré. » Mais ces quelques gouttes d'essence éternelle du génie ont saturé déjà trente années depuis que le flacon s'est brisé.

Il reste encore ceci. Dans cette petite salle à manger, désormais si célèbre de la rue de Rome, ayant pour seul luxe quelques œuvres d'amis, Whistler, Manet, Claude Monet, Gauguin, où, appuyé au poêle de faïence, le châle aux épaules et la cigarette aux doigts, Mallarmé, doucement, parlait comme personne n'a jamais plus parlé, devant de jeunes hommes, devant des étrangers glorieux tenant à l'honneur de l'entendre alors que les échotiers bouffonnaient, dans cette pièce exiguë et chétive, le prestige d'une âme magnifique a créé un état mystique des Lettres et donné au fait d'écrire la dignité religieuse.

. . . .

Nous avons appris du Sage la notion du respect absolu de la plume et, pour excuser l'audace de la prendre, l'horreur de transiger et de mentir, la misère de la fausse gloire, l'amour du parfait, la résistance silencieuse de la conscience à tous risques, le tranquille mépris de l'opinion incompétente.

§

Dans **Comœdia**, M. Max Frantel poursuit son enquête sur *Les Vies romancées devant l'histoire*, il s'en est allé consulter MM. Fortunat Strowski et André Lamandé et Madame la Comtesse de Ségur, née Cécile Sorel.

M. Max Frantel résume ainsi la consultation de M. Lamandé, auteur d'une *Vie de Montaigne* qui est un fort bon livre :

En somme, M. André Lamandé estime que les bons auteurs de vies

romancées étudient leurs personnages avec la minutie d'un chartiste. Ils ont des références, mais ne les montrent pas. Ils ont bousculé des tonnes de poussière et de vieux manuscrits. Ils ne le disent pas. Leur but, c'est de plaire au public, avec le désir à peine avoué de redresser quelques erreurs, tout en ayant l'air de batifoler.

M. Fortunat Strowski, qui professe une vive admiration pour l'ouvrage érudit de M. Lamandé, ne s'en demande pas moins si la méthode qui préside à la confection des vies romancées est défendable en elle-même.

Lamandé n'a pas indiqué ses sources ? Il n'a pas à les indiquer... Il ne veut pas les indiquer... C'est une vie romancée...

« Faut-il approuver cette méthode ? La désapprouver ?... Moi... je condamne le genre en soi... Benjamin et Lamandé sont pardonnés, car ils ont beaucoup de talent et une conscience extraordinaire...

M. Strowski n'a-t-il pas raison ? A quoi bon dissimuler ses sources ? Ne peut-on rendre l'érudition aimable ?... et n'est-ce pas une prime donnée à l'adroit écrivain qui n'a jamais bousculé « ni tonnes de poussières », ni « vieux manuscrits », mais qui, se bornant à puiser, de seconde main, dans des œuvres érudites appartenant à d'autres auteurs, se contente de les accommoder au goût du jour, sans prendre la peine de nommer ces devanciers ou les nommant si peu qu'on ne saurait deviner ce qui peut réellement leur appartenir. La vie romancée sert ainsi d'une part à dissimuler l'excès d'érudition des uns, mais aussi, et c'est le plus souvent, à masquer le manque d'érudition des autres.

Dans ce genre à la mode, le savant fait facilement figure d'ignorant, parce que l'ignorant se plaît à faire figure de savant sans qu'il lui en coûte beaucoup de peine.

Quant à Madame la Comtesse de Ségur (née Cécile Sorel), qui certes n'a dû bousculer « ni tonnes de poussière » ni « vieux manuscrits », car elle n'en a guère le loisir entre deux tournées, — elle se borne à cette conclusion pleine de sagesse pratique et commerciale :

Une vie romancée n'est pas une œuvre historique. Soit ! Mais le public l'aime.

Le public l'aime !... ce cher public dont il faut bien satisfaire les goûts, quels qu'ils soient.

S'il n'était prématuré de vouloir conclure l'intéressante enquête de M. Max Frantel sur les *Vies romancées devant l'Histoire*,

ne pourrait-on dire déjà que le genre est excellent parce que « le public l'aime », et qu'en conséquence une vie romancée constitue un « article » de bonne vente courante ?

Bien évidemment, cette conception *mercantile* n'était point celle de Mallarmé, dont M. Camille Mauclair nous entretenait tout à l'heure, qui vécut et s'en alla dans la gêne, et que « le public » n'« aimait » pas.

Cher public !... objet de tous nos soins.

§

Dans un intéressant et spirituel article de la **Petite Gironde**, Willy rapporte des souvenirs sur Henri Heine et sur son ménage, souvenirs qu'il tient d'un certain Philibert Audebrand, qui fut jadis chroniqueur du *Figaro littéraire*.

Un jour, raconte Willy, que cet excellent homme m'entretenait avec une aménité prolixe d'un sien ami, le poète Bertaud (?), auquel je ne trouvais aucun talent, il insista : « Jeune homme, vous avez tort, il a composé une pièce fugitive qui rappelle la manière ironique et rêveuse de mon ami Henri Heine... » A ces mots, je sursautai :

— Vous avez connu Henri Heine intimement, cher maître ?

— J'ai souvent déjeuné à la taverne Kattcomb avec lui, Labiche, Marc Michel... La chère y était médiocre, mais nous nous rattrapions sur un grog au gin, spécialité de la maison, dit « grog à la punaise des bois », qui grisait à merveille.

» D'autres fois, nous prenions place à la table en fer à cheval de Dinocheau, rue Bréda ; vous avez dû entendre parler de cet antre à trente-cinq sous le repas...

Il est dans Bréda-street une obscure maison
Où fermente sans cesse un multiple poison...

» Mais on dînait beaucoup mieux chez Heine que dans ces mangeoires économiques.

— Etait-il gourmand ?

— Son estomac l'obligeait à être sobre : chez lui, il se contentait d'un bol de café au lait et d'une assiette de radis, roses comme ses joues germaniques (« son teint de poupée nurembourgeoise », disait le terrible Veuillot). Mais Mathilde cuisinait pour elle et ses invités de succulents petits plats, immanquablement pimentés par les violentes querelles que déchaînait à tout bout de champ cette jolie sotte dont Nadar rédigeait ainsi le signalement : « Elle joint à la beauté de Vénus l'intelligence de l'oie et la douceur de l'âne rouge. » Ancienne demoiselle de magasin dans une ganterie du passage Choiseul, elle

n'aimait au monde que son perroquet, aussi bavard qu'elle. Cette sale bête (je parle de l'oiseau) mourut un jour que le pauvre Heine fut pris d'une crise d'étouffement particulièrement grave ; on crut qu'il allait y rester... Mathilde, alors, lui tint ce propos : « Ecoute, Henri, je pleure déjà mon perroquet depuis ce matin ; si tu meurs le même jour que lui, c'est plus que je ne pourrai en supporter. — Alors, grinça le moribond, tu me mets sur le même pied que cet animal ? C'est trop fort. Je te flanquerai une fameuse danse lundi. »

— C'est le lundi qu'il la battait ?

— Oui, régulièrement, pour lui faire expier ses manquements de la semaine. Elle pleurait, elle l'injuriait, elle criait « à la garde ». Comme il se fatiguait vite, cette scène hebdomadaire durait peu, on allait chercher une bouteille de Cliquot, et les amis buvaient à la réconciliation du couple en chantant l'air de *Guillaume Tell* : « O Mathilde, idole de mon ââme. »

— Il y avait donc du champagne chez Heine ?

— En ce temps-là, il ne coûtait pas cher. Et puis, malgré ses gémissements continuels, le poète avait de quoi vivre.

— Pourtant, j'ai entendu dire qu'il invectivait contre son éditeur qui le détroussait.

— Quel est l'écrivain qui n'en fait autant ? Je me rappelle à ce propos qu'un jour Heine envoya au sien une Bible accompagnée de ce billet : « Voyez le chapitre de la Passion. » Bonasse, l'autre ouvrit à la page marquée par le signet et lut : « Barabas était un voleur. » Le dernier mot était rayé et remplacé par celui de « libraire ». N'empêche qu'il n'était pas dans la misère : d'abord, il recevait secrètement du roi-citoyen, tout en attaquant le régime pour la forme, une pension de dix mille francs. Et puis, il espérait toucher quelques millions à la mort du richissime banquier hambourgeois, son oncle, Salomon Heine...

» Mathilde comptait absolument sur cet héritage ; son fantaisiste époux lui avait promis de lui léguer tout son avoir, à condition qu'elle se remariât. De cette façon, disait-il, il y aura sur terre un homme qui, chaque jour, pleurera mon décès en soupirant : « Si ce pauvre Heine n'était pas mort, je n'aurais pas épousé sa veuve .. »

— Maître, quelles étaient ses idées politiques et sociales ?

— Ondoyantes et diverses ; l'homme absurde est celui qui ne change jamais ; or, Heine n'avait rien d'absurde. Au lendemain de la révolution de juillet, il se laissa tenter par le socialisme, surtout par le saint-simonisme, dont le côté pittoresque lui plaisait, mais jamais il ne donna dans le communisme, qu'il regardait comme un retour à la sauvagerie primitive, avec destruction de l'Art, de la Beauté, de tout ce qui vaut la peine de vivre. Il rêvait d'une Monarchie gouver-

née par des républicains, ou bien d'une République gouvernée par des monarchistes...

GEORGES BATAULT.

ARCHEOLOGIE

Georges Lafenestre : *Assise*. Félix Alcan. — Georges Huisman : *De Saint-Martin-des-Champs aux Halles*. Hachette.

Georges Lafenestre, trépassé maintenant, a laissé en guise de testament, si l'on peut ainsi dire, un très intéressant volume que publie la librairie Alcan, sur **Assise** et l'Art Italien au XIIIe siècle. C'est une étude d'art, mais où le personnage si curieux de saint François d'Assise tient une place prépondérante, et l'étude des constructions élevées dans la ville à son culte, ou plutôt à sa mémoire.

Quand on se trouve en présence de la ville, c'est d'abord un entassement d'arcades, une multitude de bâtiments : églises et remparts : puis, dominant le tout, la basilique à deux étages et sans toiture apparente. On sait qu'après divers essais pour installer sa communauté qui souffrait de l'extrême insuffisance de son local toujours provisoire, saint François s'adressa à l'abbé des Bénédictins qui lui accorda l'église de la Portiuncule, qui était la plus petite et la plus pauvre que les moines possédassent. Après la mort du saint (1226), ses funérailles donnèrent lieu à des scènes bien extraordinaires, mais typiques de ces âges de foi ardente. Frere Elie, son successeur, après diverses vicissitudes, annonça que le tombeau du saint resterait dans la ville et qu'au-dessus s'élèverait un magnifique sanctuaire. C'est à lui donc, à ce personnage si curieux de l'épopée franciscaine, que l'on doit la construction de la double église qui domine la ville. Saint François avait été canonisé le 16 juillet 1228. L'édification de la Basilique avait été entreprise déjà. Frère Elie fut un véritable organisateur, mais en même temps un personnage autoritaire menant un train luxueux et se prodiguant en relations mondaines. Le chapitre général fut supprimé ; à Assise et à Cortone, le nouveau dignitaire avait fait installer des appartements et des écuries, il ne mangeait plus au réfectoire, il s'était attaché un cuisinier fameux. Il s'était accointé avec l'empereur Frédéric II et, lorsque survint ensuite sa disgrâce (1239), on sait qu'il passa à son service comme ingénieur, après bien des aventures ; il fit même la guerre au Pape. Il n'avait

d'ailleurs pas abandonné les travaux de l'église, qu'il continuait à diriger, et c'est à lui que l'on doit la plupart des constructions de l'édifice. L'église d'Assise offre cet intérêt que c'est un des monuments de l'art ogival en Italie. Le livre de M. Lafenestre en indique beaucoup d'autres, mais l'art gothique ne fut jamais chez lui en terre italienne. C'est un art du Nord, des pays de brume et de pluie qui demandent de hautes toitures, des bâtiments élancés, des clochers élevés dans le ciel, et qui n'a que très peu de rapport avec les constructions plutôt basses que l'on trouve dans la péninsule, les édifices à terrasse comme la cathédrale d'Assise et les constructions ecclésiastiques d'Ufpu dont nous parlait autrefois M. Enlard. La décoration picturale des églises paraît avoir été commencée en 1236 ; le volume en parle abondamment et donne sur leurs auteurs (Giotto, Pietro Lorenzetti, Cimabué) des détails aussi nombreux qu'il est possible. L'ouvrage est illustré d'excellentes reproductions, toutes relatives à Assise et à la vie de saint François, et c'est une des heureuses publications de la librairie Alcan.

Un petit volume de M. Georges Huisman augmente la collection descriptive sur Paris de la librairie Hachette : **De Saint-Martin-des-Champs**. C'est, on le sait, le centre de la vieille ville. M. G Huisman nous conduit d'abord à l'ancien Prieuré de Saint-Martin-des-Champs, qui est devenu le Conservatoire des Arts et-Métiers. Il subsiste de ces anciennes fortifications la tour de la rue du Vert-Bois, et, en arrière, une partie de mur crénelée avec une échauguette ; dans la rue Bailly, au n° 7, une seconde tour servant d'escalier à une maison Des bâtiments du Prieuré, il est demeuré le réfectoire bâti par Eudes de Montreuil et qui conserve sa jolie porte du côté sud ainsi qu'à l'intérieur, la chaire d'où le recteur présidait tous les repas ; c'est enfin l'église dont l'abside est si curieuse par son art de transition et le clocher rasé à mi hauteur qui est resté debout rue Réaumur. On descend la rue Saint-Martin en passant devant l'église Saint-Nicolas-des-Champs.

La voie est restée intacte depuis les vieux temps, ainsi que les rues qui y aboutissent. Rue de Montmorency, c'est l'hôtel restauré de Nicolas Flamel ; plus bas, la petite rue de Venise dont on peut toucher les 2 parois en étendant les bras, l'église Saint Méry, refaite surtout au XVI[e] siècle et qui fut le quartier général de

la magistrature Janséniste. Les rues avoisinant Saint-Méry ont gardé leur physionomie ancienne pour la plupart. Mais on sait que tout le quartier est toujours en passe d'être transformé et qu'il y perdra son aspect vieillot, ainsi que sa couleur locale. Quelques pas conduisent à la rue Saint-Denis, qu'on monte en passant devant l'église Saint-Leu, édifice plutôt médiocre et qui a été amputé de son abside lors du percement du boulevard Sébastopol. Il y a dans la rue Saint-Denis plusieurs maisons anciennes et qui ont l'intérêt de posséder de précieuses caves voûtées. Dans la nouvelle rue Réaumur, deux hôtels de journaux ont pris la place de l'ancienne Cour des Miracles qui fut longtemps un repaire de mendigots et dont Victor Hugo nous a laissé une si curieuse description dans *Notre-Dame de Paris*. En descendant la rue Montorgueil, on trouve encore à gauche le vieil hôtel du Compas d'Or qui a gardé le hangar abritant les diligences d'autrefois. Rue Etienne-Marcel est encore debout, juchée sur un pan de mur, reste d'une des vieilles enceintes de Paris, la tour de Jean sans Peur, qui fit partie du vieil hôtel de Bourgogne, si célèbre dans les fastes des comédiens du XVIIe siècle.

En descendant la rue Saint-Martin, on arrivait aux Halles, bâties par Philippe-Auguste et construites au lieu dit : Les *Champeaux*. Ces halles ne comportaient que trois galeries où se tenaient des drapiers, selliers, fripiers, changeurs, ferronniers, boulangers, cordonniers, poissonniers, vignerons et légumiers, etc. Là se faisaient les proclamations royales, ainsi que les exécutions souvent féroces de la justice ; là était le pilori, etc. A côté et sur l'emplacement du petit square actuel, se trouvait le cimetière des Innocents qui fut, jusqu'à Louis XV, le grand lieu d'inhumation des Parisiens. Il y avait là une petite église, des galeries couvertes par des combles où s'entassaient les ossements. On a calculé qu'en sept siècles qu'il resta en usage plus de douze cent mille cadavres y furent enterrés ; ce charnier en pleine ville était devenu un foyer d'infection et ce fut un soulagement quand l'autorité royale en ordonna la disparition, fit conduire l'effroyable quantité d'ossements dans les catacombes. Quant à la fontaine qui se trouvait au nord-est, hors les murs, elle a été placée au milieu du square, plutôt abîmée dans sa translation et ses dispositions nouvelles.

Les halles furent le centre de la vie politique pendant tout le moyen âge. Au XIXe siècle, on les reconstruisit et elles s'étendent

maintenant jusque devant l'église Saint-Eustache. Contre la Bourse de commerce et à l'emplacement du vieil hôtel de Soissons, on trouve encore la colonne où Catherine de Médicis faisait ses observations astrologiques. Rue du Four, près de la rue Montmartre, c'est une habitation du XVIe siècle, et dont on ne sait à peu près rien, etc.

Nous en avons passé sans doute et nous ne pouvons que recommander aux lecteurs, en vue d'une promenade dans ce quartier, le petit volume de M. Huisman : *De Saint-Martin-des-Champs aux Halles*, qu'il leur sera si aisé de mettre dans la poche.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les îles Canaries et Glozel. — Venir cette année à Vichy et ne pas profiter des loisirs que vous laisse une demi-cure préventive pour aller à Glozel indiquerait pour le moins que vous êtes bien peu curieux de vous instruire des principaux événements qui accaparent l'opinion publique en France.

Car Glozel, qu'on le veuille ou non, est un de ceux là. Par suite des sensationnelles découvertes des Fradin, qui bouleversent tant de données scientifiques, des discussions passionnées auxquelles elles ont donné lieu, des faits divers qui en ont été la suite, Glozel est à l'ordre du jour, et comme 20 kilomètres à peine séparent le petit hameau de la grande station thermale, que de nombreux services d'autocars vous sollicitent, qu'au surplus la promenade est jolie, je n'hésitai pas à m'y rendre.

Oh ! certes, je n'y suis pas allé en savant, en chercheur. Je n'ai rien du premier et j'ai trop peu de loisirs pour avoir les qualités du second. J'y suis allé tout simplement soucieux de passer une agréable après-midi en compagnie d'amis charmants, et très éloigné, je l'affirme, de toute idée préconçue ; or, je suis revenu sinon glozélien convaincu, du moins fortement impressionné par ce que j'ai vu et constaté.

C'est qu'en examinant de près les nombreux objets trouvés dans le petit champ des Fradin je fus très fortement intéressé par les inscriptions glozéliennes gravées sur les tablettes et sur les vases rassemblés dans le petit musée ouvert au public.

Elles se rapprochent, en effet, étrangement, au point d'y res-

sembler complètement, aux inscriptions que je relevai il y a 25 ans au cours d'un de mes voyages sur la côte occidentale d'Afrique et que je décrivis alors aussi soigneusement que possible dans l'ouvrage que je publiai (1). En face des sables déserts les plus méridionaux du Maroc s'égrènent, chacun le sait, dans l'Atlantique, comme de vertes émeraudes dans un écrin bleu, les îles Canaries. Peut-être sommets d'un vaste continent effondré dans les flots à la suite de quelque gigantesque secousse sismique, sûrement dans tous les cas l'un des plus beaux pays du monde, l'archipel canarien est un des points du globe qui paraît avoir été habité dans les temps les plus reculés de la préhistoire.

Et c'est en herborisant dans les treize petites îles que je relevai dans l'une d'elles, l'île de Hierro, plusieurs inscriptions rupestres dont les signes glozéliens se rapprochent si parfaitement.

Comme ces lettres m'avaient paru fort anciennes et dans tous les cas très antérieures à notre ère, je les calquai et en fis une description aussi exacte que possible, que je crois utile de mettre sous les yeux des lecteurs de cette revue (fig. I. et fig. II).

Il faut, écrivions-nous alors, faire quantité de tours pour arriver aux roches écrites de la Caleta, c'est le lieudit de la petite île où elles se trouvent. Nous trouvons une première pierre, puis six autres couvertes de signes plus ou moins bien conservés. Autrefois ces débris faisaient partie d'un même bloc de rocher situé à 12 ou 15 mètres de la mer et dont la face était tournée du côté du soleil levant...

Fig. I

Non loin du barranco de la Caleta, se trouve celui de la Candia et dans une situation à peu près identique. Nous avons pu y voir une

(1) *Les Iles Canaries*, 2 volumes, chez Klinckieck, Paris.

pierre faisant face à la mer, couverte de signes que nous avons relevés.

Comme toujours, ces pierres sont situées très près de la mer, dans une contrée empreinte d'une grande sauvagerie et presque déserte. Toutes sont les blocs de roches volcaniques, noires, lisses, se rapprochant par leur situation, leur nature, de celles d'El Julian ; mais alors que les signes tracés sur ces dernières ne sauraient être considérés comme des lettres et qu'ils constituent plutôt une ornementation naïve de

(1ère pierre)

(2e pierre)

Fig. II

dessins primitifs, qui n'ont que très peu de rapport avec les écritures d'aujourd'hui, ceux de la Caleta et de la Candia sont bien de véritables inscriptions où chaque signe est une lettre C'est ainsi que plusieurs d'entre elles rappellent nos D, nos C, nos S majuscules. Alors que l'auteur des « letreros » d'El Julian a cherché plutôt à dessiner, celui de la Caleta paraît avoir voulu avant tout écrire.

Nous avons tenu à relever quelques-unes de ces inscriptions, en nous attachant à reproduire non seulement leurs caractères distinctifs, mais encore leurs situations respectives.

Puis, passant, à propos des « lettres d'El Julian », à des considérations générales, je me demandais :

De qui ces inscriptions sont-elles l'œuvre ? Des Guanches ou des peuples qui ont envahi l'île aux premiers temps de son histoire ? Nous laissons à des gens plus compétents que nous le soin de répondre. Ce qui nous ferait principalement hésiter à affirmer que ces lettres sont l'œuvre des Guanches est le petit nombre d'inscriptions qu'on relève dans l'archipel canarien : trois à l'île de Fer, une à l'île de la

TABLEAU COMPARATIF

ALPHABET CANARIEN | ALPHABET GLOZÉLIEN

(Chez-Guerrier)

(Fayraud)

Fig. III

Palme, quelques-unes à la Grande-Canarie et c'est tout. Or, est-il permis de supposer que, si les anciens Guanches avaient connu le moyen d'exprimer leur pensée par l'écriture, ils se seraient bornés à ces seules inscriptions et n'auraient jamais fait montre de leur savoir, ni sur leurs instruments de travail, ni sur leurs poteries, ni sur les murs de leurs « cuevas » (1), ni sur les autels des sacrifices. Tout, au contraire, tend à prouver que ces inscriptions sont l'œuvre de navigateurs. Elles sont toutes, en effet, gravées sur des pierres situées non loin de la mer (la Palme, El Julian), quand elles ne sont pas immédiatement sur ses bords (la Cantera, la Caleta), à proximité d'une petite plage, où l'on peut débarquer sans trop de difficultés. Pourquoi, au surplus, y aurait-il lieu de s'étonner que les premiers navigateurs ayant abordé ces îles aient voulu laisser des souvenirs de leur passage avant de se réembarquer ? Ces inscriptions nous donneront peut-être un jour elles-mêmes le mot de l'énigme, lorsqu'on sera parvenu à les déchiffrer.

Aussi, lorsque les inscriptions de Glozel me tombèrent sous les yeux, je me promis de faire part de leur ressemblance à ceux que la question intéresse. L'intérêt que j'y trouve est encore accru par l'inscription de la pierre d'Aïn-Djemáa, trouvée près de Casablanca. Il y a entre toutes ces inscriptions un air de famille qui doit guider les recherches de ceux qui s'intéressent à cette question.

La plupart des caractères que j'ai relevés dans l'île de Hierro se retrouvent dans l'alphabet de Glozel, comme il est facile de s'en rendre compte dans le tableau comparatif que j'établis ici (fig. 3).

Certains signes n'existent pas à Glozel, mais ils se retrouvent à Puyravel et Chez-Guerrier (2). Comme l'alphabet de Glozel, l'alphabet canarien emploie le point juxtaposé à côté de certains signes. Comme à Glozel, il n'y a pas de caractère en forme de B.

Il n'y a en réalité que trois signes canariens qui ne se retrouvent pas dans l'alphabet de Glozel, car plusieurs de ceux qui manquent paraissent dériver les uns des autres. Le signe en forme de 8 est arrondi aux îles Canaries et à angles aigus à Glozel.

Par contre, des signes qui, comme le 4 et les deux barres

(1) Grottes.
(2) *Puyravel et Chez-Guerrier*, par le Dr A. Morlet, Catin, éd.

horizontales, sont caractéristiques de l'alphabet glozélien, se retrouvent aux îles Canaries.

Loin de moi la pensée d'établir ici un synchronisme entre ces différents alphabets, encore moins de m'immiscer dans la querelle glozélienne, mais cependant, bien qu'à premier examen celui de Glozel me paraisse plus archaïque, il me semble que leur analogie est trop grande pour qu'il n'y ait pas eu *soit filiation, soit souche commune entre eux.*

C'est aux linguistes à tirer de ces ressemblances les conclusions qu'elles comportent. Mon unique souci actuel est de leur signaler l'analogie certaine des inscriptions que j'ai relevées aux îles Canaries, il y a vingt-cinq ans, avec celles de Glozel, et je m'estimerai heureux si j'ai pu contribuer ainsi à faciliter les études et les recherches de ceux qui ont le très grand mérite à mes yeux de travailler à doter d'une richesse nouvelle notre patrimoine scientifique.

LOUIS PROUST
Membre du Conseil supérieur des Colonies,
Député d'Indre-et-Loire.

LITTÉRATURE COMPARÉE

TRADUCTIONS ET TRADUCTEURS — Richard Aldington : *Extraits* traduits en anglais, précédés d'une étude sur *Remy de Gourmont*, illustr. et photos par André Rouveyre, 2 vol reliés, 67 pp. in 12, typogr. Mc Murtie (Éditions Pascal Covici, Chicago). — Albert Dubeux : *Les Traducteurs français de Shakespeare* (Belles-Lettres). — Léon Lemonnier : *Les Traducteurs d'Edgar Poe en France de 1848 à 1875 Gan les Baudelaire.* Presses Universitaires). — C. P. Cambiaire : *The Influence of Poe in France* : (Stechert, New York). — Marguerite Coleman : *En marge de Shakspeare* (Figuière). — Wilmot E. Ellis : *Bovarysm, the Art Philosophy of Jules de Gaultier* (University of Washington Chapbooks). — Anne ...ssely : *Influence de Shakespeare sur Alfred de Vigny* (Edition du Chandelier, Berne). — Albert Erlande : *La Vie de John Keats* (Gallimard). — Marguerite Gay : *Winesburg-en-Ohio* (Sherwood Anderson). N. R. F. : — *Un Païen de l'Ohio* (id.), préface de E. Jolas, Rieder. *Le Cachalot Blanc* (Herman Melville), Collection Aurore, Gédalge. — Jean Cocteau : *Œdipe-Roi Roméo et Juliette.* — Victor Llona : *Le Pays Pourpre* (W. H Hudson).— Muller-Bergadonne et M Heutsch : *Nocturne* (Frank Swinnerton). — Louis Guilloux : *La Nymphe au Cœur Fidèle* Marguerite Kennedy). — Monod-Vox : *L'Homme Eternel* (Chesterton), Plon, — Henry-D. Davray : *De Profundis*, 1 vol. : *La Ballade de la Geôle de Reading*, 1 vol (Wilde) et nombreuses traductions de l'anglais, notamment de Kipling (avec Louis Fabulet) et de Wells. Mercure de France. — Georges Sautreau : *La Faim*, 1 vol. *Un Vagabond joue en Sourdine*, 1 vol (Knut Hamsun). — Sigrid R Peyronnet : *Au Pays des Contes* Knut Hamsun). — *Traduction de William Blake* par P. Berger. Rieder — M Le Bour'his, *La Recherche Magnifique* (H.-G. Wells). — F.-H. Schoell : *Les Paysans* (Ladislas Reymont). Payot. — Louise Faisans Maury : *Daphné Adeane* Maurice Baring). — Louis Perret :

Les Sept Frères, préface de Lucien Maury (Kivi). — A. Jolivet : *Les Tentations de Nils Brosme* (H. E. Kinck). — G. Khnopff : *L'Août* (Stijn Strevels), Librairie Stock. — E. Legouis : *La Renaissance Anglaise* (extraits traduits). *Théâtre de Shakespeare* (traduction en cours, par pièces séparées, sous la direction de F. Koszul (Belles-Lettres) — Augustin et Henriette Hamon : *Sainte Jeanne*, 1 vol, autres pièces du *Théâtre de Bernard Shaw*. — G. Roth : *La Geste de Cuchulain*, Editions Piazza. — André Gide : *Antoine et Cléopâtre* (Shakespeare). *Le Typhon* (Joseph Conrad). — Philippe Neel : *Gaspard Ruiz* (Joseph Conrad). — Mme Missier de Maillerais : *Le Roman d'un Romancier* (Palacio Valdès). — Hélène Iswolsky : *Virineya* (Lydia Seifoulina), Librairie Gallimard. — Valéry Larbaud : *Gens de Dublin* (James Joyce). — J. de Smet *La Tragédie Espagnole* (Thomas Kyd), Renaissance d'Occident, Bruxelles. — Arthur Ellis : *Poésies de Stéphane Mallarmé*, trad. angl. (Jonathan Cape, Londres). — Enguerrand Homps : *Iphigénie en Tauride*, version française d'après Gœthe (Lemerre).

Il faudra bien un jour aborder le problème de la traduction à la lumière de ce que, pour simplifier, on peut appeler la psychologie nouvelle du langage. Nous vivons à cet égard sur des notions trop purement intellectuelles et cartésiennes de la pensée et de l'expression. Nous ignorons trop que toute langue est un fait social. Le profane imagine qu'il est possible de « transvaser », si l'on peut dire, le « contenu » d'un contenant linguistique sans en perdre autre chose que les parfums accessoires. Mais c'est la substance elle même qui s'évapore à ce jeu. Héritiers de plusieurs siècles de « *parallélisme* », nous continuons de traduire comme si l'objet et le sujet, le nom et la chose, la pensée et la matière appartenaient à des mondes qui ne communiquent point et peuvent impunément se séparer dans leur expression. Mais seule est infaillible et complète la sensation. Le critérium, d'ailleurs nécessaire, de nos traductions : « Est ce bien là ce que l'auteur a voulu dire ? » ne s'applique qu'à la portion logique ou pragmatique de son expression, la moins importante peut-être chez les grands écrivains, les penseurs et poètes, qui se meuvent dans un innombrable réseau, spatial et temporel, d'associations et d'images. Ce qu'il y a de plus « exact » en eux, au sens étymologique, ce sont les métaphores. (Voir à ce sujet Curtius commentant Proust p. 56, 60, et citant Middleton Murry : « Try to be precise, and you are bound to be metaphorical ») .. Il y a longtemps du reste, que La Bruyère l'a dit (j'abrège la citation) : « Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression... Les esprits justes donnent naturellement dans la métaphore. » Or, ce sont, dit-on, les métaphores qui, suivant le critérium ordinaire des traductions, se trouveraient ou intraduisibles et négligeables, ou transmutables en termes purement intellectuels et intelligibles ..

Ce que l'auteur « pensait », ce qu'il « a voulu dire » quand il parlait des « *multitudinous seas* » par exemple ?

> *This my hond will rather*
> *The multitudinous seas incarnadine.*
> (Macbeth, II.2.62.)

Mais il n'en savait rien, si vous entendez *penser* et *savoir* au sens cartésien. « La chose que je pense est plus que ce que j'en sais, mais ce qu'elle est d'autre ou de plus est justement ce qu'on ne peut savoir, et si on pouvait le savoir, ce ne serait pas l'objet... Mais pour l'affectivité, il ne peut pas y avoir de négatif. Ce qui est, est complet. » (Stephen Ward ; *The Ways of Life*).

A y bien regarder, tout langage n'est qu'une vaste métaphore, et ses formes les plus simples demeurent imprégnées d'un monde interne et externe, individuel et social, d'associations homogènes. Dans un récent numéro (Janvier-Mars 1928) de la *Revue des Etudes Hongroises*, M. Meillet démontrait que les catégories logiques ne concordent jamais avec les catégories linguistiques, « pas même dans les cas les plus favorables »... La catégorie du temps, « même considéré comme linéaire », n'a pas de représentation fixe dans la morphologie générale.

> Quand on parle de l'opposition du *présent* et du *passé*, on fait de la logique, non de la grammaire... Le cas du *futur* est plus saisissant encore... Son histoire enseigne que dans les langues, cette catégorie grammaticale relève de la sensibilité autant et plus que de la logique... Sous la pression de la notion claire du temps et par l'usure de l'élément affectif qui est chose normale, les formes nouvelles perdent leur action sur la sensibilité, prennent des valeurs purement intellectuelles. Mais alors naissent de nouvelles combinaisons où domine le caractère affectif...

Si cette prédominance de l'affectivité caractérise et contrôle jusqu'aux éléments de tout langage organisé, comment ne seraitelle pas souveraine lorsqu'il s'agit de la translation intégrale d'un texte ? L'auteur à traduire, s'il avait pu réduire à un sens purement logique ce qu'il était en train d'exprimer, qu'il faudrait encore, pour le traduire, transporter dans une autre langue ce qu'il sentait dans la sienne. Or, ce qu'il sentait est une essence de siècles, de races. Ceci revient à dire que toute traduction est forcément une trahison (lieu commun, c'est-à-dire vérité). Ou encore, que le traducteur parfait d'un très grand auteur serait

encore plus grand que lui, car il exprimerait non pas seulement ce que pensait l'auteur, mais ce qu'il sentait, et pas seulement ce qu'il sentait, mais la sensation qu'éprouvaient ses contemporains et ses lecteurs, laquelle est liée à l'histoire de sa langue, de son pays, de sa race, de son temps.

Les uns se tirent d'affaire par une fidélité littérale qui est la pire des tromperies, parce qu'elle aboutit à un charabia qui n'est ni *intelligible*, ni *sensible*. Les autres donnent des coups de canif dans le contrat, des coups de pouce au texte, et se substituent impudemment à l'auteur. Nous versons tous plus ou moins dans l'un de ces vices, surtout quand nous traduisons une langue relativement simple, comme l'anglais, je veux dire très libre de règles, d appareil grammatical, mais très chargée d'affectif, admirable instrument à la fois de lyrisme et de précision technique, qui est comme un bois ouvert, et semé de pièges, (cf. l'emploi du *futur*, l'usage de l'*article*). Des trois fonctions principales du language, — affective, active, intellectuelle, — nos traductions atteignent la dernière, qui est un moyen, manquent trop souvent la seconde (expressivité), qui tend vers un objet, et souvent, hélas, ignorent la première (affectivité), qui exprime l'être. Qu'il y aurait à dire sur ce sujet à peu près neuf, quelles réactions dans l'enseignement des langues *vivantes*, et les « épreuves » qui en qualifient les professeurs.... Quiconque veut, ne fût-ce qu'imaginer les mouvements qui tôt ou tard renouvelleront, agiteront l'art de traduire et les critères de la traduction, qu'il relise certaines parties des livres de M. Vendryès (*Le Langage*, Renaissance du Livre) ou de M. Bally de Genève (*Le langage et la Vie*, Payot). Non qu'il y soit directement traité de la traduction. Mais tout changement dans la philosophie du langage entraîne une révision du rôle de traducteur. Pour le moment, contentons nous d'un très imparfait critérium, — je veux dire difficile à appliquer, et ouvrant à l'arbitraire d'énormes trouées d'accès, mais pourtant le plus acceptable en l'état actuel du goût et de l'opinion. La traduction la moins mauvaise (il n'en est point de bonne) sera pour nous celle qui laisse aux compatriotes du traducteur une impression analogue à celle qu'ont ressentie les contemporains de l'auteur.

On ne peut approcher de cet idéal qu'à deux sortes de conditions, les unes d'ordre général, dérivant de la nature même

de tout langage, indépendantes donc du temps et de l'espace, — les autres, déterminées par le temps, le pays, la langue de l'auteur, et la langue, le temps, le pays du traducteur. C'est dire d'avance que le grand traducteur de l'avenir, créateur de sa version, re-créateur de son texte, serait à mes yeux un personnage considérable, plus important que l'acteur ou le « producer » par rapport au drame, et pas du tout l'espèce de manœuvre, de nègre ignorant, dont peut-être subsiste-t-il encore quelques spécimens, affamés et prolongés à la fois par des ladres.

A mon traducteur idéal, il faut en particulier, d'ores et déjà, la connaissance intime de l'œuvre, la personne, l'époque de son auteur. On retrouve ici l'un des principes anti-parallélistes de toute critique vivante et nourrie de la pensée contemporaine. Il n'est pas vrai que l'un quelconque des éléments de l'œuvre artistique soit isolable, prolongeable à l'infini par rapport aux autres, sans les rejoindre et s'y mêler. Il n'y a de roman *pur*, de poésie *pure* que chez les fabricants d'abstractions. Il n'est pas plus légitime d'évincer le temps, la matière, l'objet, au profit de la durée, de l'idée, du sujet, etc., que de sacrifier (pour prendre d'autres parallèles), le relatif à l'absolu, le conscient à l'inconscient, le récit au lyrisme, ou réciproquement.

L'histoire, au sens le plus large, et « l'insight », le regard intérieur, ne sont pas des adversaires. « Il me faut l'un et il me faut l'autre », comme disait Michelet en parlant de la tradition et de la liberté. Je pense surtout en ce moment aux théoriciens du roman et de la poésie. Mais on ne fait pas sa part à une psychologie de l'art. Tout en relève, même l'art de traduire. (J'aimerais mieux dire translater, c'est-à-dire transporter, mais les choses d'abord). Que ceux qui veulent exclure l'histoire de la critique aillent rejoindre au musée d'antiquités les derniers fidèles de la pure et suffisante méthode historique. Il n'y a pas place pour eux dans le domaine de la traduction. J'en donnerais cent exemples pour un. Qu'il suffise, en parcourant le livre de M. Dubeux, de constater que l'incompréhension de Shakespeare, celle qui a le signe + comme celle qui est affectée du signe —, a toujours été et reste encore causée par une multiple ignorance, celle de son texte, de son temps, de sa personne. Combien de pâmoisons et de dénigrements infantiles nous eussent été épargnés, si les critiques et traducteurs avaient su et senti que,

dans une mesure encore à peine imaginée, *shakespearien* signifie « élizabethain », avant « éternel ». De même, on connaît en anglais des traductions de La Fontaine, par ailleurs excellentes, que l'ignorance de sa verdeur et de son « dru » rend inefficaces. Le traducteur n'a fait que traduire... il n'a pas translaté. Il ne s'est pas transporté aux cabarets d'Auteuil et d'ailleurs. Il n'a pas *éprouvé* que le *Mouton blanc*, la *Pomme de Pin*, la *Croix de Lorraine* jouèrent alors le même rôle qu'hier à Montmartre, à Montparnasse, et demain à Montsouris... mais je n'entends ici faire peine ou plaisir à nul buvetier.

Quant aux conditions d'ordre général à remplir pour que la version fasse l'effet de l'original, elles relèvent, je l'ai dit, de la nature même du langage qui est à la fois affectif par essence, expressif comme organe social tendant à l'action, intelligent, analytique et logique comme moyen (non comme but), précis technique et dans une large mesure inexpressif, inémotif comme instrument de connaissance technique ou scientifique. On trouvera dans les ouvrages déjà cités, surtout dans Bally, d'admirables exemples et développements sur cette question. Voir aussi un très bon chapitre dans Jules Sageret : *La Vague Mystique* (Flammarion).

Les traducteurs sont, en général, efficaces comme interprètes de la fonction technique et analytique du langage. Elle n'est pas mince. « Tout effort d'organisation repose sur une opération intellectuelle. Il y a donc une intelligence au cœur des phénomènes du langage comme dans ceux de la vie. Seulement, répétons-le, cette intelligence est moyen et non, comme on l'a cru, fin en soi. » (Bally). Il faut comprendre, et se faire comprendre pour agir sur les autres et les choses. Mais l'*être* se révèle par l'affectif. C'est là que l'école des traducteurs est prise de court. Il y a dans toute œuvre d'art un mélange de climats intellectuels et sensitifs. Aucun n'est pur.

L'expressibilité, condition intellectuelle, et l'expressivité, moyen déjà émotif de l'action, ne sont point sans être imprégnées de cette affectivité qui prédomine dans l'expression de l'être, de la vie. Il n'est point de faits, points de récits qui ne soient tendancieux, émotifs.

Combien de traducteurs sont attentifs à ce halo, capables de le traduire ? Je sais par expérience combien l'étroit enchevêtrement des habitudes, de l'éducation, nous lie tous à la fonc-

tion analytique du langage au détriment des autres, et suis le premier à maudire la radio-inactivité qui en résulte. Parmi les traducteurs dont j'ai cité les noms en tête de cet article, certains sont de très grands écrivains, l'un d'eux au moins un des tout premiers non pas seulement de notre pays, mais de notre époque. Il n'en est pas un qui, sans doute, n'ait en secret souffert que son art soit jugé trop facile, et jugé que son art en souffre. Il faut exiger beaucoup plus du traducteur littéraire pour qu'il donne davantage, et mesurer le salaire à la peine.

Je voudrais pouvoir revenir sur certains des ouvrages qui sont le prétexte plutôt, hélas, que l'objet de cet article, notamment sur l'admirable hommage de Richard Aldington à *Remy de Gourmont*, le très beau *Pays Pourpre* de W. H. Hudson et le célèbre *Moby Dick* d'Herman Melville, enfin traduits, l'un par Victor Llona, l'autre par Marguerite Gay (*le Cachalot Blanc*), l'alerte et efficace version de la *Recherche Magnifique* de H.-G. Wells par M. Le Bour'his, qui me paraît être une précieuse recrue... Mais il faut dire un mot, en terminant, du *John Keats* d'Albert Erlande, M. Erlande « n'écrit pas pour les spécialistes ». Cela se voit de reste. Mais je ne connais guère de spécialistes capables d'écrire, comme Albert Erlande l'a fait, un livre à la fois charmant et révélateur sur cette destinée du *petit* Keats qui fut l'image d'un monde, un drame de pensée biblique et shakespearien dans une pauvreté de décor et une platitude d'événements presque incroyables. Quel contraste avec ce casse cœur automatique d'Ariel ! Il n'y a rien dans la vie de Keats qui prête à l'effet extérieur. Pourtant, je ne sais si Shelley lui-même, — le poète, non le papillon — égala jamais en intensité de vie ce pauvre nain qui, avec Blake, est peut-être l'homme du monde qui a le plus vécu son art. Avec M. Erlande nous ne sommes guère, il est vrai, qu'en visite chez lui. On ne se risque pas trop à parler de choses intimes et profondes. Il y a de simples visites qui font époque, dans une vie. Celle de M. Erlande chez Keats fait au moins tableau, fidèle tableau.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ALLEMANDES

Lucien Febvre : *Un destin, Martin Luther* ; Editions Rieder, Paris. — Graf Hermann Keyserling : *Das Spektrum Europas* (Le spectre de l'Europe), Niels

Kampmann Verlag, Heidelberg. — R. Santer : *Der neue deutsche Impéria-lismus* (Le nouvel impérialisme allemand). Verlag Carl Hoym, Hamburg Berlin N. W. 6.

« Luther reste toujours notre dernier événement allemand », observe quelque part Nietzsche. Le petit livre étonnamment vivant et actuel que M. Lucien Febvre vient de publier sous le titre de **Un destin, Martin Luther**, n'est pas pour donner un démenti à cette parole profonde. Et sans doute le Luther qui nous est présenté ici, ce n'est plus le type traditionnel du Réformateur, popularisé par une hagiographie officielle, et que se sont transmis de génération en génération les luthérologues patentés. On sait avec quelle « sainte et réjouissante fureur » le Père Denifle, il y a quelque vingt-cinq ans, s'est amusé à jeter bas ce poncif légendaire et suranné. Mais si indispensable qu'ait été ce travail de déblaiement critique et si haut en couleur qu'apparaisse le nouveau Luther « humain, trop humain », de qui le combatif dominicain tyrolien avait dénoncé au monde les tares et les grossièretés, il n'en reste pas moins, comme le dit M. Febvre, que « la psychologie du sous-archiviste du Vatican était un peu tyrolienne, elle aussi ». Au fond, ce dernier n'a rien compris au problème *vital* de « cette âme tourmentée, avide d'amour divin et de certitude inébranlable ». Il a cru réfuter Luther à grand renfort de textes et de citations et, pour le reste, il l'a renvoyé à son bréviaire. Il n'a pas vu que cette certitude nouvelle cherchée, « il n'y avait qu'un homme qui pût valablement la procurer à Luther : Luther lui-même ». Une œuvre énorme de révision, voire de reconstruction était nécessaire pour dégager cette théologie personnelle du Réformateur, œuvre conduite en Allemagne par les Troelsch, les Scheel, les Holl, en France par Jundt, Will et Strohl. Et c'est sur le prolongement de cette lignée qu'il faut situer le livre de M. Febvre.

Non point une biographie de Luther. « Dessiner la courbe d'une destinée qui fut simple, mais tragique ; repérer avec précision les quelques points vraiment importants par lesquels elle passa ; montrer comment, sous la pression de quelles circonstances, son élan premier dut s'assortir et s'infléchir son trait primitif », tel est le dessein qu'annonce l'auteur dans l'avant-propos de son livre. Quelques problèmes dominants inspirent et délimitent les trois parties intitulées : « l'Effort solitaire », « l'Epanouissement » et « le Repli ».

L'effort solitaire, c'est Luther au couvent d'Erfurt ; c'est l'histoire de toute cette crise intérieure d'où sortira la doctrine du salut par la foi — en somme un problème de psychothérapie. Grande était la tentation d'écrire à ce propos une sorte de roman freudien. Denifle d'ailleurs y poussait. Il avait rassemblé complaisamment à cet effet une documentation surabondante. M. Febvre a résisté à la tentation, par probité d'historien. Car il apparaît nettement que Denifle donne tendancieusement au mot « concupiscence » un sens étroitement charnel que le terme n'a pas sous la plume de Luther. Luther n'est pas un « libidineux » dans le sens freudien du mot. C'est un « scrupuleux », angoissé et maladif. Sa crise ne s'éclaircira complètement que le jour où aura été explorée jusqu'au fond la pathologie du scrupuleux. Pour de pareilles natures, les règles, les normes et les commandements de la pratique religieuse, c'est l'impasse désespérante d'où il n'y a d'issue que dans la passivité totale de la foi substituée à l'impossible effort moral. S'asservir pour s'affranchir. Plonger au fond de l'abîme pour rebondir ensuite vers le ciel. « Refaire de l'innocence avec de la souillure ». *Passive sicut mulier ad conceptum.* Mais une fois cette certitude trouvée, c'est la force inébranlable.

Le plus extraordinaire, en effet, c'est que ce moine solitaire, cet homme obsédé par le scrupule, uniquement préoccupé de son salut personnel et de sa paix intérieure, ait été brusquement saisi par les événements historiques, jeté dans la masse bruissante des hommes, dans la fournaise ardente des passions déchaînées, poussé vers un destin qu'il n'avait ni voulu, ni conçu. C'est le sujet de la seconde partie, l'Epanouissement, qui s'ouvre sur un magnifique tableau de l'Allemagne de 1517. Luther devient hérétique, réformateur malgré lui, l'Eglise l'a acculé au schisme. En d'autres temps — et M. Febvre le prouve par de nombreux exemples — elle avait digéré des nouveautés tout aussi audacieuses. Mais, cette fois-ci, elle voit dans l'affaire luthérienne une « affaire politique ». Et dans cet imbroglio inextricable qu'est l'Allemagne de 1517, Luther fonce droit devant lui. La marche triomphale de Worms, qu'est-elle sinon une héroïque « fuite en avant » ? Ses faiblesses mêmes, son manque de sens critique et d'esprit politique lui confèrent une puissance redoutable

D'ailleurs, presque immédiatement éclate le désaccord inévitable entre cet idéaliste incorrigible, insoucieux des réalités, et tous les intérêts contradictoires qui ont fondé sur lui les plus chimériques attentes. Anarchie dans le domaine temporel et anarchie dans le domaine spirituel. Alors se produit, aux environs de 1525, le grand revirement ou, comme dit M. Febvre, « le repli ». Car il ne peut être question d'un reniement. Luther reste fidèle à ses principes et s'il se décharge sur l'absolutisme des Princes du soin de maintenir l'ordre extérieur, c'est précisément parce que, seule, compte pour lui la royauté « intérieure » du chrétien dans l'Eglise invisible. N'empêche qu'il y a une poignante tristesse dans le spectacle de ce prophète embourgeoisé et qui s'est survécu à lui-même. Car le « vrai » Luther, il est mort après Worms et après la Wartbourg.

Ce qui sort de l'âme ardente de ce grand visionnaire, de ce grand lyrique de la religion, c'est un poème. Ce n'est pas un plan d'action.

En somme, le destin de Martin Luther, n'est-ce pas un peu le destin de l'Allemagne tout entière ? Plus peut-être que chez aucun autre peuple, on trouve chez l'Allemand ce contraste entre le dedans et le dehors, entre la foi et les œuvres, entre la liberté intérieure et la discipline ou la servitude extérieure, entre l'idéalisme des sentiments et le réalisme brutal des faits : Faust et Méphistophélès. Et c'est précisément ce qui rend si tragique cette période du début du XVIe siècle. Nous voyons un peuple soulevé par un large souffle d'affranchissement religieux et politique. Mais ce mouvement n'a pour effet que de déchaîner les luttes les plus féroces et il aboutit finalement à une réaction qui, pour des siècles, étouffera toute aspiration allemande vers la liberté. Comme le dit, dans le *Florian Geyer* de Gerhart Hauptmann (où se trouve évoquée l'histoire de cette grande tragédie), un des agitateurs populaires de l'époque, Karlstatt :

On aurait dit, répandu partout dans l'air, comme un bourgeonnement printanier ; et voici maintenant que tout est pourri et rentre de nouveau dans les ténèbres.

Le livre de Lucien Febvre est un émouvant commentaire de ce drame. Ou plutôt, il est ce drame lui-même concentré dans la figure dominante. Ce n'est pas le livre d'un historien seulement. C'est aussi l'œuvre d'un écrivain qui, à une érudition impeccable

joint des dons précieux d'intuition psychologique, de sensibilité morale, d'expression littéraire, pittoresque et nuancée.

§

Le comte Keyserling est un grand voyageur devant l'Eternel. Quand il ne parcourt pas à grandes enjambées les civilisations d'Orient et d'Occident, il voyage en esprit à travers les grands systèmes cosmologiques, théologiques, philosophiques de l'humanité, depuis la préhistoire la plus lointaine jusqu'à nos jours. C'était déjà un véritable tour du monde dont il nous avait donné le récit dans son fameux *Journal de voyage d'un philosophe*. On aurait pu s'attendre cette foi-ci à une expédition plus extraordinaire encore, peut-être jusque dans quelque planète inexplorée, Mars, Vénus, Saturne ou Jupiter. Malheureusement, les relations interplanétaires n'ont pas encore été portées à l'ordre du jour des séances de l'Ecole de Darmstadt. Force fut donc à l'intrépide voyageur de confiner provisoirement ses ardeurs nomades dans un champ plus modeste et plus limité — l'Europe avec ses multiples civilisations qu'il compare à l'arc-en-ciel dont s'irise un spectre lumineux. D'où le titre donné à son dernier livre : **Le spectre de l'Europe.**

Notre explorateur n'est pas précisément tendre pour ce vieux continent qu'il trouve déchiré par tant de nationalismes étroits et jaloux. « Tous les peuples sont naturellement hideux », dit-il en guise d'avant-propos. Et pourtant chacun recèle une parcelle indispensable d'humanité, une semence d'avenir que le Maître de Darmstadt voudrait recueillir et qu'il transplantera dans le cosmos nouveau dont accouche lentement son cerveau prophétique. Genèse chaotique assurément, mais c'est la seule qui convienne à ce génie prospecteur, lequel n'a pas le temps de mettre de l'ordre dans le dynamisme explosif de ses intuitions fulgurantes. Ajoutons d'ailleurs que ce chaos parfois s'illumine d'aperçus originaux et de vérités utiles à méditer.

Le premier chapitre sur le caractère anglais — le peuple anglais nous est présenté comme le peuple « anti-cérébral » par excellence, magnifique animal humain, supérieurement dressé et adapté — est un morceau de fine psychologie, écrit avec une verve réjouissante. — La France reçoit ensuite une avalanche de compliments, le plus souvent à double entente, moitié figue, moi-

tié raisin. Notre rôle, à nous Français, c'est, paraît-il, d'être « les jardiniers de l'Europe ». Autrement dit, nous sommes priés de nous retirer de la compétition mondiale et de cultiver désormais, pour l'agrément de l'Europe, notre jardin, c'est-à-dire nos humanités classiques, le goût des belles-lettres, des belles formes et aussi des jolies femmes. — Quant aux Allemands, le comte Keyserling les traite cavalièrement, avec la désinvolture d'un grand seigneur balte, en cousins embourgeoisés auxquels le rattachent des liens de parenté qui sont le fait plutôt d'une mésalliance. C'est, dit-il, un peuple « femelle », une race aux tissus adipeux, au sang épais, portée à l'obésité, d'ailleurs féconde et productrice, mais qui a besoin d'être dominée, commandée et quelque peu brutalisée par une caste aristocratique plus virile. Moralement, l'Allemand réalise le type psychologique de l'« introverti » cérébral, c'est-à-dire de l'homme qui n'a aucun contact direct, spontané, avec la réalité extérieure, avec les autres êtres et les choses, et à qui il faut toujours un système ou une idéologie interposés pour le rassurer — un règlement, une consigne ou un commandement moral pour masquer son insuffisance de caractère, son manque total de flair et de passion. Surtout, qu'il n'aille pas s'enorgueillir de ce qui fait précisément sa médiocrité, à savoir cette aptitude au labeur organisé, cette tendance à la mécanisation et à l'américanisation ! Il n'est supportable que parce qu'il produit encore de loin en loin quelques exceptions, quelques grandes personnalités dominatrices. Etre une officine de génies, un laboratoire d'idées, voilà donc sa mission européenne.

Au demeurant, ce n'est pas chez les peuples de civilisation politique avancée, tous plus ou moins stabilisés dans un marasme démocratique, que le comte Keyserling découvre les symptômes d'un renouveau européen. Il croit, comme Nietzsche, à une renaissance de l'idéal aristocratique par le moyen d'un sang nouveau barbare. Grand seigneur balte, vaguement descendant de Gengis-Khan, il met tout son orgueil et son espoir dans cette race touranienne, finnoise ou mongolique, dont il se flatte d'être lui-même un rejeton un peu hybride et aventureux. Les Magyars, les Magnats hongrois, voilà les cousins méridionaux dont il s'est toqué. Voilà aussi l'idéal du « grand seigneur », uniquement né pour le commandement, uniquement soucieux de représentation fastueuse, qu'il exalte en termes dithyrambiques. Et il faut recon-

naître qu'il a écrit là quelques pages d'une très belle venue. — Mais pour mieux mettre en valeur cet idéal, il lui fallait un repoussoir et c'est la Suisse. — M. Keyserling a-t-il eu au cours de ses villégiatures alpestres, maille à partir avec quelque hôtelier rapace ? Ou est-ce l'expression d'une incompatibilité d'humeur foncière ? Toujours est-il que le type helvétique représente à ses yeux un type accompli d'inélégance physique et de laideur morale, exactement aux antipodes de son tempérament de grand seigneur. Passe encore que le pays de Guillaume Tell célèbre les fastes glorieux de sa roturière indépendance dans le cadre montagnard de quelque fête de tir cantonale ou fédérale. Mais que cette confédération de petits bourgeois industrieux, exploiteurs et parcimonieux, se mêle de donner des leçons à l'Europe et se propose, avec une outrecuidance naïve, en modèle des Etats-Unis de l'Europe future, voilà qui, à son goût, tout de même dépasse un peu les bornes !

Les chamailleries du comte Keyserling avec la Suisse ont pris, du moins à ses yeux, l'importance d'une sorte d'incident diplomatique européen. On a d'ailleurs toujours tort de se fâcher, surtout avec un homme aussi protéiforme et aussi divertissant que le fondateur de l'Ecole de Sagesse. Ne prenons pas trop au tragique ses paradoxales prophéties et encaissons avec bonne humeur ses incartades de chef mongol européanisé. D'autant qu'il s'y cache tout de même un grain de vérité et de sagesse.

§

Voici un livre d'une lecture un peu ardue, intitulé : **Le nouvel impérialisme allemand**. L'auteur, M. R. Santer, s'attache à suivre l'évolution qu'a prise, depuis le plan Dawes, le capitalisme industriel et financier allemand, évolution qui se manifeste par la constitution des grands monopoles tendant à englober des branches entières de l'industrie (fer, acier, industrie chimique, électricité, etc.). Il dénonce les dangers nouveaux de conflits internationaux que présente, selon lui, cet impérialisme nouveau style, qui vise moins à la surproduction et à la conquête, d'ailleurs impossible, de débouchés nouveaux, qu'à une restriction et à un contingentement de la production et au maintien d'une hausse factice des prix sur un marché resserré, par le moyen de tarifs douaniers agressivement protectionnistes.

Il prétend démontrer que la politique étrangère de l'Allemagne, pendant ces dernières années, sous le masque d'un pacifisme de pure façade, n'a eu d'autre but que de libérer cet impérialisme de toutes les entraves que lui imposait encore le traité de Versailles. La Sozialdemokratie allemande se fait de plus en plus l'alliée docile de cette politique secrètement impérialiste, et la complice plus ou moins consciente de l'oligarchie financière qui l'inspire et la dirige. — Est il besoin de faire remarquer que ce livre, violemment tendancieux, est un ouvrage de propagande communiste et bolcheviste ? Il est d'ailleurs écrit avec une dialectique serrée et il apporte quelques statistiques pour le moins intéressantes à consulter.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ESPAGNOLES

La question de l'enseignement des langues méridionales. — Jeunes peintres et jeunes musiciens espagnols à Paris. — Espagne et Mexique.

On s'est ému, dans le monde universitaire, de l'attitude hostile de certains inspecteurs généraux à l'égard de l'**enseignement de l'espagnol** et de l'italien, langues considérées comme d'une utilité pédagogique moins assurée que l'anglais et surtout l'allemand. Ces agressions byzantines de pédagogues proclamant la supériorité de la discipline qu'ils ont choisie d'enseigner ressemblent fort à la querelle du maître de musique et du maître à danser. Sans vouloir en rien attaquer l'intérêt que comporte l'étude de l'allemand, qui est une langue admirable et d'autant plus excitante pour la formation de l'esprit critique qu'elle est une langue synthétique dont le génie et la forme sont complètement opposés au génie et à la forme des langues latines et imposent ainsi à celui qui entreprend de la connaître une gymnastique intellectuelle particulièrement féconde, il faut s'élever contre certains préjugés trop répandus en ce qui concerne la facilité et le caractère superficiel de l'étude de l'espagnol et de l'italien. En ce qui touche à l'espagnol, qui seul doit nous occuper ici, il ne faut pas oublier que la culture française a été, pendant de longs siècles, je ne dirai pas étroitement liée à la culture espagnole, mais même *tributaire* de celle-ci, et que chaque fois qu'un écrivain français, Mérimée ou Barrès, a pénétré autrement que d'une façon frivole et convenue, dans les règnes de la pensée, de l'art,

des mœurs espagnoles, il en est revenu les yeux émerveillés. L'*habitus*, le comportement du génie espagnol sont d'une originalité totale, et leur étude est tout aussi utile que celle du germanisme pour la formation de cet humanisme européen qui est le plus grand problème et la première nécessité du jour. C'est une singulière faiblesse chez des hommes dont la profession est d'approfondir les questions philologiques que de s'arrêter à l'apparence de la similitude verbale pour juger que l'étude et la pratique de telle langue constituent une expérience plus ou moins facile et plus ou moins profitable. Enfin on comprend l'émotion des professeurs d'espagnol et d'italien du Midi en apprenant que dans les lycées de ces régions où les échanges avec les pays voisins sont si constants, des instructions auraient été données pour faire passer l'étude de l'espagnol et de l'italien au second rang, après l'allemand et l'anglais. Je signale à ce sujet les protestations fort pertinentes de M. Jean Amade, excellent hispanisant, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, dans le *Bulletin de la Société d'étude des Professeurs de langues méridionales*.

§

L'Ecole de Paris — pour employer un terme aujourd'hui consacré, — continue d'attirer les jeunes, les tout **jeunes peintres espagnols**. L'influence sur eux de leur illustre aîné, Pablo Picasso, est indéniable ; cependant ils parviennent à s'en dégager, et chacun d'eux se forme sa personnalité. Déjà, on connaît les noms de Bores, Cossio, Peinado, H. Viñes et surtout Ismael de la Serna. Une récente exposition, à la galerie des *Quatre-Chemins*, a révélé trois nouveaux noms, ceux des jeunes murciens Flores, Gaya et Garay, qui ont des qualités de finesse et de grâce tout andalouses. Flores, en particulier, promet de donner une œuvre abondante, riche et divertissante, pleine d'humour et de vivacité, sœur de cette renaissance poétique qui fleurit en Andalousie avec Federico Garcia Lorca et Rafael Alberti et qui puise son inspiration aux plus pures et plus joyeuses sources populaires. Sous un aspect dépouillé, plus subtil, plus raffiné, nous assistons aujourd'hui, dans tous les domaines, à une résurrection de l'Andalousie pittoresque.

C'est ce même caractère de popularité épurée qu'à la suite de

Falla, en même temps que libérés de Falla, nous proposent les **jeunes musiciens**. Ici comme en peinture, un grand nom et un grand exemple présentent pour les débutants un danger en même temps qu'une incitation. Les récents *ballets espagnols* créés par Mme Argentina nous ont permis — malgré la pauvreté de l'orchestre et les faiblesses de la présentation scénique — d'entendre deux œuvres, l'une d'un musicien déjà connu ici, Oscar Esplá ; l'autre d'un tout jeune artiste débordant de feu et d'esprit, Halffter. Il est regrettable que les Espagnols ne possèdent pas la discipline qui a fait la fortune des Ballets russes et qu'ils n'aient même pas l'ambition d'atteindre à cette architecture qui a renouvelé notre vision et a eu tant d'influence sur l'art décoratif et la technique théâtrale. Ils ont pourtant les éléments — peintres, danseurs, musiciens — qui leur permettraient de réaliser un effort analogue. Dans less pectacles organisés par Mme Argentina, tout l'intérêt était réservé à cette admirable soliste, si belle, si émouvante, et qui, certes, mérite qu'on s'attache à elle comme à une des artistes les plus représentatives du génie espagnol. Mais quelques soins auraient pu être apportés à l'exécution des œuvres des musiciens dont nous avons cité les noms et qui, en somme, n'ont pas été entendues. Et c'est dommage, car elles aussi ont un grand style et nous apportent une vue saisissante sur cette tradition sèche, nerveuse et élégante de la musique espagnole que l'on s'accorde aujourd'hui à faire remonter à Dominico Scarlatti.

§

L'Espagne moderne, de plus en plus consciente du rôle qu'elle est appelée à jouer dans ce que l'on pourrait appeler l'Internationale Spirituelle, se tourne chaque jour davantage vers le **Mexique**, qui, de tous les pays de l'Amérique ibérique, est celui qui semble appelé à la plus grande originalité. Une étude d'Antonio Espina (*Revista de Occidente*, 4 août), consacrée au livre de Luis Martin Guzman : *L'Aigle et le Serpent* (un vrai chef-d'œuvre), nous apporte un vif témoignage de cet intérêt. Ainsi l'Espagne se sent elle étroitement liée aux expériences et aux dépenses d'énergie dont le Mexique est actuellement le douloureux théâtre. Il semble que là-bas, l'*homo hispanicus* se trempe et se reforme et soit près d'atteindre à des mesures nouvelles.

JEAN CASSOU.

LETTRES SUÉDOISES

Elin Wägner : *Kvarteret Oron* (*le quartier d'Alarme*); *Natten till söndagen* (*la nuit du samedi*) ; *Asa Hanna*. — Anna-Lenah Elgström : *Aventyr* (*Contes*); *Révolution noveller* (*nouvelles de la Révolution*); *Myrstacken* (*La Fourmilière*).

L'affinité qui se manifeste sans doute entre ces deux autoresses n'est rien que leurs sympathies sociales. Leurs tempéraments diffèrent et, peut-être, c'est à cause du tempérament plus sec, ou plus masculin, ou plus maîtrisé, de Mme Wägner qu'on la lit dans des cercles, où Mme Elgström, pour le moment, n'est qu'un nom d'hier. Le public a fini par se lasser du socialisme et de tout ce qui prétend l'intéresser à des réformes Dès la paix de 1919, il a plu des réformes en Suède, et une réaction très compréhensible et très nécessaire est en marche.

La classe ouvrière, auparavant pauvre, faible et négligée, ici comme dans toute l'Europe, est aujourd'hui relativement plus à son aise qu'aucune autre classe en Suède. Nulle part, sauf dans les Etats Unis d'Amérique, les salaires ouvriers ne sont aussi hauts ; nulle part le pouvoir des syndicats et du parti socialiste n'est aussi considérable qu'ici. Quand on paie un ouvrier en moyenne 2.413 couronnes par an (les hommes, 2.707), on ne peut pas parler d'un prolétariat. Les mineurs du Nord ont des salaires de 5.000 à 11.000 couronnes par an, et dans certains cas la paye de cette profession monte à 15.000, jusqu'à 20.000 couronnes. Le travail des maçons aussi est très bien payé, avec des salaires journaliers de quarante-huit jusqu'à quatre vingt-seize couronnes. Aussi, les ouvriers de tel métier sont-ils regardés comme des capitalistes. Hélas, les ouvriers victorieux ne se sont pas rendus populaires. Dans cette fraction de la nation, on ne parle plus de droit ; on parle de pouvoir. Le pouvoir, chez les socialistes suédois, semble avoir remplacé toute inspiration idéaliste. Nulle merveille que les sympathies des bourgeois radicaux, des étudiants, des artistes, des petits employés, s'éloignent du parti qui a gagné toutes ses victoires en s'appuyant sur la classe ouvrière. Nulle merveille que les sympathies des lecteurs et des littérateurs aussi se refroidissent. Les exceptions éprouvent la règle.

Les livres d'Elin Wägner souvent sont des romans à thèse. Le porte-plume a pour objet le suffrage des femmes — qui maintenant est fait accompli en Suède. *La Ligue de Norrtull*

traite du sort des femmes employées dans le commerce. **Le quartier d'Alarme** décrit les conflits résultant de la prohibition de l'alcool et **La nuit du samedi** discute — sans discuter — les droits de propriété de la femme. Tous ces sujets sont un peu usés, les réformes, proposées par Mme Wägner, maintenant sont réalisées ou à peu près réalisées. Mais, chose singulière ou étrange, on lit ces romans à thèse avec un plaisir qui n'a pas diminué. Le secret de ce plaisir, naturellement, est le talent très rare de notre autoresse, une maîtrise de la langue, un esprit étincelant et frappant, presque sans pareil dans la littérature de nos jeunes écrivains. On peut être absolument indifférent à la thèse de ces livres et pourtant saisi par le charme artiste et féminin de leur art simple et mystérieux.

Heureusement, Mme Wägner n'est pas devenue poète seulement par l'indignation. On le voit dans des livres comme **Asa-Hanna**, son chef-d'œuvre. L'héroïne est une paysanne dont la jeunesse paisible et heureuse a préservé une âme forte et active. Elle renonce à son amoureux pour épouser un homme riche, mais douteux, et dont la famille a mauvaise renommée. Elle veut être le soutien de son mari, son encouragement sur le chemin droit et sa réhabilitation aux yeux du monde. Mon lecteur présume qu'il doit être difficile de montrer comment cet état mental se maintiendra et se manifestera en action. Difficile ou facile, Mme Wägner a triomphé sur tous nos doutes. Le caractère de jeune fille qu'elle nous a présenté est peut-être plus commun qu'on ne le croit. Cet état mental est la jeunesse elle-même avec son héroïsme, son dédain pour l'ordinaire et sa passion pour l'aventure et le sacrifice. Mais cette jeune fille n'est pas une petite femme moyenne. Son impulsion n'est pas un caprice. Elle réalise son dessein ou la partie de ce dessein qui dépend d'elle-même. Déjà, comme fiancée, elle perd ses illusions, elle apprend la vérité triste et horrible, mais elle ne capitule pas.

La vie d'Asa Hanna est donc consacrée à une lutte sans espoir. Elle plonge dans les sinistres secrets d'une famille qui compte plusieurs générations de criminels. Son mari n'est pas meilleur que ses ancêtres, c'est un coupable sans conscience et sans remords. Il est l'esclave de ses désirs. Des fourberies, des tromperies, des actes violents, pour lui ne comptent pas, pourvu que ses buts soient atteints. Il possède une admirable vitalité, et il

est assez gaillard, ce qui nous désarme parfois, et doit avoir désarmé les personnes de son milieu, et surtout sa femme. Mais cette humeur vitale finit par nous exaspérer comme un signe de son manque de profondeur. Ses actions ne sont pas l'effet d'une philosophie quelconque, elles sont les actions d'une bête féroce, d'un homme sans âme. Asa-Hanna, qui le connaît, et à la fin le connaît à fond, se sent dégradée de jour en jour, d'année en année. Sa vie bientôt n'est qu'une série de mouvements de somnambule.

La mentalité de sacrifice, chez Asa-Hanna, est devenue une sensation sourde et étouffante, un repentir sans espoir et sans merci. La seule consolation — les enfants de ce mariage disparate — est une nouvelle terreur : que deviendront-ils, ces enfants d'une famille de criminels ? Mais ce qui met le comble à cette misère, c'est la rivalité d'une autre femme, la femme de l'amant de jeunesse d'Asa-Hanna. Cet amant, homme honnête, mais un peu mou, est forcé par sa situation économique d'émigrer en Amérique, et l'attente de la femme paraît trop longue pour sa patience. Le mari de Hanna la console avec succès, mais la nouvelle de ce nouveau crime révolte enfin Asa-Hanna. Les derniers chapitres ressemblent à l'acte de dénouement d'un drame, mais ce n'est pas un nœud de conflits extérieurs qui se dénoue, c'est l'âme de l'héroïne qui agit, s'affirme et se fortifie malgré toutes ses plaies et toutes ses défaites. C'est une vaincue, presque une mourante, assise sur les ruines de sa maison et de sa vie, qui se réserve encore le droit de son devoir.

Tout en ce drame est admirable, la psychologie, la mise en scène, le calme épique les répliques simples et réalistes, jusqu'au renoncement à ce style spirituel des autres livres de notre autoresse, bien qu'elle ait dû être tentée d'y recourir. Dans cette œuvre, elle nous a donné un livre destiné à vivre longtemps et qui survivra peut-être à tout ce qu'elle a créé.

Elin Wägner est l'auteur des femmes, ses héros toujours sont des héroïnes. Elle s'est vouée entièrement à la défense de ses sœurs souffrantes. Mais si, dans ses autres livres, elle paraît vouloir mettre le tort sur les hommes en corps ou sur la société humaine et masculine, elle a pénétré la cause essentielle et principale, quand elle l'a montrée, comme dans ce roman admirable, dans l'esprit de sacrifice de la femme elle-même.

Mme Anna-Lenah Elgström n'est pas féministe. Son intérêt, c'est naturel, se fixe plus fortement sur le sort des personnes de son sexe, et elle a donné des images de femmes excellentes, mais elle n'insiste pas sur le sexe, elle met l'accent sur la souffrance de ses héros ou héroïnes. Elin Wägner et A.-L. Elgström sont des contemporaines, l'une née en 1882, l'autre en 1884. Il semble que ces années ont prédestiné les femmes écrivains à une curiosité sociale, rarement partagée par les auteurs masculins de la même génération.

Mme Elgström, pendant des décades, a été le centre d'un grand public scandinave. L'intérêt pour les questions sociales s'est développé en Suède depuis 1880 environ, et a culminé sous la grande guerre et quelques années après. Aujourd'hui, cet intérêt est plus que satisfait, toutes les réformes démocratiques étant réalisées On ne lance plus que des « réformes » bolchevistes, c'est à-dire une révolution économique très impopulaire chez tout autre homme que le travailleur sans travail et sans expérience.

Mme Elgström n'est point une bolcheviste, elle est bonne bourgeoise, mais ses tableaux de la vie des pauvres d'avant guerre ont révolté et avaient pour but de révolter. Maintenant ces tableaux ne correspondent plus à la réalité ils sont devenus de l'histoire, l'histoire d'une époque presque oubliée. Voilà pourquoi des livres qui ont fait fureur il y a quelques années paraissent actuellement d'un intérêt médiocre. La popularité parfois a tort, l'impopularité souvent aussi, et dans ce cas l'impopularité sans doute a grand tort. Il est vrai que le style même de Mme Elgström l'explique. Cette autoresse n'a point l'esprit vif et léger de Mme Wägner. Mme Elgström prend tout le monde au sérieux, presque toujours elle est un peu pathétique et parfois a des larmes aux yeux et dans la voix. Le pathétique a son temps et les larmes aussi vraies que celles d'un écrivain de cette valeur nous touchent toujours, mais que faire en un temps, où tous les yeux ont pleuré ce qu'ils pouvaient, pleuré jusqu'à la sécheresse totale ?

La faute n'est pas chez les pathétiques, elle réside dans le temps lui-même. Nous avons un besoin outré de rire, de faire des sauts périlleux et des grimaces. Ce besoin est devenu une mode, et ne durera pas plus longtemps que les autres modes, et

ensuite nous serons d'humeur à entendre de nouveau les voix sérieuses et touchantes du bon temps passé. Anna-Lenah Elegstrœm aura sa revanche. La justice devra constater qu'elle est poète vraie et sincère, et artiste tragique d'envergure. Elle n'aime pas le grand format du roman, sa force est la grande nouvelle, et dans ce format elle donne souvent l'illusion de vies vécues et de morts souffertes. Cette femme, qui a partagé l'existence aisée de la haute bourgeoisie, a le cœur grand ouvert pour les pauvres à tous les degrés, depuis la petite bourgeoisie jusqu'à la racaille des ruelles et des asiles.

Prenez dans *Les pauvres gens* l'historiette « Elias », elle raconte les aventures de Noël d'un invalide qui vit dans la rue et dort dans un asile. Chaque trait paraît être vu. Rien n'est déclamation, ni sentimentalité, et pourtant nous sommes touchés ou déchirés au cœur. « Les vêtements », dans le volume *Mères*, nous rappellent le sort d'une pauvre innocente. « Le piano », dans *Martha et Maria*, dépeint une autre vie de femme pauvre non moins tragique. « La robe de noce », « Les perles de Mme Persson » et « Le grand voyage », tous les trois du livre **Contes**, sont des contes de la vie des misérables. Ils ne nous révèlent pas de grandes souffrances, parce que tout dans les vies racontées est si humble, si émietté, si petit, ce sont des orages dans un verre d'eau. Mais dans ces verres d'eau tout aussi est trop petit pour l'espérance et pour le plein soleil. Il y a là une tristesse sans mélodies et sans rêves, c'est la tristesse qui nous fait haïr l'existence humaine et comprendre les utopistes et les révolutionnaires.

Mme Elgström les a compris elle-même, lorsqu'elle a écrit ses **Nouvelles de la Révolution**. Ce recueil contient des perles comme « la dernière mouche », et « la dame qui fit la révérence ». Toutes les deux, ces nouvelles roulent sur des sujets de la grande Révolution française. Elles sont bien documentées et semblent puisées à des sources authentiques ou une tradition digne de foi. Je ne sais pas si Mme Elgström nourrit des sympathies aussi pour la révolution russe, je ne le crois pas. Peut-être elle a reconnu que les révolutions sont des agréments qui coûtent un peu trop pour le plaisir, et que le bonheur puisé dans une révolution toujours nous rappelle le proverbe de l'homme qui tombe de la poêle dans la braise. Peut-être aussi

a-t-elle compris qu'une partie des malheurs est due au caractère du malheureux. Personne n'est tout à fait innocent. Et enfin il se peut que notre autoresse trouvera un jour que la sympathie nous égare comme la fantaisie, dont elle est la fille. Nous nous imaginons que tous les hommes ont les mêmes nerfs et que la souffrance pour tous est au même degré, ce qui est une erreur. Tout homme qui a souvent souffert a trouvé des « semblables » très intelligents qui ont ri de ce qu'ils n'ont jamais éprouvé. Parfois le souffrant peut-être rirait, s'il savait que nous le plaignons.

Dans plusieurs nouvelles, Mme Elgström a abandonné ses thèmes pathétiques pour nous faire connaître des hommes ou des femmes au-dessus de la mêlée économique. Parfois elle nous raconte des aventures pittoresques sans tendance et avec très bonne humeur. Elles se trouvent, ces nouvelles, dans la collection *Contes*, qui est le moins monotone de tous ses livres de nouvelles. Voici les titres : « La forêt des druides », « Villa Madone », « un Homme » « En mer », « la Néréide ». Et de tout un livre des plus intéressants la tendance sociale est absente : *Le livre de la mer*, qui est un hymne à l'élément prodigieux et aussi un hymne à l'amour. C'est l'histoire d'un homme et d'une femme dans des environs majestueux et dans des proportions surhumaines. Ce livre est un poème épique, et son style — un peu irritant dans son imitation du rythme de la mer — pourtant a un charme vraiment poétique dont on n'oublie pas l'impression mystique.

Un autre livre des plus récents est **La fourmilière** et ne ressemble point au reste. Il est plus léger que les autres, mais aussi beaucoup plus amusant. Il indique que le genre humoriste, dont il est le seul exemple, va à la physionomie de cette autoresse comme un bonnet gai irait à un visage toujours attristé par un voile de deuil. Il peint avec grâce et vigueur l'histoire d'un ménage petit bourgeois aux égarements érotiques drôles et amusants et comprend toute une galerie de portraits d'hommes inoffensifs et incorrigibles. C'est un livre des plus divertissants de notre littérature. On ne peut pas se figurer des situations plus comiques que celles où la pauvre femme Bertha Andersson est installée comme amante, presque maîtresse en titre chez le grand rentier juif. Et tout dans la plus grande innocence du monde !

Je ne voudrais pour quoi que ce soit voir une de nos plus éminentes femmes écrivains se banaliser, mais en un temps où le sentiment « social » tend à devenir un peu banal, il est agréable que les auteurs parfois trop sérieux nous montrent la grimace riante, au lieu de celle de Melpomène ou du chevalier de la triste figure.

K.-G. OSSIANNILSSON.

LETTRES RUSSES

Le jubilé de Tolstoï, *Goloss Minouvchavo*, n° 6. — Les *Archives Rouges*, n°s 27 et 28. — Un article inconnu de Lermontov. — La *Révolution prolétarienne*, édit. du *Gosisdat*. — N. G. Tchernychevsky: *L'héritage littéraire*, tome Ier, *Gosisdat*. — J. Iassinsky : *Le Roman de ma vie, Gosisdat*.

Le Gouvernement des Soviets a dignement fêté **le centenaire de la naissance du comte L. Tolstoï**. Toute une semaine de fêtes, de conférences, de spectacles, de réjouissances populaires a été consacrée au souvenir de l'illustre écrivain russe. Un assez grand nombre d'écrivains étrangers, parmi les plus célèbres, avaient été invités par le gouvernement à venir en Russie assister à ces fêtes, beaucoup ont répondu à cet appel. Il va sans dire que les journaux et les revues sont pleins d'articles sur Tolstoï et de fragments inédits de son œuvre. La revue historique russe, éditée à Paris, *Goloss Minouvchavo* (La Voix du Passé), après un long intervalle, a fait paraître son sixième numéro consacré entièrement à l'auteur de *Guerre et Paix*. Elle donne, entre autres, la suite du *Journal intime* de Tolstoï, dont elle avait commencé la publication dans son numéro 3. Nous sommes en 1856 ; Tolstoï a alors vingt-huit ans ; il est devenu amoureux d'une jeune voisine de campagne, Valérie Arséniev, mais il ne peut se bien définir son sentiment :

J'ai passé une des plus agréables journées de ma vie, écrit-il dans son journal ; mais est-ce que je l'aime et peut elle m'aimer ? Telle est la question que je pose sans la pouvoir résoudre.

Mais bientôt il y répondait sans doute négativement, et la même année, après un dîner dans la famille Bers, il écrivait :

...Ce sont les enfants qui nous ont servis ; quelles charmantes fillettes !

Six ans plus tard, l'une d'elles devenait sa femme.

A signaler aussi, dans cette même revue, les très intéressantes

notes de Boulgakov, ancien secrétaire de Tolstoï, qui, dans son Journal de 1914, fait une description de la vie à Iasnaïa Poliania après la mort du grand écrivain.

Sophie Andréievnâ (la Comtesse Tolstoï) ne peut se calmer. Sans cesse, elle cherche à prouver qu'elle n'a jamais fait aucun mal à son mari et lui impute tous les torts. Elle parle de Tolstoï avec colère, surtout le soir, pendant la causerie après le thé. Elle dit qu'elle tâche de ne pas penser à lui, surtout tel qu'il était les derniers temps. En revanche, elle se rappelle avec plaisir l'époque où, dans leur maison, ne venaient que les Ouroussov, les Samarine, et qu'on n'y voyait ni tolstoïens, ni le youpin Goldenweiser, ni la crapule de Tchertkoff.

Mais, les dernières années de sa vie, la comtesse Tolstoï se montrait moins dure envers la mémoire de son mari et elle avait même fini par ne plus jamais rien dire de désobligeant sur lui-même et ses amis.

Les **Archives Rouges** continuent la publication des documents secrets sur le grand quartier général pendant la guerre, et donnent, dans le n° 27, la fin du *Journal de Nicolas II*. Dans ce même numéro, l'historien Tarlé raconte un incident survenu en février 1882, qui eut des conséquences politiques importantes. Skobelef, qui était alors à Paris, reçut, le 17 février, une délégation des étudiants serbes. Dans la réponse qu'il leur fit, il leur expliqua pourquoi la Russie n'était pas toujours à la hauteur de ses obligations patriotiques, surtout envers les Slaves:

Nous ne sommes pas chez nous, leur dit-il. Dans notre patrie, l'étranger a pénétré partout. En tout il y a sa main. Nous sommes tellement paralysés par sa pression que, si un jour nous nous en délivrons, ce que j'espère, ce ne sera que les armes à la main. Si vous voulez que je vous nomme cet étranger, cet ennemi dangereux pour la Russie et les Slaves, eh bien, je vous le nommerai : c'est l'Allemagne. La lutte entre les Slaves et les Teutons est inévitable. Elle est même très proche. Elle sera longue, sanglante, horrible, mais je suis convaincu qu'elle se terminera par la victoire des Slaves.

Ces paroles semblaient confirmer le bruit qui courait que le nouvel empereur, Alexandre III, était un ennemi déclaré de l'Allemagne. Bismarck, très ému par cette manifestation, fit des représentations diplomatiques au gouvernement russe et, dès son retour en Russie, Skobelef fut appelé chez l'empereur.

En entrant dans le cabinet de l'empereur, raconte un des courtisans

d'alors, Skobelef avait l'air sombre; il redoutait l'accueil d'Alexandre III. Mais deux heures après, quand il sortit, il était rayonnant. Nous tous fûmes convaincus qu'il avait gagné l'empereur à son opinion.

Cet incident fut rappelé en 1889, quand furent jetées les premières bases de l'Alliance franco-russe.

Le n° 28 des *Archives Rouges* est moins copieux. A signaler la suite de la correspondance diplomatique pendant la guerre, entre la Russie et ses alliés, et un récit détaillé, très intéressant, du séjour de M. Doumergue et d'Albert Thomas en Russie.

Dans les archives du comte Chérémetiev on a trouvé **un article inconnu de Lermontov**, intitulé *Le Caucasien*. C'est une sorte de résumé des traits et des caractéristiques qu'il avait réunis pour son roman célèbre : *Un héros de notre temps*. Il dit, entre autre :

> Le Caucasien n'est ni Russe ni Asiatique ; le penchant pour les coutumes orientales domine en lui, mais il en a honte devant les étrangers, c'est-à-dire devant les personnes venant de Russie.
>
> D'ordinaire, il y a de trente à quarante cinq ans, son visage est bruni et taché de son ; il est ou capitaine ou major... Le vrai Caucasien est un homme étonnant, digne de tout respect : c'est un romantique...

Tout l'article est écrit dans ce ton d'ironique mépris. On sait quel rôle fatal joua dans la vie de Lermontov son attitude agressive envers les Russes venus coloniser au Caucase. L'un de ceux-ci, dont il s'était cruellement moqué, le capitaine Martynoff, le provoqua en duel et le tua.

A l'occasion du deuxième anniversaire de la révolution d'octobre, le *Gosisdat* a édité un ouvrage d'une grande valeur documentaire : **La révolution prolétarienne**. Toute l'histoire du mouvement bolcheviste est clairement exposée dans ce livre, ainsi que celle du parti depuis vingt-cinq ans. Une bibliographie très complète y est annexée.

L'U. R. S. S. fêtera prochainement le centenaire de naissance d'un écrivain moins universellement connu que Tolstoï, mais qui eut en Russie une influence considérable sur la littérature et le mouvement politique, **N. G. Tchernychevsky**. A propos de ce centenaire, le *Gosisdat* prépare une édition des œuvres complètes de ce grand écrivain. Le premier volume vient de paraître, il contient l'autobiographie et le Journal de Tchernychevsky de 1848 à 1853. C'est d'une lecture passionnante. On

connaît l'histoire et le procès de Tchernychevsky. Le gouvernement tzariste, qui redoutait son influence devenue très grande, surtout parmi la jeunesse russe, après la publication de son roman *Que faire?* (traduit en français par la femme de Jules Guesdes), n'hésita pas à l'envoyer en Sibérie après un procès basé sur un document fabriqué par un agent provocateur. Après vingt ans de déportation, il fut gracié par Alexandre III. Beaucoup de ses livres sur l'Economie politique et ses articles sur les questions sociales ont été écrits en Sibérie, pendant les dernières années de sa vie. L'autobiographie et le « Journal », que publie le *Gosisdat*, ont été écrits dans la forteresse Pierre et Paul.

C'est également le *Gosisdat* qui publie les souvenirs de Iassinsky, sous le titre : **Le Roman de ma vie**. Cet écrivain, qui fut toujours un romancier et un publiciste de second ordre, eut la bonne fortune de vivre dans l'entourage des hommes les plus remarquables du monde des lettres, des Arts et de la Politique, et cela pendant une cinquantaine d'années. Aussi ses souvenirs sont-ils très intéressants et le *Roman de ma vie* plaît à la lecture comme un véritable roman. La première partie de ses souvenirs, son enfance, où il parle des horreurs du servage, dont il fut témoin, est la plus remarquable.

J. Iassinssky, dont le pseudonyme littéraire est Maxime Bélinsky, est actuellement le doyen des littérateurs russes. Il est âgé de plus de quatre-vingts ans. Il fut le premier écrivain — même avant Gorki — qui adhéra sans réserve au parti communiste.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

R. Tourly : *Le Conflit de demain, Berlin, Varsovie, Dantzig*, A. Delpeuch.

Le Corridor de Dantzig est presque l'unique sujet du livre de M. Tourly : **Le Conflit de demain : Berlin, Varsovie, Dantzig**. Ce reporter a entendu à Berlin le son de cloche habituel : il faut que le Corridor disparaisse au nom du droit, de la raison et de la civilisation. Il s'est rendu ensuite à Varsovie où il prétend n'avoir vu qu'un peuple mendiant, sale et malheureux, et des riches qui s'enivraient. De là, il passa à Dantzig où on lui dit que « cette ville libre », habituée à ses privilèges (elle a été au régime de toute ville prussienne de 1793 à 1919) « ne

s'entend pas avec les Polonais » et où on le conduisit aussitôt à l'île de la Westerplatz pour lui montrer qu'elle ne contient plus que « quelques casemates sévères, là où s'élevaient 75 immeubles qui ont été rasés afin de permettre aux Polonais de construire *un dépôt de munitions.* »

Le guide de M. Tourly lui exposa ensuite :

Il n'existe pas entre Dantzig et la Pologne de relations de droit public, mais de droit international La Pologne est le représentant de Dantzig à l'étranger... L'administration des chemins de fer de Dantzig a été transférée à la Pologne... L'administration du port et des fleuves a ...été transférée à une Commission composée de 5 Polonais et de 5 Dantzikois sous la présidence d'un Suisse. Enfin un Commissaire de la Société des Nations réside ici et a la tâche d'arbitrer les différends .. L'installation de ce dépôt de munitions est une violation de nos droits. — Mais elle n'a pu se faire que d'un commun accord ? — Voici : les Polonais avaient en 1920 leur accès à la mer, mais leur port n'existait pas encore. En attendant qu'il fût construit... on convint que ce serait Dantzig... Ils réclamaient en outre le droit d'installer un dépôt de munitions... on leur a donné ce droit *provisoire*... Aujourd'hui, ils ne veulent pas s'en aller ! — Mais leur port n'est pas terminé, il ne le sera qu'en 1930... — Oh ! quand il s'agit de faire visiter le port de Gdingen... les Polonais déclarent qu'il est maintenant prêt... L'été dernier, leur flotte militaire, qui est ancrée là derrière, a été s'installer quelque temps à Gdingen... Mais quand on leur demande de quitter Dantzig, ils répondent que le port n'est pas achevé, que les travaux dureront longtemps encore... Or, ce qui est plus grave, ils réclament *l'exterritorialité de cette place* et le droit d'y rester !... Son explosion anéantirait la ville. Devant ces risques, les assurances sont beaucoup plus chères... D'autre part, l'exterritorialité de cette place permettrait à la Pologne d'y installer définitivement sa flotte de guerre. Celle-ci est toujours ancrée à la Westerplatz... en violation de la neutralité de Dantzig...

Les jours suivants, on exposa à M. Tourly les autres griefs de Dantzig : 1° il y a dans cette ville 96 o/o de Dantzikois-Allemands et 2 o/o de Polonais ; si on l'avait consultée à Versailles, elle eût réclamé son maintien dans le Reich ; la pénétration polonaise diminue sans cesse ; dans le Conseil municipal, les Polonais étaient 7 après les élections de 1920, 5 après celles de 1923 ; ils ne sont plus que 3 depuis celles du 13 novembre 1927 ; 2° la Pologne a à Dantzig une Direction des chemins de fer de Pomérellie, malgré une décision de la Société des Nations ; 3° elle a construit un

office postal, des écoles et un lycée ; 4° elle impose aux employés de chemins de fer l'usage du polonais, alors que l'allemand est la langue officielle ; 5° pour aller en chemin de fer de Dantzig à Marienburg, il faut faire viser son passeport par les Polonais à Dirchau ; 6° pendant 80 kilomètres le long de la rive droite de la Vistule, s'étend une bande de terrain polonais ; la frontière suit (et encore pas toujours) la digue protégeant de l'inondation le district de Marienwerder ; une Commission polono allemande doit veiller à l'entretien de cette digue, mais elle n'a pas pouvoir d'exécution et les Polonais, « avec cette insouciance qui est chez eux une forme de la vertu, laissent le fleuve manger peu à peu les remblais : la digue est en danger » ; 7° l'accès de la Prusse sur la Vistule à Kurzebrack est impraticable à cause de son étroitesse (4m) ; 8° les Polonais ne font plus passer de trains par le pont de Münsterwalde (1058m de longueur), qui fait communiquer Marienwerder avec la rive gauche, et veulent même le démolir.

M. Tourly conclut : « Il faut réviser la frontière de la Vistule ; il faut trouver un *modus vivendi* acceptable pour tous ; à la Société des Nations d'arbitrer. »

Le livre de M. Tourly a d'abord paru dans le *Soir* ; un député travailliste polonais, M. Koscialkowski, envoya les rectifications suivantes : 1° le Couloir est constitué par un mince morceau de Pomérellie qui de 1871 à 1918 n'a élu que des députés polonais ; 2° des trains spéciaux (dont chaque semaine 1 de troupes et 1 de munitions) circulent entre la Poméranie et la Prusse ; pour les 600.000 voyageurs qui, chaque année, empruntent ces trains, toute formalité de douane et de passeport est supprimée. En 1923, l'Administration des chemins de fer allemands constatait : « Le transit s'effectue comme si nous détenions encore en mains le trafic des voyageurs sur le parcours du territoire polonais. » 3° la production d'alcool en Pologne est inférieure à 2 litres par habitant (moins qu'en France et en Belgique), et encore un quart est exporté. 4° l'entretien du lit de la Vistule, entravé par l'enlèvement du matériel par les Allemands en 1919, a été petit à petit repris et est maintenant mené normalement.

M. Tourly, s'étant documenté de nouveau chez les Allemands, a repondu en soutenant leur point de vue. Mais on a pu juger combien sont en somme de peu d'importance les griefs *légitimes*

de ceux-ci. On ne peut donc que conseiller à nos amis polonais de faire d'eux-mêmes quelques concessions pour donner quelque satisfaction à leurs adversaires. Il est, de plus, certain qu'un arbitrage, quel qu'il soit, ne ferait rien perdre d'*essentiel* à la Pologne.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Winston S. Churchill : *La Crise mondiale, tome II, 1915*, Payot.

Ce qui a distingué les armées de l'Entente a été la médiocrité de leurs chefs. Cette médiocrité s'est renouvelée ensuite dans la littérature historique relative à la guerre. L'ouvrage de M. Winston S. Churchill, sur la **Crise mondiale**, constitue à ce point de vue une exception. L'auteur, premier Lord de l'Amirauté de 1911 à 1915, y expose dans son tome II, avec une clarté admirable, les lamentables fautes qui firent *perdre la guerre* par l'Entente en 1915.

A la fin de 1914, les armées se tenaient partout mutuellement en échec, et, comme elles garnissaient tout le front, les mouvements tournants, la seule manœuvre ayant réussi dans les 40 dernières années, devenaient impossibles. « C'est alors que le haut commandement français, entraînant le britannique avec lui, eut recours à l'expédient sans espoir de l'attaque frontale... et cela, quand l'usage du fil de fer et la nécessité d'un bombardement prolongé pour le détruire empêchait toute surprise. » Churchill comprenait l'erreur de Joffre et de French ; il faisait déjà travailler à des monitors et à des cuirassés à cofferdam, moins vulnérables contre les torpilles ; il empiéta sur les attributions de Kitchener pour introduire des inventions : c'est ainsi que l'Amiral Bacon, directeur de l'usine de Coventry, ayant vers le 15 août 1914 prédit la victoire des obusiers sur les forts et offert de fabriquer en 5 mois des obusiers de 15 pouces (0 m 37), Churchill après la chute de Namur lui en commanda ; les premiers fabriqués purent prendre part à la bataille de Neuve-Chapelle. Bacon étant venu en octobre montrer les plans du matériel pour le transport de ces monstres, Churchill lui commanda alors le premier char d'assaut. Le 13 février 1915, son modèle (qui était à pont transportable) parut si séduisant que Churchill commanda 30 chars. Mais quand le premier fut présenté en mai

1915, il fut rejeté par le ministère de la Guerre parce qu'il ne pouvait descendre un escarpement de 1m30 et traverser 0m90 d'eau, ce qu'aucun tank n'a pu faire pendant toute la durée de la guerre. L'ordre dut être annulé.

Le 5 janvier 1915, Churchill, dans une lettre à Asquith, avait indiqué la nécessité d'introduire les chars d'assaut, les boucliers portatifs ou sur roues et les écrans de fumée. Rien n'en ayant résulté, le 20 février, il charge Tennyson-d'Eyncourt et un Comité d'étudier la construction des chars d'assaut indépendamment de Bacon. Le premier char construit par ce Comité ne fut essayé qu'en janvier 1916, mais fut le modèle de ceux qui combattirent sur la Somme en août suivant. Dès le 10 avril 1915, Churchill avait aussi fait construire un cône fumigène à base de benzol, mais French ne voulut pas l'employer.

Churchill faisait preuve de la même sagacité dans le choix des plans à suivre parmi ceux que lui soumettaient les amiraux. Les Allemands avaient eu, le 2 août, la crainte de voir les Anglais les attaquer à Wilhelmshaven. « Nous croire capables de les attaquer au milieu de leurs champs de mines, écrit Churchill, était nous juger peu intelligents ». Mais des propositions apparentées existaient : Lord Fisher était partisan d'une attaque sur l'île de Borkum, et Sir Arthur-K. Wilson sur Héligoland. L'attaque sur Héligoland était bien difficile, Churchill se décida pour celle sur Borkum (29 déc.).

Il y avait une autre opération à laquelle il songeait toujours : l'attaque de la presqu'île de Gallipoli. Le 1er septembre 1914, il avait déjà réclamé des plans dans ce but. La Turquie ayant déclaré la guerre le 30 novembre, il demanda à Kitchener s'il ne serait pas bon de garder des transports en Egypte pour l'attaque de Gallipoli, mais reçut une réponse négative. Simultanément, French préconisait une avance sur la côte de Nieuport vers Ostende et Zeebrugge. Ce plan plaisait beaucoup à Fisher et à Wilson, mais Joffre et Foch imposèrent une attaque contre Wytschaete et Messines; ils prétendaient qu'elle conduirait au même résultat : elle échoua comme on avait pu le prévoir.

Le grand-duc Nicolas, vers le 1er janvier 1915, demanda une attaque sur les Dardanelles pour forcer les Turcs à retirer des troupes du Caucase. Le 3, Fisher se déclara partisan de l'attaque, mais seulement si elle était exécutée immédiatement.

Carden commandait le blocus des Dardanelles, Churchill lui demanda son avis; il répondit le 5 et le 11 qu'ils ne pouvaient être forcés que « par des opérations étendues avec un grand nombre de navires ». Jusqu'alors on avait considéré qu'une attaque simultanée par terre était indispensable : la réponse de Carden surprit tout d'abord, puis tous furent d'avis d'exécuter son plan ; mais quand Jellicoe et Fisher apprirent que des croiseurs de bataille devaient y être employés, ils s'y opposèrent. Churchill dut leur rappeler que Jellicoe avait cinq dreadnoughts de plus qu'au commencement. La décision d'attaquer fut prise le 28 janvier ; aucunes troupes de terre ne devaient y prendre part, Kitchener ayant dit qu'il ne pouvait en donner. Le 16 février, il changea d'idée et consentit à l'envoi de la 20e division à Lemnos. On se mit à préparer les transports, mais le 19, jour où le bombardement commença, il changea de nouveau d'idée, déclara ne plus pouvoir donner la 29e division « à cause de l'inquiétude des Français », et fit décommander les transports par Fisher, sans même prévenir Churchill. Ce n'est que le 12 mars que Kitchener de nouveau « sentit la situation suffisamment sûre pour justifier l'envoi de la 29e division. »

L'attaque purement navale avait commencé le 19 février. A cette époque, les Turcs ne disposaient que de 5.000 hommes. Les Franco-Anglais auraient pu en avoir 36.000 ; en réalité, ils n'en avaient que 2.000 et ils ne furent pas débarqués. Le 26, la démolition des forts extérieurs avait été suffisante pour que des partis de 50 à 100 hommes fussent débarqués pour détruire leurs canons ; ils ne rencontrèrent pas d'opposition sérieuse. A Constantinople, on s'attendait à l'arrivée de la flotte alliée et on prit des dispositions par le transport du Sultan et du trésor en Asie. « L'attitude de la Bulgarie changea avec la rapidité de l'éclair. » Paget télégraphia le 17, après une audience du roi, que « les opérations des Dardanelles avaient fait une profonde impression et qu'il y avait des raisons de penser que l'armée bulgare marcherait sous peu contre la Turquie ». L'attitude de la Roumanie devint d'une vigilance amicale et extrême. La Russie, qui précédemment n'avait pu économiser 1.000 Cosaques pour une action dans les Balkans, commença à concentrer un corps d'armée à Batoum. Le 2 mars, notre ministre télégraphia de Bucarest que le premier ministre avait dit que sa conviction que l'Italie « bouge-

rait bientôt » devenait plus forte. Le ministre italien avait parlé de l'acquisition de la côte Adriatique et d'une part en Turquie. L'Italie aurait dans un mois une armée de 1.800.000 hommes. Mais l'effet avait surtout été important en Grèce. Le 11 février, Venizelos avait refusé de se laisser entraîner dans la guerre par l'offre de 2 divisions (anglaise et française). Le 1er mars, le ministre anglais à Athènes télégraphia que Venizelos avait proposé l'envoi de 3 divisions grecques à Gallipoli. Le 2, on sut que le roi y était favorable. Le 3, l'état-major parlait de débarquer 4 ou 5 divisions grecques. On avait donc 10 à 12 divisions utilisables et la Bulgarie et la Roumanie prêtes à suivre. *Mais alors, la terrible fatalité intervint.* La Russie, coupée des Alliés et à court de munitions, reculait sous les coups des Allemands et cependant le 3 mars Sazonov informa Buchanan que l'Empereur lui avait déclaré la veille qu'il ne pourrait consentir dans aucun cas à une coopération des Grecs dans les Dardanelles. « *Aucune main, dit Churchill, n'écrivit ce jour-là sur le mur : Tsar, maintenant la cave sanglante d'Ekaterinbourg t'attend !* » Le ministre russe à Athènes dut avertir que dans aucun cas on ne permettrait à Constantin d'entrer dans Constantinople. « Soyez hardi et violent », écrivit Churchill à Grey le 6, « dites aux Russes que nous envisagerons avec générosité et sympathie leur désir de Constantinople, mais qu'il ne faut pas empêcher la coopération grecque. Nous devons avoir la Grèce et la Bulgarie si elles veulent venir... Si la Russie empêche la Grèce d'aider, je ferai tout mon possible pour l'empêcher d'avoir Constantinople. La Russie sans notre aide est une puissance brisée ». La lettre devait partir le 7 au matin. Un télégramme annonçant la démission de Venizelos en empêcha l'envoi.

Pendant ce temps, l'attaque navale remontait les Dardanelles et trouvait de plus en plus de résistance. Le 4, les partis de débarquement ne purent arriver aux forts. Le 12, Kitchener se décida à nommer Sir Ian Hamilton commandant des forces de terre. Le 17, toutes les troupes étaient arrivées. Mais la veille, Carden était tombé malade et avait été remplacé par de Robeck. Celui-ci continua l'attaque le 18 ; il était arrivé devant le point le plus étroit ; on croyait que la partie déjà parcourue ne contenait plus de mines, mais les Turcs en avaient immergé de nouveau 20 à Eren Keui. Le *Bouvet* et 3 cuirassés anglais les heurtèrent. On

16

crut à des mines flottantes. L'attaque navale fut d'abord interrompue, puis le 23, Robeck y renonça. Il pensait désormais devoir attendre la coopération des troupes. Mais Hamilton ne croyait pas pouvoir les débarquer, à cause du désordre avec lequel leur répartition sur les navires avait été faite par la faute de Kitchener. Il voulait les emmener en Egypte pour les redistribuer. Or, à ce moment, il avait 40.000 hommes, et il n'y avait que 14.000 Turcs devant lui. Churchill réunit l'Amirauté en conseil et lui demanda d'approuver sa réponse à Robeck ; après avoir averti celui-ci des dangers de délai à cause des sous marins et du coût qu'occasionnerait une attaque terrestre, il ajoutait : « Nous savons que les forts sont à court de munitions et la quantité de mines est limitée. » L'Amirauté n'approuva pas la réponse. Churchill dut se contenter d'une exhortation plus vague, qui fut sans effet. Et cependant son appréciation au sujet des approvisionnements des Turcs était juste : leurs 16 canons de 14 et de 19 pouces n'avaient plus qu'environ 1.100 coups ; quant aux mines, en ayant déjà posé 324, ils n'en avaient plus que 36 de disponibles. Ces quantités ne pouvaient pas être augmentées, la Roumanie arrêtant tout envoi ; d'autre part, les dragueurs de mines anglais passèrent de 21 le 18 mars à 80 fin avril (et bien plus perfectionnés). Turcs et Allemands s'attendaient à une victoire anglaise.

Ayant redistribué ses troupes sur les transports, Hamilton les ramena à Moudros. Il avait ordre de Kitchener de ne pas s'engager dans une campagne en Asie et n'avait pas assez de petits bâtiments pour un débarquement à Enos. Il se borna à deux attaques au sud et à l'est de la presqu'île et à deux diversions, l'une sans débarquement à Boulaïr, l'autre par débarquement des Français en Asie, près de Troie.

Les attaques dans la presqu'île furent reçues par deux divisions turques et, pour les soutenir, Liman dut appeler à leur aide une division d'Asie, une de Constantinople, et une autre de Boulaïr : l'isthme resta donc dégarni, mais Hamilton n'aurait pu en profiter, étant obligé de renforcer les troupes débarquées. Le 28, quand on connut la gravité de leurs pertes, Churchill et Fisher allèrent trouver Kitchener pour obtenir des renforts ; il les avait refusés la veille, il dut cette fois les accorder. Mais avant qu'on ait connu la situation de Hamilton, l'Italie, sous l'impression des pre-

mières nouvelles, avait signé le traité de Londres (26 avril); puis, toujours sous la même illusion, le 4 mai elle dénonça la Triple Alliance. Des négociations avec les Italiens amenèrent alors Churchill à Paris. Il en repartit pour aller voir le 7 l'attaque de Souchez-Aubers, bien convaincu qu'elle échouerait, ce qui arriva ; les Anglais à eux seuls y perdirent 20.000 hommes inutilement ; ils eussent suffi à donner la victoire aux Dardanelles.

Le 10 mai, Robeck, ému des pertes des troupes de terre, proposa de les seconder par la reprise de l'attaque navale. Elle se heurtait à plus d'objections qu'en mars : 4 cuirassés et 4 croiseurs devaient être retirés pour être joints à la flotte italienne, et les sous-marins allemands étaient arrivés dans la mer Egée. La position du dreadnought *Queen Elizabeth*, sur lequel on avait tant compté, était devenue dangereuse. Churchill proposa une entreprise limitée : draguage des mines de Kephez, puis engagement avec le Détroit. Fisher refusa absolument de l'approuver. L'autorisation fut refusée à Robeck et le *Queen Elizabeth* rappelé.

Le 14 mai, le conseil de guerre à Londres fut orageux : Kitchener et Fisher éclatèrent contre l'entreprise des Dardanelles ; Kitchener déclara que les défaites russes permettant aux Allemands de préparer une descente en Angteterre, il ne pourrait pas envoyer à French les 4 divisions de renfort qui lui étaient promises. Churchill le réfuta, mais le 15 Fisher démissionna. Sir Arthur Wilson, ce vieil amiral si froid, donna alors une preuve éclatante de l'estime qu'il avait conçue pour Churchill : les trois autres lords navals lui ayant demandé s'ils devaient démissionner aussi, il leur répondit que leur devoir était de rester et lui-même accepta de remplacer Fisher. Mais le départ de celui-ci fit éclater la crise ministérielle, déjà latente à cause du manque de munitions : Lloyd George exigea la formation d'un cabinet de coalition. Asquith y consentit et annonça l'intention de renvoyer Kitchener et de changer Churchill. A ce moment, des télégrammes interceptés firent savoir que la flotte allemande sortait de ses ports ; Churchill alla donner les ordres nécessaires pour l'attaquer, mais les Allemands rentrèrent avant d'avoir été joints par les Anglais : la victoire qui eût pu maintenir Churchill lui échappait. En quittant l'Amirauté, Churchill apprit une chose qui le toucha extrêmement : Sir Arthur Wilson avait déclaré qu'il ne

resterait point Lord Naval si Churchill était remplacé. Et en effet, il refusa de rester avec M. Balfour, et Churchill dut conseiller de le remplacer par Sir Henry Jackson. Quant à Kitchener, l'indignation que l'annonce de son renvoi avait provoquée dans tout le pays força malheureusement à le conserver.

Le nouveau ministère, dont Churchill faisait pertie comme chancelier de Lancastre, se réunit pour la première fois le 26 mai. Mais il lui fallut du temps pour se mettre à l'œuvre, et ce ne fut que le 9 juin que furent approuvées les mesures donnant satisfaction aux demandes télégraphiées le 17 mai par Hamilton. Ce retard fut fatal, la continuation de l'attaque exigeait un débarquement par une nuit sans lune ; les troupes envoyées par ordre du 9 juin arrivèrent trop tard pour celles de juillet ; l'attaque dut donc être ajournée à août ; dans l'intervalle, 10 divisions turques arrivèrent ; une partie de celles-ci avaient été tenues en réserve jusqu'alors contre l'armée russe réunie à Batoum pour attaquer le Bosphore. Cette nouvelle situation fit concevoir par Churchill la possibilité d'affamer les 70.000 (?) Turcs de la presqu'île en saisissant l'isthme de Boulaïr et en dominant la mer de Marmara par des sous-marins. Faute de forces, Hamilton ne put accepter ce plan. Churchill proposa alors de lui donner davantage de troupes, mais en vain. En outre, les Anglais aux Dardanelles ne purent jamais dépenser plus de 150 tonnes d'obus pour une bataille ; or, à Loos, en septembre, ils en dépensèrent 1.300 (25.000 en deux jours en août 1918). En revanche, les Turcs transportaient progressivement leur artillerie du front de mer au front de terre (49 pièces avant le 23 mai, et ce transfert continua). Mais l'attaque navale ne fut pas reprise. On fit seulement passer des sous-marins dans la mer de Marmara et l'un deux, en mai, coula un transport chargé de 6.000 Turcs.

Quoique Kitchener continuât à laisser 75.000 hommes en Egypte (la plupart inutilement), les renforts permirent, le 17 août, d'étendre l'aile gauche à Souvla pour aider à conquérir le Koja Chemen Tepe qui dominait Anzac. Le débarquement réussit presque sans opposition, mais Stopford ne poussa pas en avant le 7 et le 8, quoiqu'il n'eût devant lui que 700 hommes. Le 9, quand on avança, les renforts turcs avaient commencé à arriver. Ils venaient de Boulaïr, de nouveau sans défense : les troupes laissées inutilement en Egypte eussent pu l'occuper sans difficulté le 9 ou le 10.

L'heure de Ferdinand de Bulgarie était arrivée. Il pouvait être gagné par des concessions de la Serbie ou par des victoires des Alliés. La Serbie, « quoique consciente du danger », se refusa à toute concession. Le 21 août, Kitchener annonça que Joffre et lui étaient tombés d'accord pour une grande offensive en France. Churchill protesta, French avoua qu'il ne pouvait garantir le succès. Le Cabinet décida cependant de prendre part à cette opération si nous y persistions. Mais le 1er septembre, coup de théâtre : le gouvernement français demanda des transports pour envoyer Sarrail avec 6 divisions attaquer les Dardanelles par la côte d'Asie; seulement la joie du Cabinet britannique fut de courte durée : le 11 septembre, Joffre annonça que les troupes ne seraient données qu'après sa victoire ! Il prévoyait que l'embarquement pourrait commencer le 10 octobre. Le 20 septembre, on apprit que la mobilisation bulgare était imminente ; le 26, l'offensive de Joffre et de French commença ; elle échoua et dès le 4 octobre on apprenait que les Allemands pouvaient former une armée pour attaquer la Serbie : les troupes destinées à l'attaque en Asie durent être envoyées à Salonique.

Le 24 septembre, Churchill avait demandé l'emploi du canon de tranchée (système Stokes) aux Dardanelles ; le 6 octobre, il demanda de nouveau leur attaque par mer ; Robeck et Jackson s'y opposèrent ; le même jour, le Cabinet décida de s'en remettre aux états-majors du plan à suivre ; le 9, ils conseillèrent de continuer la bataille de Loos. Mais alors, les Français se déclarèrent pour le débarquement à Salonique et Joffre fut envoyé à Londres pour obtenir l'assentiment des Anglais ; il y réussit dans une conférence dont Churchill fut exclu.

L'écrasement de la Serbie étant imminent, Churchill demanda l'emploi des gaz contre les Turcs ; il avait déja demandé l'emploi des rideaux de fumée : rien de cela ne fut fait. En revanche, on envoya le 9 Monro remplacer Hamilton ; il arriva le 28 octobre, débarqua le 30, conseilla l'évacuation le 31 et partit pour l'Egypte le 2. Kitchener en fut révolté, « Je viens », télégraphia-t il au général Birdwood le 4 novembre. Mais il ajoutait, et c'était malheureusement vrai : « Plus j'étudie le problème et moins je vois comment je le résoudrai. »

La situation des Turcs était cependant plus mauvaise que celle des Alliés. Le 31 octobre, l'amiral allemand Usedom crut devoir

avertir de la faiblesse de l'artillerie turque sur le front de la mer; simultanément, Keyes, le chef d'état-major de Robeck, vint proposer, contrairement à l'avis de son chef, de remonter rapidement les Détroits; lui-même irait en tête; quelles que fussent les pertes, une force importante passerait ; l'armée turque, bloquée dans la presqu'île, serait forcée de capituler.

A Paris, Lacaze promit son appui, mais Kitchener, alors aux Dardanelles, se laissa persuader par Robeck qu'il valait mieux attaquer Alexandrette. Le Cabinet britannique refusa. Le 22, Kitchener consentit à l'évacuation partielle.

Wemyss remplaça alors Robeck; il proposa d'exécuter le plan de Keyes, et en attendant, le 2 décembre, réussit à détruire le pont de chemin de fer à Kavak ; le ravitaillement de la presqu'île devint presque impossible Mais le 8 décembre, le conseil de guerre anglo-français se décida pour l'évacuation. Wemyss protesta en vain aussitôt: le 12, il reçut l'ordre d'évacuer le 19 ou le 20. Les Alliés de 1915 avaient perdu leur guerre; de leurs chefs, seul Churchill avait préconisé ce qui eût pu la faire gagner. En lui revivait le génie de son ancêtre Marlborough, mais hélas n'y avait de notre côté qu'un Joffre, là où il eût fallu un prince Eugène !

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Littérature

Cristobal Benitez : *Les loisirs de la pensée;* Figuière. 6 »

Louis Cons : *L'auteur de « La farce de Pathelin »*. (Elliott monographs in the romance languages and literatures, edited by Edward C. Armstrong); Presses universitaires. » »

Henriette Duplex : *Le roman de Saint-Eloi, chronique rimée du XIIIe siècle;* Au Commerce des Idées. » »

Marcel Schwob, 1867-1905 : *Œuvres complètes. Le livre de Monelle. La lampe de Psyché. Spicilège;* Bernouard. En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes. Œuvres critiques. Une Campagne 1880-1881.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription

Emile Zola : *Œuvres complètes. Œuvres critiques. Documents littéraires.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Stephan Zweig : *Tolstoï*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac; Attinger. 12 »

Poésie

Miroujan Barsamian : *Le feu assouvi;* Figuière. 9 »

Jean-Joseph Rabearivelo : *Volumes;* Imp. de l'Imérina, Tananarive. » »

Georges Schehadé : *Etincelles;* Pensée latine. 9 »

Politique

J. T. : *Propos d'un maurassien;* Imp. Noirclère et Fénétrier, Lyon. 6 »

Roman

Marcel Allain : *Tigris. Rude se venge;* Férenczi. 1 75

Grazia Deledda : *Elias Portolu,* traduit de l'italien par G. Hérelle; Nelson. 7 »

Henriette Duplex : *L'Antéros;* Au Commerce des Idées. 12 »

Walter Jéquier : *Paillasson,* roman conjugal; Attinger. 12 »

Aurèle Patorni : *Les fécondations criminelles.* Préface de Fernand Kolney; Rocher. 12 »

Marcel Schwob, 1867-1905 : *Œuvres complètes. Moll Flanders,* de Daniel de Foé, traduction française de Marcel Schwob; Bernouard. En souscription.

Alain Vizille : *Petites esclaves;* Peyronnet. 12 »

Walter F. White : *L'Etincelle,* traduit de l'anglais par Marguerite Humbert-Zeller; Plon. » »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. L'Argent.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Quatre Evangiles. Travail,* I. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Théâtre

Olivier Rolland : *Le préjugé,* comédie dramatique en 4 actes; Imp. Grevin, Laguy. » »

MERCVRE.

ECHOS

Toujours la censure en Belgique. — Le Manneken.-Pis poursuivi en Angleterre — Le vingt-sixième anniversaire d'Emile Zola. — Emile Zola et Stéphane Mallarmé — A propos de la Ligue des Droits de l'Homme. — Empros et Comptines. — Mimétisme intellectuel. — Erratum. — Les enseignes cocasses. — Le Sottisier universel.

Toujours la censure en Belgique.

Paris, le 10 septembre 1928.

Mon cher Vallette,

Une note émanée du Département de la Justice belge prétend répondre à la lettre que j'ai adressée au *Mercure de France* (numéro du 1er août) au sujet du boycottage par certains libraires de Belgique de mon roman *Dieu protège le Tsar!* Cette note, que publie *la Renaissance d'Occident* (numéro du 1er septembre) en même temps que le commencement de l'enquête ouverte par cette revue sur la question de la censure, apporte, il est vrai, quelques précisions et quelques éclaircissements sur divers points touchés par ma lettre, sans toutefois rien

modifier au fond de ma protestation ; elle me fournit même des arguments pour protester plus vigoureusement encore.

Voyons cette note.

Elle commence par indiquer que la responsabilité des libraires ne date pas, comme je le croyais, de la loi du 20 juin 1923, mais remonte à 1867, établie qu'elle était déjà par l'article 383 du Code pénal, qui réprime « l'exposition, la vente et la distribution des écrits *contraires aux bonnes mœurs* (1) ». La loi du 20 juin 1923 et une loi du 14 juin 1926 sont venues compléter cet article. Ces deux lois complémentaires ont été faites, au dire de la note officielle, pour satisfaire aux engagements internationaux contractés à la Conférence internationale tenue à Genève du 31 août au 12 septembre 1923, sous les auspices de la Société des Nations, aux fins d'examiner un projet de convention contre la circulation des publications obscènes, élaboré par une Conférence antérieure réunie à Paris en 1910, d'en arrêter un texte définitif et de le signer. Trente-cinq Etats étaient représentés, dont la Belgique, qui tous ont signé. Il y a lieu toutefois de remarquer que la première des deux nouvelles loi belges ayant été déposée le 25 avril 1913 et votée le 20 juin 1923, la Belgique avait légiféré avant la réunion de la Conférence internationale de Genève et qu'elle est, de ce fait, entièrement responsable de sa loi. Nous ne savons d'ailleurs comment les trente-quatre autres Etats signataires ont « satisfait à leurs engagements » ; nous ne nous sommes aperçu d'aucune répercussion, sinon, en France, par la mise en vigueur de quelques mesures de police très justifiées pour défendre *l'exposition* de certaines publications périodiques illustrées d'un caractère particulièrement graveleux.

Quoi qu'il en soit, le dernier état de la loi belge complète l'article 383 du code pénal de 1867 par l'alinéa suivant :

Sera puni des mêmes peines :

Quiconque aura, en vue, du commerce ou de la distribution, fabriqué, détenu, importé ou fait importer, transporté ou fait transporter, remis à un agent de transport ou de distribution, annoncé par un moyen quelconque de publicité, des chansons, pamphlets, écrits, figures ou images *contraires aux bonnes mœurs* (2).

Cette loi ne brille pas par l'intelligence. A la prendre au pied de la lettre, — et toute loi doit être prise au pied de la lettre, — elle ne tend à rien de moins qu'à interdire l'histoire, qui est un répertoire de mauvaises mœurs, et qu'à faire condamner Tacite. Qu'est-ce que les bonnes mœurs ? Y a-t-il de meilleures mœurs qu'un bon mariage devant le maire et le curé, suivi d'une nuit de justes noces ? Essayez donc de décrire cette nuit de noces, de la représenter par l'image ou sur la

(1) C'est moi qui souligne.
(2) C'est toujours moi qui souligne.

scène ! La justice belge interviendra-t-elle ? C'est probable. Procréer légitimement des enfants serait alors contraire aux bonnes mœurs ?

On me dira : Ce qui est contraire aux bonnes mœurs, c'est de les procréer *publiquement*. C'est ce *publiquement* qui fait la différence entre les bonnes et les mauvaises mœurs.

Je répondrai : Vous laissez bien s'étaler *publiquement* des crimes dans les journaux, dans les feuilletons, dans les romans, dans les cinémas, au théâtre, et cependant les crimes ne sont ni publiquement, ni privément des faits de bonnes mœurs.

Cette loi est inapplicable. Au reste, l'autorité belge ne l'applique pas. Autrement on lui demanderait d'expliquer comment il se fait que tant de publications circulent en Belgique, remplissent les librairies, garnissent les kiosques, qui, pour être peut-être décentes de forme, sont parfaitement contraires aux bonnes mœurs.

Le Département de la Justice le sent si bien qu'après avoir cité le texte de la loi, il le déforme et que, dans le commentaire dont il le fait suivre, il ne parle plus de livres contraires aux bonnes mœurs, mais de livres *obscènes*, mot qui ne figure pas dans la loi.

C'est la Convention de Genève qui emploie le terme *obscène* et non pas la loi belge. Les deux expressions ne sont pas semblables et ne sont conséquemment pas interchangeables. L'obscénité n'a rien à voir avec les bonnes ou les mauvaises mœurs, vu qu'il y a de l'obscénité dans les meilleures mœurs, ne fût-ce que dans la satisfaction d'un certain nombre de besoins naturels, et que les plus mauvaises, comme par exemple la vénalite, la larronnerie, le banditisme, peuvent être exemptes de toute obscénité.

Enfin passons et adoptons *obscène*.

Encore faudrait-il définir l'obscénité. Mais supposons-la définie et admettons que l'obscénité soit l'exhibition des organes sexuels et autres parties réputées honteuses du corps humain. Dans ce cas, les musées belges sont pleins d'obscénités, et une statue obscène se dresse en plein Bruxelles, sans compter tout ce qui s'érige d'obscène sur les cathédrales et les monuments publics (voir Louis Maeterlinck et Enlart). Cependant nous n'avons pas appris que depuis 1923 aucun tableau ait été voilé, et le Manneken-Pis fait toujours l'orgueil des Bruxellois ; on le fête périodiquement et les gouvernements étrangers lui envoient des cadeaux. Aucun Wibo iconoclaste ne s'est encore trouvé pour casser les ornements obscènes des monuments qui font la gloire artistique de la Belgique. (On s'est borné, dans cet ordre d'idées, à détruire une inscription architecturale jugée offensante pour les Allemands.) On ne voit pas non plus que la vente des ouvrages pleins d'obscénités des littératures classiques ait cessé dans les librairies et qu'Aristophane, Plaute, Ra-

belais, Shakespeare aient en rien souffert des mesures de proscription de la Justice belge.

Faut-il alors croire que celle-ci réserve les rigueurs de sa loi arbitrairement déformée aux seules œuvres modernes ou, plus strictement, aux seules nouveautés ? Soit, admettons encore. Mon livre, considéré sous cet angle spécial, est évidemment obscène, je ne cherche pas à m'en défendre. Un roman où figure Raspoutine ne saurait, en effet, qu'être obscène, ou, s'il ne l'est pas, c'est qu'il laisse de côté, escamote ou gaze les côtés les plus caractéristiques et, historiquement, les plus importants de ce personnage. Raspoutine, ce n'est pas le nez de Cléopâtre, mais c'est, dans une autre région de son individu, la même chose que le nez de Cléopâtre. Sans ce nez-là, des événements de la plus haute conséquence ne se seraient pas produits et l'histoire de la guerre mondiale aurait été changée. Un historien sérieux pourrait-il ne tenir aucun compte de ce nez, et à plus forte raison un romancier, dont la fonction — je dirais même la fonction artistique — est de *décrire*, de mettre en valeur les parties (sans jeu de mots) les plus saillantes (sans jeu de mots non plus) de son sujet, celles qui donnent aux faits leur explication profonde ?

Serait-il donc interdit de parler de Raspoutine en Belgique ? Mais non. Dans tout autre pays ayant adopté et ratifié le texte de la Convention internationale, la question, il est vrai, pourrait se poser, mais précisément pas en Belgique, qui n'a pas transcrit dans sa législation le texte de Genève et où le délit d'obscénité demeure inconnu. Mon roman est inattaquable en Belgique, à moins qu'on n'entreprenne invraisemblablement de démontrer qu'il est contraire aux bonnes mœurs, bien qu'il constitue un réquisitoire terrible contre les mauvaises. Tout ce que cherche à faire dans ce domaine la Justice belge en altérant dans ses commentaires le texte de sa loi, tout ce que tendent à innover ses Parquets en requérant sur des considérants de fantaisie est donc illégal.

Mais cette illégalité va plus loin que de vouloir sévir en vertu d'un texte inexistant. (Je ne parle pas pour moi, puisque jusqu'ici les Parquets n'ont pas bougé et que les libraires se sont émus en vain.) Le Département de la Justice nous dit que le délit visé par l'article en question est incontestablement un délit de presse et que les personnes qui en sont inculpées sont justiciables, conformément à la Constitution, non des tribunaux correctionnels, mais de la Cour d'assise. Sont responsables en première ligne l'auteur, puis l'éditeur, puis l'imprimeur, s'ils sont connus et domiciliés en Belgique, enfin à leur défaut et « par cascade » le libraire. Comme c'est généralement ce dernier qu'on a seul sous la main, c'est en définitive le plus souvent le libraire qui écope. (C'est sensiblement ce que j'avais dit.) Mais, répétons-le après le

Département de la Justice, le libraire, malheureux bouc émissaire, ne peut être jugé qu'en Cour d'assise.

Or, que voyons-nous? Qu'entendons-nous dire ?

On nous affirme que des libraires ont été traduits, en *correctionnelle* et frappés de condamnations.

L'Indépendance Belge le dit :

L'abbé [il s'agit de l'abbé Wallez, directeur du *XXe Siècle*], que la fameuse loi de 923 ne semble pas encore contenter, assure que l' « on ne peut répliquer que par un haussement d'épaules à qui soutiendrait qu'un libraire quelconque eût jamais à répondre en correctionnelle de la vente d'un livre délictueux ». L'abbé se trompe. Des libraires ont été poursuivis déjà. C'est d'ailleurs de ces précédents que naît leur terreur de mettre en vente des livres quelque peu osés. (*Ind. Belg.* 5 août.)

Toute une série de cas récents d'ouvrages saisis, interdits, poursuivis (je ne sais quel terme employer, ne sachant pas exactement ce qui s'est passé) ont été signalés. « Tout dernièrement, sur une dénonciation anonyme, une descente avait lieu dans une librairie de Bruxelles et l'on y saisissait un catalogue de Rops et des livres d'André Gide. » (*Pourquoi pas?* 27 juillet) *Printemps sexuels*, d'Alfred Machard, a été défendu, dans le ressort d'un Parquet ; par contre, la bande seule du roman de Raymonde Machard, *Possession*, a été interdite, le livre, qui ne tient pas, paraît-il, les promesses de la bande, restant permis ; un certain nombre de libraires n'ont pas osé mettre en vente *Psyché*, l'œuvre posthume de Pierre Louys (Lettre de M. Adolphe Lousberg, avocat à Liége, au *Mercure de France*, 1er septembre). Victor Margueritte, Gaston Picard, Sylvain Bonmariage se sont vus « interdits » (Réponse de M. Raymond Colleye à l'Enquête de *la Renaissance d'Occident*, 1er septembre). Un libraire a été inquiété pour avoir exposé des fragments du film africain d'André Gide (Rép. de M. Georges Marlow à l'Enq. de *la Ren. d'Occident*). En vertu de quoi, comment, sur quelles bases juridiques ces interdictions ou ces saisies ont-elles pu se produire ? C'est ce que la note officielle, remarquable par son manque de clarté, n'explique pas. Il semble que tout cela soit purement illégal, d'autant que, par on ne sait quel tour de passe-passe, bon nombre de ces affaires de libraires sont soustraites à la Cour d'assises pour être déférées aux tribunaux correctionnels, où la condamnation est certaine.

Or, la note officielle est formelle sur ce point (c'est d'ailleurs le seul où elle soit claire) : les libraires ne sont justiciables que de la Cour d'assises, bénéficiant en outre de cette réserve, « qui est de droit aujourd'hui comme hier en matière pénale, que la culpabilité exige le dol, c'est-à-dire la connaissance et la volonté ». Qu'est-ce qui pourrait dès lors expliquer la terreur des libraires, leur refus de mettre en vente des volumes et le retour à l'envoyeur des offices qui leur sont faits, si,

comme le dit le Département de la Justice, ils n'avaient rien à risquer que la Cour d'assises? Qu'est-ce que cela pourrait leur faire même qu'on saisisse préalablement chez eux des volumes qui ne sont pas à eux, s'il n'y avait pas de sanction contre eux? Et de sanction contre eux il ne saurait y en avoir, puisque, de l'aveu même du Département, ils ne sont condamnables que s'il y a « dol » ; ils n'auraient donc qu'à exciper de leur bonne foi, en déclarant, par exemple, qu'ils n'ont pas lu les ouvrages en cause, pour être certains de ne pas être poursuivis ou, s'ils l'étaient, d'être acquittés. Alors d'où vient leur « terreur » ? Par quels moyens, par quels procédés, des condamnations, soit en correctionnelle, soit en Cour d'assises, sont-elles obtenues ?

La note passe évidemment sous silence des faits essentiels à la compréhension du régime qui est appliqué actuellement à la librairie en Belgique. Lesquels ? Ceux sans doute qu'on ne peut avouer, parce qu'ils sont « en marge de la loi ».

Alors, si, comme tout le démontre, la loi est mauvaise, si la loi est caduque, si la loi est inapplicable et si l'arbitraire seul règne, qu'on refasse la loi et que le législateur belge sorte enfin une loi logique, juste et applicable !

Recevez, etc. LOUIS DUMUR.

§

Le Manneken-Pis poursuivi en Angleterre. — Sait-on que la Belgique, si chatouilleuse, par intermittences, sur le chapitre des mœurs, a vu son Manneken-Pis poursuivi en 1894 devant la Police Court de North London pour outrages à la morale publique ? Un fondeur, nommé Georges Messenger, s'était avisé de couler des petites reproductions du célèbre personnage et de les mettre en vente à Londres, acte que M. Lane, président du Tribunal, lui reprocha sévèrement.

Et Messenger de répondre :

— J'ai eu le plaisir de vendre deux de mes articles à M. le Maire de Deal. Il m'a dit que c'était la plus parfaite reproduction de la fontaine bruxelloise qu'il eût jamais vue.

— Eh bien, répondit le Président, je ne suis pas de l'avis de M. le Maire de Deal. Je vous condamne à 40 shillings d'amende ou un mois de prison, au choix.

Georges Messenger choisit l'amende et vint, dit-on, continuer son commerce à Bruxelles. — L. DX.

§

Le vingt-sixième anniversaire d'Emile Zola. — Le vingt-sixième anniversaire d'Emile Zola sera célébré à Médan, le dimanche

7 octobre, sous la présidence de M. Gaston Chérau, membre de l'Académie Goncourt, qui fera l'éloge du romancier.

Des discours seront prononcés par MM. Magog, au nom de la Société des Gens de Lettres, et Pierre Paraf, secrétaire général adjoint de la « Société des Amis d'Emile Zola ».

§

Emile Zola et Stéphane Mallarmé. — Par la réponse qu'il avait faite, en 1891, à l'enquête de Jules Huret sur l'évolution littéraire, on n'ignorait point que Stéphane Mallarmé professait pour Zola une vive estime littéraire. Mais on n'avait pas, sur chacun des grands romans de la série des *Rougon-Macquart*, l'opinion critique du poète. Toute une correspondance retrouvée par les héritiers d'Emile Zola est, à ce sujet, fort intéressante. Elle va de 1874 à 1896 et montre avec quel affectueux intérêt Mallarmé suivit le développement du plan établi par Zola et combien il admirait son œuvre. Citons quelques passages caractéristiques d'une lettre datée du 12 décembre 1887 et qui se rapporte à *La Terre*.

...Le double trait génial et d'une même origine peut-être, que vous ajoutez à l'art, cette vie qui, chez les personnages va jusqu'à leur peau que nous connaissons, et ici à travers le paysage entier circule, à chaque page ; aussi le partage du type entre beaucoup d'êtres et une foule que vous voyez plus à distance et d'où serait situé le regard impersonnel de la nature : je retrouve cela qui m'émerveille dans *La Terre*, toujours. Il ne me paraît pas que votre esprit si puissant tout de suite et neuf ait été mieux au point que dans ces dernières œuvres d'une maturité totale. Vous n'aurez en garde d'omettre rien de ce qui se fait bas, contre terre, l'amour divers et si épars, ou l'acte générateur : voilà qui est d'une philosophie perspicace et d'une vraie poésie... STEPHANE MALLARMÉ.

L. DX.

§

A propos de la « Ligue des Droits de l'Homme ».

Rennes, le 8 septembre 1928.

Monsieur le Directeur,

Je suis grandement surpris du compte rendu de *l'Histoire de la Ligue des Droits de l'Homme*, que M. Henri Mazel vient de publier dans le *Mercure*, et d'autant plus surpris que d'ordinaire il analyse très consciencieusement les ouvrages dont il parle.

Cette fois, il se contente de déclarer que les directeurs de la Ligue semblent être « de bien vulgaires politiciens socialistes ou socialisants » et de rapporter l'opinion d'un monsieur qui, Ligueur *depuis 30 ans*, affirme « qu'il y a longtemps que la Ligue s'est déshonorée », sans expliquer d'ailleurs pourquoi, depuis tant d'années, il s'est associé à ce deshonneur. Mais M. Mazel oublie de dire qu'historien, j'ai utilisé tous

les documents que j'ai eus à ma disposition, que j'ai recueilli et coordonné nombre de faits, enfin que j'ai essayé de donner une idée, non seulement des innombrables interventions de la Ligue tendant à faire réparer d'innombrables injustices, mais aussi de l'attitude qu'elle a prise vis-à-vis des divers problèmes politiques et sociaux que, depuis un quart de siècle, notre pays a eu à résoudre. Voilà sans doute ce que les lecteurs du *Mercure* auraient intérêt à savoir et ce qu'ils sauront, si vous voulez bien publier cette courte lettre.

Agréez, etc.

HENRI SÉE.

§

Empros et comptines. — L'écho sur ce sujet paru dans le *Mercure de France* du 15 avril 1928 m'a valu deux lettres intéressantes, qui posent sous une forme précise le problème de la diffusion et de la répartition géographique des formulettes enfantines.

Monsieur,

Je me permets, dans l'espoir de vous intéresser peut-être, de vous envoyer le texte d'une comptine dont mes sœurs et moi nous servions sur le trottoir de l'avenue Trudaine, lieu traditionnel des jeux des élèves du collège Rollin et de leurs sœurs.

Une pomme — Du rhum — Carum
Six pieds — Bordeaux — Anglais
Tu l'es !

Notez que l'usage, sur l'avenue Trudaine, était de prononcer *tul-lé* en doublant l'*l*.

Cette comptine, que mes sœurs et moi avions introduite sur l'« Avenue », nous avait été apprise par notre grand'mère. Celle-ci, née à Poitiers en 1849, était venue dès l'âge de sept ans habiter Sarcelles, village au nord de Saint-Denis où elle a vécu la plus grande partie de sa vie et où elle est morte.

Recevez, M.... D[r] EDOUARD PICHON (Paris).

P.-S. — La tradition dans ma famille était d'interpréter cette comptine comme donnant les signes auxquels on reconnaît un Anglais : devant lui une pomme (je comprends mal ce point), du rhum et de la viande (*carum* = *charogne*), car les Anglais sont réputés bons buveurs de rhum et gros mangeurs de chair. Il est d'une haute taille (six pieds). Son vin préféré est le bordeaux ; ou bien, il habite Bordeaux, ville anglaise. Et on lui dit, sur le vu de tout cela : « Anglais, tu l'es ! ». Je ne vous donne ce petit roman que pour ce qu'il vaut.

Cette formulette semble se rattacher à la série *empro* ; la suivante au contraire appartiendrait à la série éna mina :

Monsieur,

A propos des comptines je vous en signale une roumaine.

Je me souviens qu'étant enfant, il y a une trentaine d'années, nous nous comptions ainsi :

Ena Mina Dudumina
Frei ovi om

Psiticom
Sangàr Mangàr na cafto
Ti afto
Belengher buf.

A prononcer :

Ena Mina Doudoumina.
Treille ové omme
Psitikomme
Changueur, Mangueur na kafto
Ti afto
Belenguerre bouffe.

Cette comptine se transmettait oralement dans les générations d'enfants, et, d'ailleurs, elle contient des mots parfaitement inintelligibles provenant quelques-uns de déformations grecques, quelque quatre-vingts ans en arrière, la langue grecque ayant été la langue de l'école en Roumanie.

Toutefois le *ena mina*, ainsi que certaines sonorités comme *ti afto, sangar* (*changueur*), *belengueur*, qui me font penser aux *by his toc, catch a nigger* et au *let him go* de la comptine signalée par M. Pierre Roy, autorise l'idée d'une dérivation.

Mais par quel miracle les petits bourgeois roumains sont-ils arrivés à entendre jouer les enfants britanniques ?

Car la comptine que je vous communique n'était pas employée par les enfants des riches, et au temps de mon enfance, l'Angleterre était pour les Roumains presque aussi loin que l'Australie.

La réciproque d'ailleurs aussi, sinon plus encore.

Veuillez, etc.

Dr C. SUHATEANO (Bucarest).

Ces trois documents disparates, l'un anglais, l'autre picard, le troisième roumain posent donc de nouveau un problème dont les termes sont connus aussi dans d'autres sections du folklore : en tout cas on ne saurait appliquer ici la vieille théorie de « l'identité de l'esprit humain ». — A. VAN GENNEP.

§

Mimétisme intellectuel. — Dans une enquête, *Où va la critique ?* publiée par les *Nouvelles Littéraires* (8 septembre), M. André Maurois, interrogé, répond, entre autres belles choses : « Il faut être prêt à une sorte de mimétisme intellectuel ». En formulant ce singulier aphorisme, M. André Maurois ne parle que de la critique. Mais le nom de l'interviewé ne pourrait-il porter un lecteur un peu malicieux à généraliser ?

§

Erratum. — Dans l'écho *Sur Madame Bovary*, p. 508 du *Mercure* du 1er septembre, la date du certificat de vaccination est *1836* et non 1896, comme une coquille nous le fait dire.

§

Les enseignes cocasses. — 4, Boulevard Sébastopol : « Au coin de la rue Pernelle. Spécialité de robes de mariées. Entrée libre. »

§

Le Sottisier universel

Il [Tolstoï] étudia l'hébreu pour lire l'Evangile dans l'original. — Henriette Roland-Horst. *Monde*, 1er septembre.

Colonel, quadragénaire à peine.., il fut pulvérisé par un boulet... durant la dernière guerre. — J. de Pesquidoux, *Livre de Raison*, I, 218.

Le film *Madame Récamier* peut être considéré comme une série de tableaux reliés par une biographie... Nous sommes retenus par la représentation de choses d'autrefois, d'événements historiques et de personnages illustres : c'est un épisode de la Révolution, une réception à la Cour ; c'est Fouché, Sainte-Beuve, Mme de Staël... *L'Œuvre*, 15 juin.

La revue serait longue à établir des femmes de la Cour que l'Empereur captiva et de celles qui, au contraire de la fille de Japhet, pleurèrent leurs désirs insatisfaits. — Pierre de Lano, *La Cour de Napoléon III*, p. 101.

— Ma fonction gouvernementale, disait-il un jour, m'a enfin fait comprendre l'air heureux de David dans la fosse aux lions, tel que le représente la tapisserie de ma salle à manger... David souriait du danger imminent puisque, sans aucun doute, il était persuadé que, pour une fois, un festin se préparait qui se terminerait sans discours. — *Cri de Paris*, 9 septembre.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

est établi par le rapport des experts que la version la plus vraisemblable de la t de M. Loewenstein est celle de l'accident. On se rappelle que la disparition de ce nd financier, survenue à la veille des vacances, avait fort disloqué les cours des va-s sur la plupart des marchés, sur celui de Paris notamment. La période des vacan-a ramené peu à peu le calme. D'ailleurs, des événements heureux, tels la signature pacte Kellog, la déclaration de M. Poincaré au sujet du budget 1929 bouclé sans ôts nouveaux, la réunion à Genève de la S. D. N. au milieu d'une atmosphère cor-le, ne pouvaient manquer d'améliorer la situation. Ainsi, il y a lieu d'augurer que te la cote bénéficiera d'un mouvement en avant.

es rentes françaises sont plutôt calmes, mais ce calme n'exclut pas la fermeté. Au plus, elles sont au premier rang des valeurs qui doivent constituer le fonds des por-uilles français, car leur revenu est parmi les plus élevés et les mieux assurés. Les s du Trésor, les Obligations et Bons de la caisse autonome, du Crédit National, em-nts garantis par l'Etat, sont au-dessus du pair ; mais leur rendement est encore élevé 'on peut choisir les titres les moins menacés d'un remboursement prochain.

es rentes russes et roumaines sont négligées ; les fonds chinois sont irréguliers, un marché étroit, et les serbes en retrait. Le gouvernement serbe publie un mé-ire destiné à la Cour de la Haye et qui témoigne de plus d'indépendance du cœur que bonne foi.

Les Banques et grands établissements de crédit ont beaucoup monté ces temps der-rs, et ont regagné, ou à peu de chose près, leurs plus hauts cours de mai ; les dernières nces les ont cependant trouvés un peu maussades. Il est beaucoup question d'aug-ntation de capital dans ce compartiment. Mais qui commencera ? En attendant, on it escompter encore des plus-values.

Les chemins de fer gardent les mêmes positions. L'*Indo-Chine Yunnam* montre une nne tendance ; l'exploitation reprend normalement. Les Chemins de fer argentins sont décis. Transports urbains calmes ; Métro agité et à des cours qui paraissent exagérés ; mpagnies de navigation délaissées, avec un marché des frets qui n'est pas brillant.

Les métallurgiques sont bien tenues et les perspectives sont favorables dans l'en-mble. L'*André Citroën* attire vivement l'attention par la hausse de ses actions et ris, favorisée par une émission au cours de 700 fr. de 200.000 actions B nouvelles de o fr. Le droit irréductible est de trois B nouvelles pour quatre A anciennes, et une B uvelle pour 8 B anciennes. Les nouveaux titres sont jouissance le 1er juillet 1928. s ayants droit ont le plus grand intérêt à souscrire et à ne pas se laisser forclore. ffaire Citroën, la seule que l'on puisse comparer à l'américaine Ford, a le vent en upe, et le développement rapide et continu de l'usage des automobiles en France as-re à nos fabricants, et particulièrement à la firme Citroën, des années de grande pros-rité.

Les charbonnages français maintiennent leur production et leurs cours. Le cuivre mé-l est plus ferme, ainsi que les cuprifères, et les mines de plomb et zinc.

Les pétroles ont peine à démarrer ; leur tour viendra sans doute.

Les caoutchoucs sont totalement négligés !

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Bessarabie, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïtie, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole) Mexique, Paraguay, Pays Bas, Perse Pologne, Portugal et colonie, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovapuie, Terre Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.